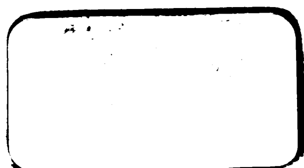



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



LE

COMPÈRE MATHIEU.

IMPRIMERIE DE J.-L. JOLY, RUE S.-HONORÉ, N. 123.

1.



LE COMPERE
MATHIEU,
OU
LES BIGARRURES
DE L'ESPRIT HUMAIN.

Tout ce qui est au-dessus de l'intelligence du vulgaire est, à ses yeux, ou sacré, ou profane, ou abominable. Tome II, P. 7.

TOME PREMIER.

A PARIS,
CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.
1834.



LE

COMPÈRE MATHIEU.

CHAPITRE PREMIER.

Introduction.—Généalogie.—Arrivée à la Flèche, et ce qui s'y passa.

Lecteur, tu vas lire l'histoire de mon compère Mathieu, la mienne, et celle de quelques autres personnages fameux par les différentes aventures de leur vie. Si tu ne t'intéressais qu'au sort de ceux qui, grace aux vertus de quelques ancêtres illustres portent un nom respectable dans le monde, je te dirais que nous comptons parmi nos aïeux des Tancrède et des Bayard; mais si tu regardes tous les hommes pétris du même morceau de boue, et tous également dignes de ton attention, je ne t'en imposerai pas; je t'avouerai franchement qui nous sommes; je ne te déguiserai aucuns de cette multitude d'événemens singuliers qui nous touchent, et dont cette histoire est remplie.

Tu me reprocheras peut-être qu'il n'y a ni plan ni méthode dans cet ouvrage; que ce n'est qu'une rapsodie d'aventures sans rapports, sans liaisons, sans suite; que mon style est tantôt trop verbeux, tantôt trop laconique, tantôt trop égal, tantôt raboteux, tantôt noble et élevé, tantôt plat et trivial. — Quant aux deux premiers articles, je te répondrai que je n'ai pu décrire les événemens dont il est question que dans leur ordre naturel, ni avec d'autres circonstances que celles qui les ont accompagnés. Quant à mon style, je

l'abandonne à tout ce que tu pourras en penser. J'ai toujours éte un ignorant, et je le serai vraisemblablement toute ma vie.

Mon compère Mathieu et moi naquîmes à Domfront, petite ville de Normandie, le premier dimanche d'août 1709. Son père et le mien étaient cordonniers, mais de ces cordonniers aisés, qui, sans se reposer uniquement sur le revenu d'un métier, trouvent, par quelque industrie secrète et particulière, le moyen de fournir amplement à la dépense du ménage, et de donner une éducation honnête à leurs enfans.

Lorsque nous eûmes atteint l'âge de dix ans, nos parens nous envoyèrent chez les jésuites de la Flèche pour faire nos études. Le compère y fit plus de progrès les six premiers mois que je n'en pus faire en six années. Cependant mon père me laissa continuer, estimant que, puisque je n'avais aucune disposition aux études, j'en aurais encore moins aux emplois, aux arts, au travail, et que j'en saurais toujours assez pour être moine.

Pendant les neuf années que nous demeurâmes à la Flèche, le compère Mathieu fit des progrès étonnans dans le grec, le latin, les mathématiques, l'histoire, la philosophie, la théologie, en un mot, dans toutes les sciences qui peuvent orner l'esprit et former le cœur : il donnait encore une partie du temps de la récréation ou à la musique ou au dessin, ou à la lecture des livres excellens et rares qu'il se procurait avec l'argent que son père lui envoyait pour ses menus plaisirs.

Il y avait un Irlandais du cours du compère, qui ne contribuait pas peu à piquer ce dernier de la plus vive émulation. Cet Irlandais, qu'on nommait Whiston, aimait l'étude ; s'y appliquait avec toute l'ardeur possible, et y faisait de très-grands progrès ; mais le compère Mathieu l'emportait sur son émule par la

vivacité de l'esprit, par la force de l'imagination, par sa profonde pénétration dans les sciences, ainsi que par la grace et l'adresse du corps dans les exercices auxquels ils s'adonnaient l'un et l'autre. En revanche, l'Irlandais passait chez les jésuites et ses condisciples pour avoir le cœur bon, l'esprit solide, le caractère sociable et docile, et il s'en fallait beaucoup que l'on pensât de même sur le compte du compère; sa vivacité, sa naïveté, ses saillies, ses opinions, sa fermeté, lui avaient attiré beaucoup d'ennemis; les régens, qu'il contredisait à tout propos, n'en étaient pas les moindres, et surtout le préfet, qu'il avait convaincu d'avoir cité à faux dans un sermon. Enfin trois choses achevèrent de le perdre dans l'esprit de ses maîtres : 1° Il se moqua ouvertement de certaines pratiques pieuses auxquelles Whiston s'accommodait, ou par faiblesse ou par bienséance; 2° il ne voulut plus répondre aux litanies; 3° il fit un enfant (1), dont je fus le parrain. En conséquence de ses crimes on le chassa. Comme j'aimais mon compère, je partis avec lui.

CHAPITRE II.

Départ de la Flèche—Maladie du compère Mathieu.—Son arrivée à Domfront.

Nous ne fûmes pas sitôt hors de la Flèche, que le compère Mathieu enfila la route de Bordeaux, au lieu de prendre celle de Domfront. Il avait une espèce de

(1) Le lecteur saura que c'est là l'origine de notre compérage.

honte de reparaître dans le lieu de sa naissance, après l'aventure qui venait de lui arriver. D'ailleurs, comme nous avions fait argent de la plus grande partie de nos effets, et que nous empruntâmes quelques louis encore, nous nous trouvions une somme suffisante pour nous conduire au bout du royaume, et pour payer même notre transport en Amérique, si l'idée nous eût pris d'y aller trouver un oncle que j'y avais, et qui était fort à son aise. Nous nous arrêtâmes à Bordeaux. Le compère y fit quelques connaissances, qui lui firent trouver une terrible différence entre le séjour d'une ville où règnent la liberté, les plaisirs, et celui d'un endroit où l'on est sous les yeux de maîtres hargneux, bourrus, prêchant, piaillant sans cesse, et interprétant à mal les plus innocentes démarches. Au bout de quelques mois, notre bourse se trouva presque vide. Comme nous n'avions donné aucunes nouvelles à nos parens, le compère résolut de retourner à Domfront, et de partir ensuite pour Paris.

Lorsque nous fûmes hors de Bordeaux, le compère me dit : — Mon cher Jérôme, je viens de faire une démarche ridicule et lâche, qui est bien une suite des préjugés ordinaires dont le monde est rempli. Quelle raison avais-je de ne point retourner à Domfront? Au lieu de rougir de ce qui venait de se passer à la Flèche, je devais me glorifier de la persécution que j'y ai essuyée, pour avoir frondé ouvertement les usages que la superstition a introduits dans l'exercice de la religion, et pour avoir rentré dans le droit que nous donne la nature de perpétuer notre espèce, où, quand, comment et avec qui nous jugeons à propos, et toutes les fois que l'envie nous en prend. O mon cher Jérôme ! mon cher Jérôme ! il y a bien du chemin à faire avant que les opinions et les abus que les mœurs, la religion, les lois entraînent après elles, soient bannis de la terre,

et que la philosophie dissipe les épaisses ténèbres dont elle est couverte! — Comme je n'entendais rien à cette espèce de déclamation, le compère déclama tout seul, et déclamait encore lorsque nous arrivâmes à un petit bourg où nous résolûmes de dîner, et de laisser passer la chaleur qui était excessive ce jour-là, et qui fut certainement cause de l'accident que je vais vous rapporter.

Au moment où nous allions entrer dans l'auberge, le compère Mathieu se trouva subitement saisi d'étourdissement, de nausées, de vomissemens, puis d'un grand mal de tête, auquel succéda une fièvre violente, accompagnée de transports si considérables, qu'en moins de trois heures l'on craignit pour sa vie. L'hôte chez qui nous étions fit son possible pour déterrer le curé et le médecin, mais en vain; il était près de minuit lorsqu'on trouva le pasteur chez une jeune veuve, sa pénitente, avec laquelle il avait passé la journée; et le médecin chez un vieillard qui venait de mourir d'une indigestion, parce que ce mal, qu'on prenait pour une apoplexie, n'avait point voulu céder à quatre saignées, autant de lavemens, ni à six onces d'eau de Luce qu'on lui introduisit dans le nez, la bouche et les oreilles.

Lorsque ces messieurs furent arrivés, le médecin ordonna la saignée (qui heureusement était plus nécessaire dans ce cas-ci que dans celui du viellard), des boissons abondantes, des fomentations froides sur la tête avec la mauve, la mercuriale, la pariétaire, et recommanda surtout d'assurer (1) le malade, parce que si les redoublemens continuaient, il pouvait mourir dans la nuit.

En conséquence de cet avis, le curé profita d'un mo-

---

(1) C'est-à-dire, le confesser, lui administrer le viatique et l'extrême-onction.

ment où le compère paraissait assez tranquille, et lui dit : — Mon cher frère, croyez-vous en Dieu? — Non, répondit le malade d'une voix languissante. — Ne l'écoutez pas, dis-je aussitôt au prêtre, je réponds de lui sur cet article. — Bagatelle que cela, répliqua le curé, ce n'est pas là l'essentiel... Mon ami, continua-t-il, acceptez-vous la constitution? — Le compère, au lieu de répondre, commença à grincer les dents, ses yeux devinrent furieux et étincelans; toutes les veines de son corps se gonflèrent; l'écume lui sortit par la bouche en abondance, ce qui effraya le pasteur pour un moment; puis, le zèle de ce prêtre se ranimant, il réitéra la même question. Mais le compère, dont le transport était parvenu à son période, sauta de son lit, empoigna le *constitutionnaire* par la gorge, et allait l'étrangler, sans mon secours et celui du médecin qui, de sa vie, n'avait vu un pareil délire. Au bruit de cette scène, l'hôte et trois vigoureux compagnons montèrent, saisirent le malade et l'attachèrent sur son lit. Pendant ce temps-là le curé se sauva, le médecin le suivit; et moi je demeurai pour avoir la consolation de voir dès ce moment le mal de mon pauvre compère diminuer, de façon qu'en quatre jours il fut en état de continuer sa route.

En sept jours et demi nous nous rendîmes à Domfront. Nous étions près d'y entrer, lorsque nous rencontrâmes le barbier de la ville qui allait saigner les bœufs d'un fermier des environs. Cet homme, qui nous connaissait, nous apprit que le père du compère Mathieu et le mien étaient morts la veille. A cette triste nouvelle, je ne pus m'empêcher de verser un torrent de larmes. — Mon pauvre père! m'écriai-je, qui m'avez donné la vie, qui m'avez aimé, nourri, élevé, faut-il que je vous perde pour jamais?... Quoi! dis-je au compère, tu ne pleures pas? et la nature... — La nature est une

sotte, interrompit-il brusquement, je laisse la faiblesse de pleurer aux femmes et à ceux qui, comme toi, sont infatués du préjugé de la reconnaissance envers leurs parens (1). Écoute : penses-tu que quand l'envie prit à Guillot, ton père, d'accoller Perrine, ta mère, il eut grande envie de procurer la vie à son fils Jérôme, dont il n'avait pas la moindre idée? Crois-moi, si nos pères nous ont faits, ils en ont eu le plaisir (2); s'ils nous ont élevés, nourris, ils nous ont rendu ce que leurs parens leur avaient prêté. Au reste, as-tu jamais vu un mouton pleurer la mort de son père le bélier, ou de sa mère la brebis? Pauvre Jérôme! tu ne seras jamais qu'un benêt. — Comme pendant les neuf années que j'avais étudié, je n'avais pu monter qu'en troisième, que le compère Mathieu avait appris tout ce qui se peut apprendre dans un collége, et bien des choses en sus, je dis en moi-même : *Je ne suis qu'un ignorant, la nature a tort, et le compère a raison.*

A propos, l'ami, dit le compère au barbier, de quelle mort moururent donc nos pères?—Hélas! répondit cet homme, hier, vers les onze heures du matin, étant sur la place, il leur prit un resserrement de gosier, accompagné d'empêchement à la déglutition, d'engorgement dans les vaisseaux capillaires, de sifflemens aux oreilles, de battemens dans les artères temporales, à quoi succéda une suffocation funeste qui leur ôta la vie, malgré la précaution qu'on avait prise de les élever à plus de douze pieds de haut, afin qu'ils fussent moins gênés par la presse.—Ha! j'entends, dit le compère, *mortui sunt patres nostri morte philosophorum.* Hé bien, continua-t-il, ne voilà-t-il pas encore un effet de la tyrannie des lois? O divine philo-

---

(1) (2) V. les mœurs, page 49 et suiv.

sophie! quand est-ce que ton flambeau éclairera les mortels? quand viendras-tu dissoudre les entraves où l'univers est plongé? — O mon père, mon cher père! m'écriai-je, vous êtes mort! votre mort me prive de mon unique consolation, et me déshonore à jamais aux yeux de tout le monde! O lois! ô mœurs! ô raison! ô philosophie! quand vous accorderez-vous?

Lorsque nous fûmes entrés dans la ville, nous trouvâmes que la justice s'était accommodée du peu de bien des défunts. Etant naturel, selon moi, que ces biens nous revinssent, je réclamai celui de mon père; mais le procureur du roi, auquel je m'adressai à cet effet, me dit pour toute réponse: *Damnatione bona publicantur, cum vîta adimitur.* — N'entendant rien à ce latin là, je le rapportai au compère pour en avoir l'explication: — Ce latin, me dit-il, signifie que quand *Hercule* vola les bœufs de *Geryon*, il ne fit qu'user du droit que la nature donne au plus fort sur le plus faible (1). Puis donc que nous n'avons plus rien ici, le plus court est que nous partions au plutôt pour chercher fortune ailleurs.

CHAPITRE III.

Départ de Domfront. — Rencontre d'un Espagnol. — Histoire de cet Espagnol.

Quoique selon la saine philosophie ce soit une chose ridicule, méprisable, et un effet des préjugés du vul-

(2) Trasimon estimait qu'il n'y a point d'autre droit que celui du plus fort. V. *les Essais de Montaigne*, t. 2, page 391.

gaire, d'être sensible au malheur de ses parens, j'avais lu un passage, au chap. VII, v. 27 de l'Ecclésiastique(1), qui me brouillait la cervelle, et qui faisait que je ne pouvais me résoudre à quitter Domfront et laisser ma mère dans les pleurs et l'affliction. Le compère Mathieu rit de mon embarras; puis ayant pitié de ma faiblesse, il m'accorda huit jours pour me délivrer de ce scrupule et consoler ma mère. Au bout de ce temps là, nous nous procurâmes les papiers dont il est d'usage, dans notre pays, de se munir lorsqu'on veut voyager. Ces papiers consistaient en un certificat de vie et de mœurs que le syndic de l'endroit délivre gratis, après qu'on lui a payé bouteille, et un extrait baptistaire que le curé délivre de même, après s'être fait donner trente sols.

Nous partîmes de Domfront, le compère Mathieu et moi, le 30 juin 1728, et nous enfilâmes la route de Paris. Ayant marché jusqu'à deux heures après midi, nous trouvâmes une fontaine à quatre pas de la route, qui nous invita à nous rafraîchir. Il y avait près de cette fontaine un grand homme maigre, basané, assez mal vêtu, qui mangeait un morceau de pain d'orge. Le compère demanda à cet homme s'il n'allait point du côté de Paris? — Tant s'en faut, répondit-il, car j'en

---

« Vous agissez, disait Brennus aux plus déterminés brigands qui aient jamais paru sur la surface de la terre, je veux dire les Romains, vous agissez conformément à la plus ancienne de toutes les lois, j'entends celle qui donne au plus fort les biens du plus faible, loi qui s'étend depuis la Divinité jusqu'aux bêtes. Plutarch. *in Camill.* p. 136, édit. de *Weckel.* Voyez encore à ce sujet Thucid., *lib.* 5, *cap.* 105, *p.* 344.—Dion. Halycarn., *lib.* 1, *cap.* 5, *p.* 5.—Plato, *in Gorg.*, *p.* 322.—Tit. Liv., *lib.* 5, *cap.* 36.

(1) Honore ton père de tout ton cœur, et n'oublie pas les afflictions de ta mère.

viens. — Oserais-je demander, reprit le compère, à qui j'ai l'honneur de parler? — Oui dà, dit l'étranger; je vais vous satisfaire dans le moment. — Il acheva son crouton, et dit :

Je m'appelle Don Diégo-Arias-Fernando de la Plata, y Rioles, y Bajalos; je suis Espagnol de nation et gentilhomme de naissance. — Monsieur est apparemment quelqu'aîné de famille? dit le compère. — Je n'en sais rien, reprit Don Diégo; personne n'a jamais connu mon père ni ma mère. J'avais tout au plus deux jours lorsqu'un matin l'on me trouva dans un panier à la porte des révérends pères cordeliers de Bilbao en Biscaie. Je fus nourri et élevé aux dépens de ces chastes et charitables religieux jusqu'à l'âge de huit ans. Alors, comme j'étais très rudement mené par le maître chez qui l'on m'avait mis pour apprendre à écrire, je m'enfuis à Burgos, où je mendiai pour vivre. Il y avait dans cette ville une troupe de comi-tragi-sauteurs. Le maître de cette troupe me voyant leste, bien fait, et propre à remplacer un sien fils qui s'était crevé le métacarpe en voulant imiter le saut du Niagara, me prit à son service, et en peu de temps je fus en état de gagner mon pain.

La profession de comi-tragi-sauteur me plut tellement que, par mon application et des exercices continuels, je parvins en moins de trois ans à être le plus excellent Scaramouche, le plus facétieux Pierrot, et le plus hardi voltigeur que l'on eût vu depuis longtemps.

J'avais déja fait le tour du Portugal et d'une partie de l'Espagne, et je n'avais que douze ans, lorsque la troupe arriva à Saragosse. Le recteur des jésuites de cette ville m'ayant vu, eut pitié de l'état où j'étais réduit à gagner ma vie en la risquant vingt fois dans un jour, et me fit dire qu'il me destinait un sort plus doux

et plus heureux si je voulais m'attacher à lui. Piqué de quelques propos durs que mon maître don Scabrillas m'avait tenus dans la journée, j'acceptai le parti proposé.

Je ne fus pas sitôt chez le recteur, que le saint homme commença par me faire détester ma vie passée, et par m'affermir dans les principaux points de la religion, ensuite, pour m'ôter certains scrupules qui lui déplaisaient, il m'initia dans la théorie et la pratique de cette science, par laquelle, en s'anéantissant soi-même, l'on peut s'unir à Dieu dans une simple contemplation d'esprit, sans se troubler de tout ce qui se passe dans le corps. Il m'apprit en outre la différence qu'il y a entre *l'ordre naturel* et *l'ordre surnaturel*; entre les deux *prédestinations ;* entre la *grace prévenante* et la *grace coopérante*, quels sont les effets du *concomitant*, de la *science moyenne* et du *congruisme*. — Mon ami, dis-je à Diégo, vous me ferez plaisir de parler français : je crois fort que mon compère vous entend, car il est fort savant; pour moi, je ne sais que ma langue naturelle. L'Espagnol me regarda en haussant les épaules, et continua ainsi : Au bout de dix-huit mois, je perdis mon cher maître ; la mort l'enleva en deux jours de maladie. Il me laissa d'autant plus embarrassé de ma personne, que l'on me chassa du couvent sans que j'en pusse deviner la raison.

Je partis donc de Saragosse, et je ne savais où aller, lorsque le hasard me fit rencontrer un vieux négociant allant à Barcelonne pour des affaires de la dernière importance qui regardaient son commerce. Après avoir conté mes peines et mon embarras à ce vieillard, il me dit avec une douceur qui m'arracha des larmes : Mon enfant, j'ai pitié de votre jeunesse et de votre destinée ; vous êtes abandonné de tout le monde; vous n'avez personne pour vous gouverner ni pour vous

conduire dans un âge où les passions, les mauvais exemples et les mauvaises compagnies peuvent vous plonger dans un précipice affreux. Venez avec moi à Barcelonne : j'y ai des amis auxquels je vous recommanderai, qui vous donneront de l'emploi si vous voulez vous appliquer, et qui vous mettront en état de ne dépendre un jour que de vous seul. — Je remerciai très affectueusement le généreux vieillard ; je lui promis tout ce qu'il voulut, et je le suivis.

Cet honnête homme avait un soin particulier de moi : lorsqu'il s'apercevait que j'étais fatigué, il descendait de sa mule, m'y faisait monter et me suivait à pied des lieues entières. Tout ce qui me faisait de la peine, était qu'il témoignait ne pas aimer les jésuites : aussi me donnai-je bien garde de lui parler de *l'anéantissement* de soi-même, du *concours concomitant*, de la *science moyenne* et du *congruisme* que défunt le recteur m'avait enseignés.

Nous avancions à grandes journées, lorsqu'un soir, à l'entrée d'un petit bois, cinq ou six bandits fondirent sur nous : l'un d'eux appliqua un si furieux coup de crosse de fusil sur la poitrine du négociant, qu'il le renversa de sa mule; les autres s'étant jetés dessus, enlevèrent son argent, ses papiers, sa monture, le dépouillèrent d'une partie de ses habits, et ne nous laissèrent qu'après nous avoir cruellement maltraités l'un et l'autre.

Comme cette aventure nous arriva dans un pays où il n'avait aucunes connaissances, tout ce que je pus faire fut de le conduire à une abbaye de Bénédictins, près de laquelle nous avions passé une heure auparavant. Arrivés dans cette abbaye, le vieillard dit qui il était; conta son désastre, et exposa la nécessité où il se trouvait de se rendre au plus tôt à Barcelonne. Je ne sais si ce négociant avait été autrefois un grand pé-

cheur, ou s'il appartenait à quelque hérétique; mais le ciel endurcit tellement le cœur des moines à son égard, qu'il ne reçut pour tout secours qu'un peu de pain bis, quelques châtaignes et cinq ou six *maravedis* (1), après quoi l'on nous envoya coucher sur un peu de litière qui se trouvait dans une des remises des carrosses de M. l'abbé.

Le lendemain matin, le vieillard voulut partir à quelque prix que ce fût. Il espérait trouver quelque personne généreuse qui voulût bien lui procurer les secours nécessaires pour continuer son voyage, quoique ses blessures ne le permissent guère : mais un bailli et deux curés de village auxquels nous nous adressâmes, furent aussi durs que les Bénédictins; et le vieillard, exténué de fatigue et de douleur, fut obligé de se réfugier chez une pauvre femme qui n'avait qu'une chèvre pour tout bien, et qui se prêta de la meilleure grace du monde à lui procurer tous les secours qui lui seraient possibles, tandis que j'irais annoncer à ses amis de Barcelonne le triste état où il était réduit. Je n'eus pas la peine de faire ce voyage, car un instant après que nous fûmes dans la chaumière de cette pauvre femme, le malheureux vieillard tomba sans connaissance; le sang lui sortit de la bouche à gros bouillons et l'étouffa en moins de six minutes, sans que nous eussions pu y apporter aucun remède, et sans avoir pu apprendre le nom de ses amis de Barcelonne.

Ce déplorable événement me jeta dans une consternation inexprimable. Pour comble de disgrace, le curé de l'endroit ne voulut point enterrer ce pauvre homme;

---

(1) Petite monnaie de l'Espagne, qui vaut un peu plus qu'un denier de France.

attendu que l'argent qu'on fit du reste des dépouilles que les voleurs lui avaient enlevées ne suffisait pas pour son salaire. Enfin la bonne femme qui avait eu la charité de nous recevoir, vendit sa chèvre, suppléa du peu qu'elle en tira à la somme que le pasteur exigeait, et le vieillard fut enterré. Cependant, pour faire voir que les ecclésiastiques, en soutenant intrépidement le droit de leurs émolumens, ont le cœur aussi généreux, l'ame aussi bienfaisante que les séculiers, le curé voulut bien se charger d'envoyer gratis un extrait mortuaire et le détail de cette aventure aux parens du défunt, si on pouvait lui en dire le nom et la demeure.

Réduit au même état où ce généreux vieillard m'avait trouvé, j'enfilai assez tristement le premier chemin qui se présenta à la sortie du village. J'avais à peine fait une lieue que je rencontrai deux pères capucins qui se rendaient à Rome sur la convocation d'un chapitre général de leur ordre. L'idée me prit de faire le même voyage, et les bons pères me permirent de les accompagner. Je vis alors qu'il y avait de vrais élus sur la terre, et qu'il y avait des occasions où la providence se manifestait d'une façon à ne pas laisser douter aux plus incrédules que l'effet des promesses que Dieu fit autrefois à Abraham *et semini ejus*, aura lieu jusqu'à la consommation des siècles. Ces bons pères, ainsi que moi, n'avaient pas le sou, et nous fûmes accueillis, régalés, fêtés, honorés et presqu'adorés partout où nous passâmes.

Trois jours après notre arrivée dans la capitale du monde chrétien, je me trouvai placé, par le crédit de ces bons religieux, chez monsignor Tongarini, évêque de Mansoura en Mansourie. Mon occupation était à peu près la même que celle de la Sunamite du prophète royal David; je tenais les pieds chauds à sa monsignorerie, dont la chaleur naturelle s'était évaporée

l'année précédente dans une querelle qu'elle avait eue avec monsignor le cardinal Fabroni.

Pour le coup, je crus ma fortune faite à toujours. Monsignor m'avait donné la tonsure; il m'avait fait faire un petit habit de soie noire, des chemises à dentelle et un petit collet des plus à la mode; il m'avait promis le premier bénéfice qui serait à sa disposition et mille autres choses. Mais le ciel qui me persécuta sans doute pour quelques momens d'indocilité que j'avais eus envers le recteur des jésuites de Saragosse, m'ôta mon nouveau maître au bout d'un an que je fus à son service. Il y avait quelque temps que l'illustre prélat se plaignait que la partiè située entre le périnée et le croupion, avait perdu son élasticité : une fièvre survint et l'emporta.

J'avais amassé quelqu'argent au service de monsignor Tongarini; j'en employai une partie pour faire dire des messes pour les ames du purgatoire, afin qu'elles daignassent inspirer à quelque monsignor refroidi de me prendre aux mêmes conditions que défunt son confrère; en attendant l'efficacité de l'œuvre méritoire, je dépensai le reste à faire des pélerinages, à réprimer mes appétits charnels, à acheter des indulgences.

Au bout de six mois, je me trouvai à sec; et les bonnes ames ne m'avaient point encore procuré de condition, ce qui ne laissait pas de m'inquiéter. Enfin, elles inspirèrent un juif vénitien, nommé Éléazar, de me prendre pour son secrétaire. Il ne doutait pas que je ne susse au moins les premiers élémens du commerce, puisque j'avais été dans le cas d'en entendre parler journellement pendant mon séjour chez les jésuites de Saragosse.

Le même jour que j'entrai au service de ce juif, nous partîmes pour Ancône, où nous trouvâmes un bâtiment

qui devait nous transporter à Venise. Au premier vent favorable ce bâtiment partit. Mais la nuit suivante un vent maestro occasiona une si terrible tempête, qu'à la pointe du jour nous nous trouvâmes à l'embouchure du golfe. Cependant la tempête était apaisée, le vent était devenu sirocco, et nous nous disposions à en profiter, lorsque nous aperçûmes un chebec algérien qui faisait force voiles sur nous. En trois heures il nous joignit, nous lâcha quelques bordées, et se disposa à nous aborder; mais, par un bonheur inespéré, ce chebec s'ouvrit en deux, et la mer l'engloutit.

Ce ne furent certainement pas les coups de canon que nous envoyâmes au corsaire qui le mirent dans le cas de périr, car nous n'avions pour toutes armes que des fusils et des sabres. L'équipage attribuait cet événement à la caducité du chebec : deux femmes disaient avoir vu Notre-Dame-de-Lorette entre le corsaire et nous : Eléazar soutenait que Moïse avait fendu ce bâtiment d'un coup de baguette; pour moi, je ne fis aucune difficulté d'attribuer notre délivrance à un morceau de la tunique de saint François, que je porte par dévotion, et que j'avais attaché au mât de notre vaisseau au moment que j'aperçus le corsaire.

Le vent continua à être favorable; nous arrivâmes à Venise en deux jours et demi. Le juif Eléazar m'installa aussitôt dans l'emploi qu'il m'avait destiné, et dont je me suis acquitté avec applaudissement pendant quatre ans que je fus à son service. La première année il me fit faire avec lui deux voyages à Constantinople; la seconde il me mena à Lisbonne; quant aux deux autres, il trouva à propos de me laisser chez lui, pour veiller de plus près à ses affaires pendant les longues absences qu'il était obligé de faire.

Je fus d'autant plus charmé de la résolution de mon maître, que j'aimais sa fille Rachel. Elle n'avait que

douze ans, et ne m'était point cruelle. D'ailleurs, j'étais parvenu à être le favori d'une jeune citadine, supérieure d'un couvent de filles dans le voisinage : de sorte qu'uniquement occupé de mon emploi, de mon salut et des plaisirs inexprimables que je goûtais entre les bras de Rachel et de la citadine, je pouvais comparer mon état à celui du plus heureux de tous les hommes. Mais cet état ne fut pas éternel : sur la fin de la quatrième année, je m'aperçus que la supérieure m'avait communiqué ce qu'on appelle entre les honnêtes gens une galanterie. Je fis part de ce présent à Rachel, qui le rendit à un noble, le noble à sa belle-sœur, la belle-sœur à son mari, le mari à une cortigiana, la cortigiana à un dominicain, le dominicain à son prieur, et celui-ci à la mère de mon aimable israélite, tellement que le bonhomme Eléazar en eut sa part. Pour comble de malheur, mon maître s'avisa de vendre sa fille à un Turc (car les juifs font argent de tout) : ma chère Rachel fut livrée à mon insu, et je n'appris cette funeste nouvelle que trois heures après son départ.

Dès ce moment, je résolus d'abandonner des lieux qui me rappelaient trop le souvenir de mon bonheur passé, pour y vivre désormais tranquille. Je partis pour Paris. Je pris ma route par l'Autriche, la Bavière, la Franconie, la Westphalie et par la Hollande, que j'avais envie de voir avant de me rendre en France. Mais je fis peu de séjour dans cette république, qui n'est presque habitée que par de maudits hérétiques, ne croyant ni aux indulgences, ni aux reliques, et n'ayant aucun respect pour la sainte inquisition. Aussi Dieu les punit bien, car il ne se fait point de miracles chez eux, et d'ici à plus de trois cents ans notre saint père le pape n'en canonisera aucun, payassent-ils le triple de ce que les catholiques paient pour faire canoniser des saints.

Lorsque je fus arrivé à Paris, je me vis au large avec les ducats que j'avais apportés de Venise. Je commonçais même à oublier Rachel; mais je n'en étais pas à ce point à l'égard de la citadine. Le présent qu'elle m'avait fait, me devenait de plus en plus à charge. Pour comble d'infortune, un médecin, nommé Mercure-bol-asinos, entreprit de me guérir, et ne réussit qu'à irriter mon mal, en m'escroquant le reste de mon argent. Cependant, comme il fallait vivre, je fus alternativement laquais, écrivain, cocher, poète, suisse et colporteur. J'étais résolu de m'en tenir au colportage, lorsque mon mal redoubla, de façon que je me trouvai hors d'état de colporter. J'avais de rechef amassé quelque argent; je fus encore assez dupe pour le donner à un maudit charlatan, qui ne réussit pas mieux que son prédécesseur. Enfin, je ne savais que faire, que devenir, lorsque le ciel, prenant pitié de moi, me fit connaître le tort que j'avais de mendier le secours des hommes, tandis qu'il y en a de divins sur la terre. Je me souvins alors du bienheureux saint Jacques de Compostelle en Galice; je fis vœu d'aller le visiter à pieds nus, et de ne vivre que de pain et d'eau jusqu'à ce qu'il lui plût de me rendre ma première santé. Vous me voyez dans ce voyage; vous en connaissez la cause, en voici l'effet. — En finissant ces paroles, l'Espagnol nous montra son pitoyable pénis, au bout duquel pendait une crête semblable à celle d'un coq d'Inde.

— Oh! oh! dit le compère Mathieu, ceci devient sérieux; c'est un condylome. — Saint Ignace! un condylome! s'écria Diégo en se signant; un condylome! l'on m'avait dit que ce n'était qu'une excrescence formée par la fixation de la lymphe, et occasionée par l'habitation charnelle que j'avais eue avec la citadine. Ah! monseigneur! faites-moi l'amitié de me dire si ce condylome n'est point un sort que la citadine a jeté

sur cette partie, en vengeance de l'amour qu'elle me soupçonnait avoir pour Rachel? Hélas! c'en est un assurément; car la dernière fois que je l'ai vue, je la trouvai occupée à lire le Petit Albert et les Clavicules de Salomon. — Désabusez-vous, seigneur Diégo, dit le compère, votre mal, quoique sérieux, n'est point un sort. La citadine n'est rien moins que sorcière. La galanterie dont elle vous a honoré est ce que messieurs de la faculté nomment virus vérolique : ce virus vous a occasioné quelque épaississement dans la lymphe, d'où un relâchement dans la partie inférieure de l'extrémité du pénis, d'où le condylome, ou, si vous le voulez, le sarcome, le marisca, le fungus, le ficus, le timus, qui signifient tous à peu près la même chose; d'où enfin tous les maux dont vous vous plaignez.... — Et ce virus, ne serait-ce point le diable, interrompit Diégo, ou plutôt ce fléau dont Satan a frappé tant de saints personnages, nommément le prophète David, le vieux Lazare, le saint homme Job et François Ier ? — Pour le diable, non, reprit le compère; pour le fléau dont vous parlez, cela se peut. Quoi qu'il en soit, c'est une espèce de levain acide, subtil et coagulant, dont je vous déferai sans qu'il vous en coûte une obole, si vous voulez retourner à Paris avec moi. — Ah! si ce n'est que cela, s'écria Diégo, vous me rendez la vie : je vous avoue que ces mots infernaux de virus, de condylome, de sarcome, de marisca, de fungus, de ficus, de thimus m'avaient effrayé, et que j'ai une peur extrême des revenans, des sorciers, des magiciens, des loups-garous et surtout des diables. Mais mon voyage de Compostelle? Quant à votre voyage de Compostelle, répondit le compère, vous le ferez toujours assez. Que sait-on si ce n'est point par une faveur particulière du bienheureux saint Jacques que vous m'avez trouvé ici? — Cela se peut, répliqua Dié-

go, car je n'ai jamais douté de sa toute-puissance envers ceux qui l'invoquent dans leurs tribulations : preuve de cela, je me sens déjà à moitié guéri. — Holà, seigneur, holà, dit le compère, n'allez pas si vite; si j'étais encore un charlatan, que deviendriez-vous? — Eh! que me peut-il arriver davantage? répondit Diégo; j'ai de temps en temps des douleurs insupportables à la tête, dans les lombes, les cuisses, les jambes et les épaules; j'ai un condylome au bout du pénis, et je n'ai pas le sou. — Il pourrait arriver, dit le compère, que le virus qui est la cause de vos douleurs, de votre condylome et de votre misère, vous passât entièrement dans le sang et y causât des ravages affreux. Alors, au lieu des maux dont vous vous plaignez, vous sentiriez aux parties génitales une chaleur et une ardeur extraordinaires; vos testicules se gonfleraient, il vous viendrait à l'anus des verrues, des rhagades et des ulcères à la verge; votre peau se couvrirait de taches rouges, pourprées, jaunes ou livides; il vous surviendrait une infinité de tubercules durs, calleux, surtout aux environs du nez, du front et des tempes; vos ongles deviendraient inégaux, se détacheraient de leur racine et tomberaient; vous auriez le dedans de la bouche enflammé, et il s'y formerait des ulcères; la carie vous attaquerait les os; la membrane intérieure de votre nez deviendrait fongueuse, ulcérée, calleuse; votre voix deviendrait rauque et s'éteindrait; votre haleine serait d'une puanteur insupportable; vous ressentiriez par tout le corps des douleurs cent fois plus vives que celles que vous avez souffertes jusqu'à ce jour; vos os se tuméfieraient et s'amolliraient; les glandes lymphatiques s'obstrueraient; vos yeux deviendraient rouges, enflammés, les paupières calleuses et ulcérées; vous sentiriez aux oreilles des tintemens, des sifflemens continuels; il en sortirait du pus et une matière icho-

reuse ; vous éprouveriez des céphalalgies, des afflictions convulsives, des vertiges, des tremblemens et des paralysies ; il vous surviendrait des oppressions, des difficultés de respirer, des crachemens de sang, une toux sèche et humide, des nausées fréquentes, un dégoût universel, un dévoiement séreux et bilieux ; en un mot, des maux si terribles, qu'il faudrait que monsieur saint Jacques fût bien fin pour vous empêcher de crever comme un misérable, devenu en horreur à vous-même et à tous ceux qui approcheraient de vous.
— Bienheureuse vierge Marie ! s'écria l'Espagnol, quelle abominable litanie venez-vous de débiter ! Saint Polycarpe ! secourez-moi, ou je deviens manichéen. Je défie la guerre, la peste et la famine de réunir tant de maux à la fois.

Ah ! monsieur, pour peu que ce poison infernal étende ses ravages sur la terre, c'est fait de nous, c'est fait de l'espèce humaine ; l'Antéchrist va paraître, Elie et Enoch vont revenir, les sept trompettes vont sonner, les visions de saint Jean vont s'accomplir, et le monde va finir. Est-il possible que la supérieure d'un couvent de filles, qu'une personne consacrée au service du Seigneur m'ait fait un présent si exécrable ! O créature maudite ! que n'es-tu.... Non ! vivez, adorable citadine ; hélas ! si vous n'eussiez reçu ce poison de personne, vous ne me l'auriez pas communiqué. Ah ! monsieur, mon cher monsieur, je vous conjure par les entrailles de votre ange gardien, de me délivrer au plus tôt de condylome infernal, ou je me désespère comme Judas, je me pends au premier arbre, et les boyaux me sortiront du corps de frayeur et d'angoisse. Apaisez-vous, seigneur Diégo, dit le compère, je vous jure sur mon honneur que je vous guérirai entièrement. Mais parlons d'autre chose.

Vous me paraissez un homme qui avez vu le monde,

et qui, par les diverses aventures de votre vie, devez avoir acquis beaucoup d'expérience en toutes choses. Je cherche à former certaine petite société;... attachez-vous à moi, vous ne vous en repentirez pas.

— Ah! très-volontiers, répondit l'Espagnol, que saint Arnaud me préserve de refuser une telle offre dans un moment où je ne sais que devenir! Au reste, je vais vous devoir de si grandes obligations par l'extirpation de mon condylome, et par l'expulsion du virus qui me mine et me tourmente, que je croirais être le plus ingrat de tous les hommes si je ne m'abandonnais sans réserve à tout ce que vous exigez de moi.

— Fort bien, dit le compère, j'aime les personnes naïves et reconnaissantes. Dès ce moment je vous reçois dans l'illustre et respectable corps des philosophes, ainsi que mon compère Jérôme que voici, lequel sera désormais votre intime et votre ami de cœur. — Vous savez, dis-je au compère, que je ne suis qu'un sot, et que vous ne ferez de moi qu'un très-mince sujet. — Je sais fort bien, dit le compère, que tu n'as pas inventé la poudre, mais tu as toujours assez d'esprit pour devenir un jour un philosophe du cinquième ou sixième ordre, car il y en a de tous les étages. Suivez l'un et l'autre mon exemple, mes actions seront vos leçons. — Pour moi, dit Diégo, je me sens très disposé à philosopher, moyennant qu'il n'y ait point d'hérésie, que j'aie le loisir de réciter mon rosaire, qu'on ne courre aucun risque d'être pris par le diable, ni de mourir sans confession. Pour de l'hérésie, reprit le compère, je proteste qu'il n'y en a point : il est vrai que les philosophes ne vont pas toujours à la messe, mais la bonne volonté est réputée pour le fait, et il n'y a point d'exemple qu'aucun d'eux ait été pris par le diable : quant à votre rosaire, il vous sera libre de le réciter aussi souvent que l'envie vous en prendra.

Au reste, continua-t-il, comme la philosophie est une science dont les principes ne sont point encore bien développés; qu'il n'y a que le temps et l'usage qui puissent en procurer une parfaite connaissance, ne vous étonnez pas de me voir souvent parler et agir inconséquemment : c'est le propre des philosophes. Ce qui vous paraîtra une contradiction en moi, sera une marque infaillible d'un nouveau degré de connaissance que j'aurai acquis. En finissant ces mots, le compère se leva, nous reprîmes notre route, et trois jours après nous arrivâmes à Paris.

CHAPITRE IV.

Arrivée du compère Mathieu à Paris, et son établissement en cette ville.

Étant arrivés à Paris, le compère loua un cabinet au cinquième chez un vinaigrier, rue de la Harpe. Comme il n'y avait qu'un lit, deux d'entre nous couchaient dedans et l'autre dessous.

Les premiers jours de notre arrivée, le compère (je ne sais par quel secret) décondylomisa l'Espagnol, ainsi qu'il le lui avait promis. Etonné du succès, je m'écriai : Tenons-nous-en là, compère, nous sommes dans une ville où le talent admirable que vous venez de faire paraître ne peut manquer de nous combler de richesse et de gloire. — Tu te trompes, mon cher Jérôme, dit le compère ; quand même j'aurais décondylomisé et dévérolisé tous les moines, les nymphes, les laquais, les petits-maîtres de Paris, les Mercurobol-asinos l'emporteraient encore sur moi; il suffit que ma méthode ne soit point la méthode reçue, pour

que je sois contredit, démenti, hué, berné, sifflé, persécuté, et peut-être lapidé : au reste, ajouta-t-il, ce n'est point à cette sorte de gloire que j'aspire, c'est à celle de la philosophie sublime et transcendante que je veux atteindre; c'est là que je veux borner mon ambition et mes travaux.

Il y avait déjà trois mois que nous étions à Paris, et Diégo avait employé ce temps-là à nous faire connaître les rues, les carrefours, les quartiers, ainsi que les temples sacrés et profanes de cette ville, lorsque nous nous aperçûmes que les eaux baissaient extraordinairement chez nous : il ne nous restait plus que dix écus; ce qui m'ayant alarmé, je demandai au compère quelle ressource il avait à opposer à la misère qui allait nous accabler. — Je ne le sais point trop, me répondit-il. — Eh bien! repris-je, que chacun de nous emploie quelques momens à réfléchir sur quelque moyen propre à nous tirer d'affaire; le premier qui en aura trouvé un convenable le proposera, et après l'examen l'on agira en conséquence. — A ces mots succéda un profond silence.

Il y avait quelques minutes que la méditation durait, lorsque Diégo se leva tout à coup et s'écria : Mes amis, consolons-nous : le ciel m'inspire un expédient. Il nous reste dix écus, portons-les chez les Jacobins pour qu'ils prient saint Dominique de nous tirer d'embarras. — C'est fort bien pensé, dis-je à Diégo; mais si saint Dominique s'avisait d'être six mois sans nous secourir, comme ont fait les bonnes âmes de Rome à ton égard, que deviendrions-nous pendant ce temps-là? — Ma foi, je n'y songeais pas, répondit-il... Méditons donc, ajouta-t-il...

La seconde méditation avait déjà duré quelque temps, et aucune idée ne venait, lorsqu'un Sovoyard vint dire au compère Mathieu de le suivre à l'instant pour affaire importante.

L'Allobroge conduisit le compère chez le marquis de Barjolac. Après avoir attendu quelque temps dans une antichambre, où trois grands laquais s'occupaient à disputer sur le mérite de la Sémiramis de Voltaire et du Catilina de Crébillon, il fut introduit. Il trouva le marquis occupé à se noircir les sourcils, à mettre son rouge et à se parfumer les aisselles et les génitoires : cette besogne étant finie, son valet de chambre lui chaussa une paire de souliers à talons rouges, dont l'entrée était bordée de canepin blanc; il acheva de l'habiller, il lui ceignit une épée dont la lame était de buis, pour que son poids fatiguât moins, et puis s'en alla. Lorsque le compère et le marquis furent seuls, ce dernier se jeta dans un fauteuil, se mit à mâcher quelques pastilles, prit de trois sortes de tabac dans la même tabatière, toussa d'un petit ton enfantin, se moucha dans un mouchoir de soie blanche, s'essuya avec un autre couleur de rose, se leva, se mira, se rengorgea, fit une pirouette sur le talon, et dit au compère : L'ami, je sais que tu fais de très jolis vers; je te prie de me faire, en payant, une satire des plus sanglantes contre le duc de Bracastron. C'est un fat qui a osé me contredire chez la marquise de Grand-Chien; qui m'a desservi chez le ministre; qui ne cesse d'affecter publiquement à mon égard un air de mépris qui m'outrage, et duquel il faut que je tire une vengeance complète. — Monseigneur, dit le compère, le procédé du duc de Bracastron est injuste; mais il me semble avoir lu dans Hérodote d'Halicarnasse, liv. 8, chapitre *Des querelles entre les ducs et les marquis*, que de son temps les gens de votre sorte opposaient leur épée à l'insulte, et non pas un libelle. Nos preux et vaillans chevaliers en ont fait de même : cet usage se pratique encore aujourd'hui en semblable occasion; pourquoi ne vous y conformez-vous pas? — Que le

ciel m'en préserve ! s'écria le marquis de Barjolac : cela peut convenir à quelque gentillâtre de la Basse-Bretagne ou du Bas-Poitou ; mais à un homme de ma condition, fi ! il n'y a rien de plus roturier que de se battre. D'ailleurs, le duc est un spadassin à culbuter son ennemi du premier coup de lame, et à ne faire aucun scrupule d'ôter la vie au dernier rejeton de l'illustre race des Barjolac, dont les ancêtres, tant mâles que femelles, ont rendu de si importans services à nos souverains. Au reste, il est l'offenseur, je suis l'offensé ; qui de nous deux doit être puni ? — Ces raisons-là sont admirables, reprit le compère ; mais comment voulez-vous que je fasse une satire contre le duc de Bracastron ? je ne lui connais d'autre défaut que celui d'être votre ennemi. — Ma vengeance et mon courroux t'inspireront, répartit le courageux marquis ; j'irai te voir : en attendant, pense, rêve, imagine, use du privilége de la poésie, aie recours à la fiction. Tiens, voilà dix louis à compte de la somme que je te destine, si tu réussis à mon gré : juges de ma générosité par mon ressentiment. Adieu.

Le compère Mathieu étant revenu au logis, se mit à écrire, écrivit le reste de la journée, écrivit toute la nuit, écrivit une partie de la matinée du lendemain, et venait enfin d'écrire la satire, lorsque le marquis de Barjolac arriva. — Quoi, s'écria-t-il en entrant, le libelle déjà fini ! donne vite, mon cher, que je lise... Tout part de source ! je n'aurais pu mieux t'inspirer ! Sans doute que le duc t'a fait aussi quelque outrage, car il n'y a que la rage et la vengeance qui puissent t'avoir dicté cet abominable libelle ? — Point du tout, monseigneur, répondit le compère : le désir de vous servir, certaine inclination que la nature m'a donnée à cette sorte d'ouvrage et les dix louis que j'ai reçus hier de votre main généreuse, furent mon Apollon, et le

seront toutes les fois qu'il plaira à votre grandeur de se servir de moi pour tirer une vengeance glorieuse et complète de ses ennemis. — Le marquis enchanté, donna trente autres louis au poète et emporta le libelle, qui se multiplia tellement, qu'en moins de vingt-quatre heures tous les cercles de Paris en furent inondés ; en moins de trente-six heures il fut imprimé avec des notes et des augmentations, et en moins de trois jours, le duc de Bracastron était devenu d'un ridicule si étrange aux yeux des trois quarts de ce qu'on appelle le grand monde, qu'il se serait caché pour dix ans, s'il eût eu le cœur aussi bien placé que son illustre ennemi.

— Eh bien, seigneur Diégo, dis-je à l'Espagnol, après cette aventure, vous semble-t-il que saint Dominique eût rempli si abondamment notre attente, et en si peu de temps que le marquis de Barjolac? — Qui vous a dit, répondit-il, que le bon saint n'y a point contribué en faveur de la pieuse intention que j'avais eue de nous adresser à lui? j'en suis tellement convaincu, qu'en reconnaissance d'un tel bienfait, je vais de ce pas faire allumer un cierge de deux livres devant son image. — En finissant ces mots, il partit, et ne revint qu'après avoir exécuté sa promesse.

CHAPITRE V.

Continuation de notre séjour à Paris. — Vision de Diégo.

J'ai dit que nous étions logés au cinquième étage ; mais les quarante louis du marquis de Barjolac nous firent descendre au second ; et au lieu d'un cabinet où il n'y avait qu'un lit, nous louâmes deux chambres où il y en avait trois.

Depuis la composition du libelle, l'occupation journalière du compère Mathieu était de travailler pour un libraire aux gages duquel il était. Quant à l'Espagnol et à moi, notre besogne consistait à copier divers passages dans les auteurs que le compère nous indiquait, à faire les commissions, la cuisine et le tracas du ménage.

Un soir que l'Espagnol était sorti pour chercher quelque assaisonnement qui manquait à une tête de mouton que nous avions pour souper, il rentra en poussant des hurlemens épouvantables. — Sainte Marie Alacoque! s'écria-t-il, en se jetant sur le plancher de la chambre, je suis mort.... confession! je n'en puis plus.... j'ai vu.... ah! mes compagnons! j'ai vu.... — Que diable as-tu vu? dit le compère. — Ah! continua Diégo, je viens d'avoir une vision qui n'a pas sa pareille dans Ezéchiel, ni dans l'Apocalypse, ni dans les révélations de sainte Brigitte!... J'ai vu un loup-garou.... il avait la tête d'un ermite, le corps d'un sanglier, les jambes d'un loup et la queue d'un chat; il lui sortait du nombril la moitié d'un tablier de femme, à ce que j'ai pu voir par les cordons.... Nous sommes perdus, mes amis! je l'entends.... le voici.... je le vois.... miséricorde! Saint Tongarini, secourez-moi, ou il va m'avaler comme une huître. — En disant ces mots, il se sauva sous un lit.

Le loup-garou que Diégo avait vu, était un vieillard septuagénaire, avec une barbe blanche, couvert de vieux haillons, qui remontait l'escalier, et que la fuite et le tintamarre de l'Espagnol firent entrer dans notre chambre pour le désabuser de la peur qu'il lui avait causée innocemment.

Mes enfans, dit le vieillard, je ne suis point tout-à-fait si affreux que monsieur qui est sous le lit se l'imagine. Si j'ai l'air un peu hétéroclite, c'est que l'appli-

cation que je donne aux sciences me fait négliger mes accoutremens; mais l'habit ne fait pas le moine.

Il y a cinquante-deux ans que je demeure dans le grenier ci-dessus, et d'où je ne sors que tous les lundis pour chercher ma provision hebdomadaire.

Je me suis renfermé très-jeune dans cette habitation, afin de vaquer plus librement, plus tranquillement à l'étude de la philosophie. Enfin, après bien des veilles et des travaux, je suis parvenu à finir un *Traité de la Science universelle*, que j'espère donner incessamment au public.

La première partie de ce *Traité de la Science universelle* consistera en cent soixante volumes in-folio, reliés en maroquin rouge, dorés sur tranche et sur plat, enrichis d'un grand nombre de planches que j'aurai soin de ne faire graver que médiocrement bien, pour éviter la dépense et me retirer un peu de mes autres frais.

Voici le plan de cet ouvrage :

Ayant établi de quelle manière l'esprit humain, grimpant des individus aux espèces, des espèces aux genres, des genres prochains aux causes éloignées, forme presque à chaque pas une science nouvelle, je vais voir comment on parvient à la notion générale de l'esprit.

Prêtez attention, je vous prie.

L'existence, la possibilité, la substance, l'attribut, la durée, etc., sont des propriétés générales de tous les êtres. J'examine ces propriétés à fond, et je forme de cet examen la science de l'être en général; d'où l'ontologie (dont j'omettrai de vous parler, pour abréger), la pneumatologie, qui est la science de l'esprit, et la physique particulière.

Attention, encore un coup, car c'est de l'abstrait.

Je divise la pneumatologie en trois branches. La

première comprend la théologie naturelle ; d'où religion, sectes, hérésies, superstition, fanatisme ; d'où l'intolérance, la persécution, la cruauté, la mission du duc d'Albe, et le passe-temps de Charles IX. La seconde de ces branches consiste dans la doctrine des esprits, bons ou mauvais ; d'où les anges, les démons, les sylphes, les gnomes, les lutins, les spectres, les revenans ; d'où les sorciers, les magiciens, les loups-garous ; d'où les visions, les extases, les possessions, les obsessions, les exorcismes ; d'où le paradis, l'enfer, le purgatoire, les limbes ; d'où les prières pour les morts, les fondations, les indulgences ; d'où la crédulité du peuple, l'arrogance des prêtres, les richesses des moines et l'autorité du pape. Enfin, la troisième branche de la pneumatologie se distribue en science de l'ame raisonnable, en science de l'ame sensitive ; ou, si vous l'aimez mieux, en science de l'une et de l'autre à la fois.

Je passe ensuite aux deux facultés principales de l'homme, qui sont l'entendement et la volonté.

Comme ces deux facultés sont de leur nature assez bizarres, assez mutines, je charge la logique de diriger la première à la vérité, et la morale de plier la seconde à la vertu.

Je divise la logique en art de penser, en art de retenir ses pensées, et en art de les communiquer.

Je distingue dans l'entendement quatre opérations principales, ainsi que quatre branches différentes dans l'art de penser. L'une et l'autre de ces quatre branches se rapportent à chacune des opérations intellectuelles qui leur est propre.

Je ne sais si vous m'entendez, nous dit le vieillard? —Pas trop, lui répondis-je. — Eh bien, répliqua-t-il, attribuez cela à la perte que j'ai faite des trois quarts de mes dents : redoublez votre attention, et passez quelque chose à ma vieillesse.

La mémoire naturelle et la mémoire artificielle sont deux mémoires. La première consiste dans une affection d'organes, et la seconde dans la prénotion et dans l'emblême; ce qui s'appelle l'art de retenir, un peu différent de celui de transmettre.

Je divise l'art de transmettre en grammaire et en rhétorique. La première comprend les signes, la prosodie, la syntaxe, la construction et autres signes de la pensée, tels que les gestes et les caractères.

Les caractères sont, ou idéaux, ou hiéroglyphiques, ou hiéraldiques. Les gestes sont les grimaces, les caresses, les soufflets, les coups de pied au cul et autres semblables gentillesses.

Quant à la rhétorique, je n'en traite que superficiellement : je me borne à n'en faire découler que la déclamation, telle que celle du style de la plupart des auteurs, des harangueurs, des panégyristes, des prédicateurs, des avocats et autres braillards qui gagnent leur vie à étourdir les gens d'esprit, et à faire tourner la cervelle aux idiots.

Je passe à la morale.

La morale est générale ou particulière. La première sous-entend la science du bien et du mal moral, s'il y en a, et celle d'être juste et vertueux, si on peut l'être.

La morale particulière comprend la science de ce que l'homme se doit à lui-même; de ce qu'il doit à sa famille; de ce qu'il doit à la société en général; de ce qu'il doit à ses créanciers en particulier, ce que Grotius, Cumberland, Puffendorff et Burlamaqui ont fort bien développé dans leurs ouvrages. Mais, pour le malheur de la France, on lit Cujas et Bartole, et on laisse là ces messieurs.

Voilà, mes enfans, en quoi consiste la première partie du *Traité de la Science universelle* que je vais mettre au jour.

La seconde partie de cet ouvrage sera de cent quatre-vingts volumes in-folio, reliés en basane, et ornés d'un aussi grand nombre de planches que la première. Elle contiendra *la Science de la Nature*.

Je distribue *la Science de la Nature* en physique et en mathématique.

Observez en passant que je tire encore cette distribution de la réflexion, et de l'heureux penchant que le ciel m'a donné à généraliser les choses.

Comme j'ai connu par les sens les individus réels, les astres, les élémens et météores, etc., j'ai pris en même temps la connaissance des abstraits.

Alors la réflexion m'ayant fait voir que des abstraits, les uns convenaient à tous les individus corporels, j'en ai fait l'objet de la physique générale. Puis ayant considéré ces mêmes propriétés dans chaque individu en particulier, avec la variété qui les distingue, j'en ai formé l'objet de la physique particulière.

Je passe à une autre propriété plus générale des corps, que je nomme quantité.

J'ai considéré la quantité sous trois différens points de vue, et j'en ai fait l'objet des mathématiques simples, des mathématiques mixtes, et des physico-mathématiques.

De grace, écoutez, ou je me tais.

L'objet des mathématiques pures est la quantité abstraite nombrable, ou la quantité abstraite étendue. L'une est l'objet de l'arithmétique, l'autre est celui de la géométrie.

L'arithmétique se divise en arithmétique par signes, et en arithmétique par lettres. Cette dernière s'appelle la science des ours.

Il y a autant de divisions et de sous-divisions dans les mathématiques mixtes, qu'il se trouve d'êtres réels dans lesquels on peut considérer la quantité.

La quantité considérée dans les corps, en tant que mobiles ou tendant à se mouvoir, est l'objet de la mécanique.

La mécanique se divise en deux branches; l'une comprend le statique, qui se distribue en statique proprement dite, et en hydrostatique. L'autre comprend la dynamique, qui se distribue en dynamique proprement dite, et en hydro-dynamique; d'où la navigation et la balistique; d'où la découverte du Mexique, le bombardement d'Alger et la puissance des Anglais.

Je passe à l'astronomie géométrique.

L'astronomie géométaique est l'objet de la quantité, considérée dans les mouvemens des corps célestes; d'où la cosmographie, l'uranographie, l'hydrographie, la chronologie et l'art utile et admirable de faire des cadrans; d'où les cadrans horizontaux, verticaux, équinoxiaux, inclinés, déclinans, cylindriques, sphériques; d'où les cadrans analemnatiques, azimuthaliques, abnucantariques, judaïques, italiques, babyloniques; d'où les cadrans germaniques, helvétiques, philosophiques, antiques, et quantité d'autres cadrans dont l'usage et l'importance sont connus par tout l'univers, surtout chez les désœuvrés, les moines et les faincans.

La quantité considérée dans la lumière ou dans son mouvement, donne l'optique; d'où la catoptrique et la dioptique; d'où les lorgnettes d'opéra, les besicles de vieilrles et les lunettes d'avares.

La quantité considérée dans le son et ses propriétés, donn e l'acoustique; d'où la catacoustiqne et l'écho de Woodstock (1).

---

(1) Le fameux écho de Woodstock, près d'Oxford, répète dix-sept syllables pendant le jour, quand il fait un peu de

Enfin la quantité considérée dans l'air, donne la pneumatique, d'où la crépitologie, l'asthme, les vapeurs et l'art d'étouffer les chats sous une cloche de verre.

Mes enfans, je vais finir : je n'ai plus qu'un mot à dire de la physique particulière.

Je fais suivre à la physique particulière la même distribution qu'à l'histoire naturelle. Voici comment :

Les sens ayant prononcé la connaissance des astres, de leurs mouvemens apparens, sensibles, etc., la réflexion a produit l'astronomie physique ; d'où la connaissance des influences des planètes, des vertus de la pleine-lune, les prédictions, les almanachs, etc.

Les sens ont fait connaître les météores ; la réflexion a produit la météorologie ; d'où la connaissance des goîtres du Tyrol, et de la nécessité des parapluies.

Les sens ont fait connaître les plantes ; la réflexion a produit la botanique, l'agriculture, etc. ; d'où l'art de cultiver les carottes, d'avoir des fraises à Noël et des melons aux Rois, en dépit de la nature.

Finalement, les sens ont fait connaître les animaux ; la réflexion a produit la zoologie ; d'où la médecine, l'anatomie, la physiologie, l'hygiène, la pathologie, la séméïotique et les trois branches de la thérapeutique ; d'où le talent de désopiler le foie, la rate et le

---

vent, et vingt-quatre pendant la nuit ; car alors l'air étant plus dense, les vibrations deviennent plus lentes, et l'on entend la répétition de plus de syllabes. V. le docteur Plot, dans son *Histoire naturelle* d'Oxford. — Il y a au nord de l'église de Shidley, dans la province de Sussex, un écho qui répète pendant la nuit ces vingt-une syllabes.

Os homini sublime dedit cœlumque tueri
Jussit et erectos......

V. le *Lexicon* de Harvis au mot *écho*.

pancréas en désopilant la bourse, et l'art de nous envoyer *ad patres* un peu plus tôt que nous le voudrions.

Voilà, mes enfans, en quoi consiste cette seconde partie, qui paraîtra peu de temps après la première.

Comme je n'ai que soixante-quinze ans, et que ma santé me promet de vivre encore un demi-siècle, j'espère de voir quatre ou cinq éditions du *Traité de la science universelle*, et passer mon temps à le revoir, le corriger et l'augmenter jusqu'à ce que Vénus passe sur le disque du soleil, ou que la sultane Moscha fasse une pirouette sur le nombril de sa hautesse, ce qui revient au même. Alors, ayant observé ce passage de mon grenier, j'emploierai le reste de mes jours à composer un ouvrage sur la conjonction des planètes. Adieu, mes enfans. — Ayant fini ces mots, le vieillard partit.

Diégo, qui n'avait bougé de dessous le lit pendant le discours du vieillard, sortit enfin de son réduit, en s'écriant qu'il n'avait eu que trop sujet d'être effrayé de ce qu'il avait vu sur l'escalier. — Le loup-garou, continua-t-il, n'a repris sa figure humaine en entrant dans cette chambre, que pour nous réciter les trois quarts du grimoire, et peut-être pour nous ensorceler tous. O maudit suppôt de Béelzebuth et d'Astaroth! que n'es-tu dans le fin fond de l'enfer, avec les enchanteurs de Pharaon, Simon le magicien et le ministre Bekker (1); ou bien, que n'es-tu réduit en cendres au milieu de la grève, ainsi que le furent Urbain Grandier à Loudun et Gofredy à Marseille! Mais non, je ne

(1) Balthazar Bekker, ministre calviniste à Amsterdam, soutient dans son *Monde enchanté* que les diables n'ont aucun pouvoir sur les hommes, ou plutôt il insinue qu'il n'y a point de diables. Cet ouvrage ayant fait grand bruit, les magistrats d'Amsterdam le déposèrent; mais comme c'était d'ailleurs un homme de métite et fort savant, ils lui conservèrent sa pension.

puis avoir la satisfaction de te voir brûler vif en ce monde, avant que tu partes pour l'enfer, ton héritage. Les tribunaux, les magistrats, à force de ne plus croire au diable, ne croiront bientôt plus en Dieu; car rien n'approche plus de l'athéisme que de nier la possibilité, la réalité des sortiléges, des enchantemens, des maléfices, des pactes avec le diable, et du sabbat. Aussi, depuis cet indigne relâchement de la justice envers les sorciers, nous voyons journellement des effets terribles de la puissance de Satan et de la méchanceté de ses ministres. Tantôt une sécheresse excessive brûle les campagnes et fait périr les récoltes; tantôt des pluies continuelles font déborder les rivières qui inondent les villes et les villages, entraînent les maisons, les ponts, les écluses, etc.; tantôt une grêle affreuse hache en pièces les arbres, les vignes, les moissons, et écrase jusqu'aux hommes et aux animaux : d'un autre côté, ce sont des incendies qui consument des cités entières, des tremblemens de terre qui bouleversent des royaumes; des volcans de soufre et de feu qui embrasent des provinces, des guerres sanglantes qui ruinent et désolent les plus belles parties du monde, des pestes horribles qui ravagent perpétuellement quelques contrées de la terre; joignez à cela un poison cruel répandu dans l'air, qui depuis quelque temps fait périr les bestiaux, un venin subtil qui, répandu dans le sang de la moitié des hommes, attaque l'espèce humaine jusque dans les sources de la génération : ajoutez encore les médecins, les charlatans avec leurs sachets anti-apoplectiques, leurs poudres, leurs baumes, leurs pillules, leurs teintures stomachiques; puis les avocats et les procureurs qui trompent et ruinent les plaideurs; les financiers qui sucent le sang du peuple; les riches qui foulent aux pieds les pauvres, et qui méprisent ou se haïssent les uns les autres; *item*, le

froid, le chaud, la misère et mille autres maux qui nous assiégent sans cesse le corps et l'ame : que l'on dise alors qu'il n'y a point de sorciers, et que le règne de Satan ne commence pas à prendre le dessus sur celui du Seigneur. O temps? ô mœurs! ô monde malheureux, ensorcelé et corrompu.

— Il faut avouer, dit le compère, que ce vieillard est un insupportable bavard : où peut-il avoir prêché cet impertinent discours? Je n'aurais assurément point eu la patience de l'entendre jusqu'à la fin, si je n'eusse observé parmi les sottises qu'il débitait, certain ordre de choses qui m'a plu beaucoup. En effet, si quelqu'un avait à faire un traité suivi, raisonné, doctrinal de toutes les sciences que l'homme peut désirer savoir, je lui conseillerais de suivre ce plan pour former le système figuré des connaissances humaines, qu'il devrait mettre à la tête de son ouvrage ; mais pour peu qu'il entrât de philosophie dans ce traité suivi, raisonné, doctrinal, de toutes les sciences, il ne serait point praticable ; les vrais dévots s'en scandaliseraient, les hypocrites crieraient à l'athée, au philosophe ; les ministres, les courtisans et ceux qui ont intérêt que le peuple demeure simple et sot, crieraient au raisonneur, au mutin, au mauvais citoyen, et l'auteur en serait quitte à bon marché, si, après avoir vu supprimer ou brûler son livre, on lui laissait la liberté de s'aller jeter dans la rivière, la tête la première. Tel est le génie de ma chère nation. Un vieillard à demi-timbré s'est enfermé pendant cinquante-deux ans dans un grenier pour éviter les importunités des sots, la persécution des méchans, et pour écrire en liberté. Que doit donc faire un homme qui a son bon sens? O temps! ô mœurs!..... ô divine philosophie! dans quel coin de la terre êtes-vous retirée?

CHAPITRE VI.

Le compère Mathieu se répand dans le monde.— Persécution qu'il essuie. — Autre persécution.— Désespoir de Diégo.— Son triomphe.

J'ai dit dans le chapitre précédent que le compère Mathieu était aux gages d'un libraire ; mais comme ces gages suffisaient à peine pour la dépense du ménage et notre entretien, et que les ducs et les marquis vivaient en bonne intelligence, le compère, qui commençait à être connu dans la république des lettres, travailla pour son compte, et débuta par un chef-d'œuvre : ce fut son *Traité de Cracologie*.

Comme il connaissait l'ignorance des quatre-vingt-dix-neuf centièmes des libraires qui ne savent point apprécier les choses, et l'injustice et l'avidité du reste, qui, sachant connaître le mérite d'un ouvrage, ne le paient point sa valeur, il fit vendre son livre à un de ces messieurs, le vendit lui-même à un autre, auquel il l'escroqua ensuite pour le revendre à un troisième. Il arriva de là que les trois libraires crièrent haro sur le compère Mathieu ; que celui-ci, comme philosophe, en rit, et que le *Traité de Cracologie* fut vendu ce qu'il valait.

Un si heureux début ne tenta point le compère de se remettre auteur à gages. Il continua de travailler pour son compte ; et, malgré la prudence de messieurs de la librairie, il trouva toujours le moyen de se faire bien payer de ses ouvrages, ce qui le mit en état de prendre un quartier dans le voisinage de notre hôte le vinaigrier, et de créer deux nouvelles charges en fa-

veur de Diégo et de moi : celle de laquais fut le lot de l'Espagnol, celle de valet-de-chambre-secrétaire fut le mien.

Il s'en fallait beaucoup que la philosophie eût rendu le compère misanthrope, sournois, bourru, fantasque, et tel que certains philosophes le sont. Au contraire, il était enjoué, poli, ouvert et gracieux. Ces belles qualités, jointes à une figure très avantageuse, le faisaient désirer et rechercher dans les cercles les plus distingués de Paris; mais cela ne dura qu'un temps : il éprouva bientôt que l'inconstance et l'ingratitude sont le propre des grands.

Il avait composé, chanté, publié quelques couplets un peu caustiques (et cela le plus innocemment du monde) contre quelques personnes de condition, desquelles il éprouvait journellement les bontés. Ces personnes, piquées de cette bagatelle, s'avisèrent de décrier le pauvre compère comme un esprit méchant et dangereux, en un mot, comme un monstre et comme une peste dans la société.

Le compère Mathieu avait l'esprit trop bien fait pour se formaliser de l'injustice et de la lâcheté de ce procédé. Il savait que le vrai mérite et la philosophie furent de tous temps en butte à la malignité. Il se contenta de renoncer à tout commerce avec les hommes et de ne s'occuper désormais qu'à écrire.

En conséquence de cette résolution, il ne sortait plus, il travaillait sans relâche. Pour toute récréation, il s'amusait de temps en temps à faire quelques légères observations sur le gouvernement : lorsqu'il y en avait un cahier, Diégo allait le vendre à un libraire honnête et discret. Cela servait aux menues dépenses du ménage.

Nous jouissions d'une tranquillité digne d'être enviée, lorsqu'un soir l'enfer suscita un exempt, deux sergens,

trois recors et six pousse-culs, qui vinrent enlever mon pauvre compère, ses papiers, ses effets et l'heureuse cassette qui contenait toute notre ressource et notre espoir.

Lorsque ces scélérats furent partis, je dis à l'Espagnol, que cet événement avait pétrifié : Eh bien! seigneur Diégo, voici bien une autre affaire que la rencontre du chebec algérien! — Ah! les malheureux, s'écria-t-il, de venir ainsi enlever mon maître, le plus grand, le plus profond, le plus sublime et le plus honnête des philosophes de la terre! ah! les barbares! de nous laisser sans un sou.... Le révérend père Jean de Siguença le disait bien un jour dans son sermon sur l'enlèvement du prophète Élie, que l'on avait substitué la rapine au désintéressement et la violence à la charité. Ah! père Jean de Siguença, où êtes-vous? que n'étiez-vous ici pour confondre ou plutôt pour excommunier ce maudit exempt avec ses deux sergens, ses trois recors et ses six pousse-culs!

Heureusement que nous n'étions point tout à fait si pauvres que Diégo le croyait : il me restait encore dix écus. Mais qu'était-ce que dix écus pour deux hommes qui n'avaient que cela pour toute ressouroe? L'Espagnol avait été autrefois comédien, sauteur, laquais, écrivain, cocher, colporteur, suisse, poète, et pouvait l'être encore; mais moi, qui ne suis qu'un sot, qu'un malotru, à quoi pouvais-je servir?

Ayant passé la nuit dans les plus tristes réflexions, le lendemain matin, nous louâmes un galetats chez le fossoyeur de Saint-Médard, et nous employâmes le reste du jour et les quatre suivans à tâcher de découvrir les traces du malheureux compère Mathieu; mais nos peines et nos recherches furent inutiles.

Le soir du cinquième jour, nous nous trouvâmes plus désolés que jamais. Nous venions de faire dans



un morne silence le plus léger des soupers, lorsque Diégo s'écria d'un ton lamentable : Ah! si je n'avais point oublié le métier de poète, je pourrais mettre en vers l'office de l'Immaculée Conception ou paraphraser le *Libera*, et tirer de l'un ou de l'autre de ces deux ouvrages de quoi subsister quelque temps; mais hélas! j'ai oublié le métier de poète.... Ah! si je n'avais point oublié le métier de comi-tragi-sauteur, je trouverais peut-être de l'emploi; mais hélas! j'ai oublié le métier de comi-tragi-sauteur, ainsi que le métier de poète.... O très chaste et très respectable recteur des jésuites de Saragosse! très pieux et très humble prélat monsignor Tongarini! très charitable et très loyal israélite Eléazar! et vous, ô chef d'œuvre de la nature, incomparable Rachel! votre serviteur et votre ami, Diégo-Arias-Fernando de la Plata, y Mendoca, y Rioles, y Bajalos, se trouve sans ressources, sans appui et sans consolation... Cher compagnon! continua-t-il en m'embrassant, allons de ce pas accomplir mon voyage de Saint-Jacques de Compostelle en Galice, allons accomplir mon vœu. Ensuite, comme le recteur des jésuites de Saragosse m'a dit cent fois que les saints de son ordre ont le cœur bon, nous tâcherons de nous les rendre propices en visitant leurs reliques et les lieux où ils veulent être honorés.

Nous commencerons par le bonnet de saint Anchieta à Orense (1); nous visiterons le foie de saint Forget à Astorga (2), la brayette de saint Mena à To-

(1) Lorsque le père Anchieta, jésuite et missionnaire dans le Brésil, avait trop chaud, il ordonnait aux poules de s'élever en l'air et de lui faire un parasol de leurs ailes; ce que les poules exécutaient à l'instant, au grand étonnement des spectateurs. V. Jouvenci, *Histor. Societ., lib.* 23, *p.* 766.

(2) L'an 1649, le père Forget, recteur des jésuites de Metz,

ro (1), le scrotum de saint Balthazar à Ségovie (2), le toupet de saint Gonzalès à Colmenar (3), l'anus de Gombar à Tolède (4), les boyaux de saint Pierre d'A-

vendit aux ursulines de Mâcon une maison située dans la première de ces deux villes, pour la somme de quatre-vingt mille francs messins. Ces religieuses avaient fait cette acquisition sur la bonne foi du père jésuite, et s'en étaient rapportées à son estimation; mais ayant reconnu que cette estimation était fondée sur de faux contrats et de faux plans, que le recteur avait fait voir sans songer à aucun mal, ces impertinentes nonnains eurent l'audace d'intenter un procès à l'homme de Dieu; et par une prévarication inouïe, le parlement de Metz ordonna que les parties seraient remises au même état qu'auparavant le contrat, à moins que les jésuites n'aimassent mieux se contenter, pour tout prix de ladite maison, de la somme de 18,000 l. tournois. V. *la morale pratique et les registres du parlement de Metz.*

(1) Le père Mena, poussé du louable désir de propager son espèce, fit accroire à une béate, sa pénitente, que le ciel lui avait inspiré de coucher avec elle; il vint tant d'enfans de ce charmant accouplement, que l'inquisition fit arrêter le jésuite Mena; mais ses confrères ayant trouvé le moyen de le faire évader, il s'enfuit à Gênes, où il se fit juif, pour voir s'il ne pourrait pas travailler plus tranquillement à la vigne du seigneur dans le judaïsme que dans le christianisme. V. Ildefonse, évêque de Malaga, dans son *Théâtre jésuitique*, p. 25.

(2) Un bourgeois de Caparença ayant trouvé le frère Balthazar en flagrant délit avec sa femme, le tua sur-le-champ, sans considérer que le fait d'un jésuite ne peut qu'honorer la couche d'un honnête homme, ce qui est bien doulonreux. V. *le Téâtre jésuitique*, p. 398.

(3) Le père Gonzalès Alveria ayant obtenu la permission de prêcher l'évangile dans le Monomotapa, fut inspiré du ciel d'y faire le métier d'espion, ce que les Monomotapiens ayant reconnu, ils pendirent le saint homme, et depuis ce temps-là personne ne s'avisa d'aller en ce pays pour le même sujet. V. *l'Histoire des jésuites*, t. 2, p. 24. — Sach., *lib.* 5.

(4) Le père Gombar, recteur des jésuites de Montepulciano en Toscane, ayant été convaincu de s'amuser à certain petit jeu assez commun en Italie, fut honteusement chassé de ladite

vilès à Truxillo (1), le bout du nez de saint Mariana à Badajos (2), l'échine de saint Santarel à Lorca (3), les ongles de saint Suarès à Pénaflour (4), et le nombril de saint Lorriu à Séville (5).

Là, nous entrerons à l'hôpital pour nous reposer,

---

ville par les habitans, ainsi que tous les jésuites qui étaient sous ses ordres, ce qui est bien dur assurément. V. *l'Histoire jésuitique*, p. 262.—Sachin., *lib.* 5, n°107 et suiv.

(1) L'amour que la société a toujours eu pour son prochain, poussa les jésuites de Séville à attirer à eux l'argent de plusieurs personnes, nommément d'une grande quantité d'ouvriers et d'artisans, et cela sous prétexte de faire valoir cet argent. Lorsqu'ils se virent une somme d'environ quarante-cinq mille ducats, le père Pierre d'Avilès, provincial de l'Andalousie, qui savait que l'argent est l'hameçon avec lequel le diable tire les ames à lui, persuada à ses confrères de faire banquroute, ce qu'ils firent le plus joliment du monde. V. Idelfonse, évêque de Malaga, en son *Théâtre jésuitique*, p. 378.

(2) Le parlement de Paris, toujours prêt à interpréter les choses à rebours, fit brûler les œuvres de Mariana, parce que ce bon père y avait dit quelque part que le régicide est une action digne de louange, glorieuse, héroïque, et qu'il gémissait qu'il y en eût si peu qui se portassent à une démarche si généreuse. V. de Thou, t. 15, p. 111 et 112.

(3) Le 13 mars 1626, les œuvres du père Santarel furent brûlées par arrêt du même parlement, et à peu près pour la même bagatelle. *Collatio judiciorum*, p. 204 et 205.

(4) Le 26 juin 1614, les œuvres du père Suarès furent brûlées par arrêt du même parlement, et toujours pour la même chose. V. *ubi sub.*

(5) Le père Lorrin était un homme terriblement porté pour le bien de la religion et pour le repos de l'état. L'on en peut voir un échantillon dans son *Commentaire* sur le psaume 105, où après avoir loué l'action de Phinès qui tua Zambri et Cosbi, il rapporte ces vers de Senèque.

Victima haud ulla amplior
Potest, magisque opima mactari jovi,
Quam rex iniquus.

pendant quelques jours, et nous réciterons tous les matins les quinze oraisons de sainte Brigitte, pour que nous continuions notre pélerinage en bonne santé.

De Séville nous irons visiter le pancréas de saint Guerret à Lobrixa (1), la rate de saint Gonthiéri à Monda (2), les fesses de saint Boitet à Grenade (3), la barbe de saint Comolet à Guadix (4), l'oreille de saint Aubigny à Lorca (5), le fémur de Saint Guignard à Murcie (6), l'épiglotte de saint Varade à Valence (7),

---

(1) Le père Guerret, professeur du bienheureux Jean Châtel, fut banni de France, pour avoir enseigné qu'on peut tuer les rois. V. Mézerai, *Abrégé chron.*, p. 436 et suivantes.

(2) Le père Gonthiéri eut le courage, dans un de ses sermons, d'exhorter Henri IV d'exterminer tous les huguenots; mais ce prince, encore hérétique dans l'ame, négligea malheureusement un avis si salutaire. V. de Thou, t. 15, p. 85.

(3)(4) Les pères Boitet et Comolet furent les glorieuses trompettes de la sainte ligue. Le père Comolet, prêchant un jour à Saint-Barthélemy, criait dans le saint enthousiasme qui l'agitait: *Il nous faut un Aod, fût-il moine, fût-il soldat, fût-il berger, il nous faut un Aod.* Peu de temps après il vint un moine qui fut cet Aod. V. *la seconde Apologie pour l'université de Paris*, p. 169 et 170. Item. Le recueil touchant *l'Histoire du père Jouvenci*, p. 222.

(5) Le bienheureux père d'Aubigny fut le confesseur de Ravaillac, et le confident ce ses révélations. V. la fin des *Mémoires de Condé*, et les *Mémoires de Sully*.

(6) Le père Guignard s'était amusé à faire quelques petits libelles contre Henri III et Henri IV, et à soutenir certaines propositions qu'on appelait exécrables. Pour cela, il fut pris, emprisonné, pendu et écartelé. La société perdit en lui un des meilleurs sujets qu'elle eût alors. V. la Chron. novennaire, p. 433 et suiv.— Mézerai, Abrégé chron., t. 3, p. 417.

(7) Le père Varade, en vertu de son ministère, bénit et encouragea Barrière pour assassiner Henri IV, mais le maladroit manqua son coup. V. *Jus reg.*, p. 334.

la grosse dent de saint Alagon à Tortose (1), le sabre de saint Ignace à Montferrat (2), et le prépuce de saint Girard à Toulon (3).

De Toulon nous nous embarquerons pour Naples, où, après avoir vu la liquéfaction du sang de saint Janvier, nous irons visiter les sourcils de saint Morao à Bénévent (4), les paupières de saint Guyot à Capoue (5), et le gosier de saint Boddens à Ostie (6),

---

(1) Le père Alagon était l'homme du monde le plus généreux; il promit un jour cinquante mille écus et la grandesse d'Espagne au capitaine la Garde pour assassiner le même prince. V. Factum du capitaine la Garde, au quatrième volume de l'Etoile.

(2) Tout le monde sait que saint Ignace pendit son épée et son poignard à un des piliers de la chapelle de la Vierge à Montferrat, le jour qu'il se voua son chevalier.

(3) L'édifiante histoire du bienheureux père Girard et de sa chère fille la Cadière est assez connue.

(4) Cam-hy, empereur de la Chine, eut neuf fils; il désigna le quatrième, nommé Jum-cim, pour son successeur. Le père Marao, mécontent d'une disposition si contraire aux louables projets qu'il avait dans la tête, fit révolter le neuvième fils de cet empereur contre son frère Yum-cim. Mais le diable, qui est toujours aux aguets pour traverser les plus saintes entreprises, fit échouer celle-ci: le père Morao fut pris et martyrisé, ainsi que le prince qu'il voulait mettre sur le trône. V. les lettres de M. Fabre, protonotaire apostolique, et les anecdotes de l'état de la religion de la Chine, ch. 5 et suiv.

(5) FrançoisMartel, prêtre de la paroisse d'Entreau, près de Dieppe, convaincu d'avoir voulu attenter à la vie deLouis XIII, par les conseils du père Guyot, ainsi que de quelques autres petites fredaines, fut condamné par le parlement de Rouen à être brûlé vif, ce qui fut exécuté. Le révérend père Guyot aurait certainement subi le même sort, mais il se sauva. V. l'Examen des quatre actes, édit. de Paris, 1643.

(6) L'an 1638, le père Boddens, recteur des jésuites de

puis nous irons à Rome faire notre prière sur le tombeau du saint prélat Tongarini, et baiser la pantoufle du saint-père; de Rome nous passerons en terre-sainte: nous irons à Nazareth, à Bethléem, à Jérusalem, à Capharnaum et à la Mecque; de là nous reviendrons à Constantinople, où nous demanderons au Kislar-Agasi s'il n'aurait point entendu parler de Rachel; de Constantinople nous viendrons à Venise, nous y saluerons le juif Eléazar, et nous y ferons une confession générale pour nous mettre en état de finir dignement notre pélerinage; de Venise nous viendrons à Belluno, visiter la mâchoire inférieure du patriarche Busembaum (1), la verrue de saint Criminal à Inspruck (2), le tibia de saint Personni à Landsberg (3),

---

Maestricht, le père procureur de la même maison, le père gardien des récollets et un brasseur de bière, nommé Landsman, fâchés de voir cette ville au pouvoir des hérétiques, entreprirent de la livrer aux Espagnols; mais ayant été malheureusement déccuverts, les deux jésuites et le récollet furent décapités et Landsman pendu. V. l'Histoire des Pays-Bas, t. 1, p. 289.

(1) L'histoire du patriarche Busembaum et de son commentateur Lacroix est trop connue pour être mise ici.

(2) Le père Criminal était aussi vaillant soldat que zélé prédicateur: il se mit à la tête de ceux de Remanacor aux Indes, pour forcer les Badages à embrasser l'évangile; mais malheureusement pour lui et pour la religion, il fut tué au premier combat qu'il donna contre ces infidèles. Orland., n° 112.

(3) Le père Personni, déguisé tantôt en soldat, tantôt autrement, parcourait les maisons des catholiques en Angleterre pour les exhorter à favoriser les projets du pape Pie V et du roi d'Espagne contre ce royaume. C'est bien dommage que ces saintes entreprises ne réussirent pas, il en serait résulté un bien infini pour la catholicité. V. Rapin Toiras, t. 6, p. 300 et suiv.

le gosier de saint Holte à Augsbourg (1), la savatte de saint Walpold à Strasbourg (2), la moustache de saint Briant à Landau (3), le crâne de saint Kervin à Nanci (4), l'index de saint Campian à Toul (5), le gigot de saint Tesmond à Metz (6), la rotule de saint Gérard à Verdun (7), la vessie de saint Oldecorne à Sedan (8), et la fressure de saint Garnet à Mézières (9); puis ayant fait à Rheims une neuvaine à la sainte Ampoule, nous reviendrons attendre ici que le ciel ait pitié de nous en faveur de notre dévotion.

— C'est fort bien dit, seigneur Diégo, dis-je à l'Espagnol, mais il me semble que vous pourriez bien nous tirer de la misère sans avoir obligation à une kirielle de saints du calendrier des jésuites. Vous êtes

---

(1) Le père Holte avait persuadé un nommé Patrice Culen et d'autres Anglais d'assassiner la reine Elisabeth; il les avait même confessés et communiés pour les encourager davantage; mais le coup manqua, et ces confessions et communions furent en pure perte. V. *Act. in prodit.*, p. 59 et suiv.

(2) Le père Richard Walpold avait engagé Edouard Squirre d'empoisonner la même princesse, mais cet Edouard Squirre ne fut pas plus adroit que Patrice Culen et ses compagnons. V. le Cathéchisme de Pasquier, p. 212, etc.

(3) (4) (5) Les pères Briant, Kervin et Campian voulurent aussi attenter à la vie de cette princesse, mais ils ne réussirent pas mieux qu'Edouard Squirre et Patrice Culen; ils furent martyrisés le premier décembre 1581. V. de Thou, t. 8, p. 541 et 542.

(6) (7) (8) (9) Voici le plus beau coup de jésuites que l'on ait jamais vu; c'est la conjuration des poudres. Mais ce coup ayant manqué, comme bien d'autres, les jésuites Oldecorne et Garnet, qui y avaient participé, furent pendus et éventrés, et leurs confrères Tesmond et Gérard se sauvèrent, de peur qu'on ne leur jouât le même tour. V. Mézerai, Abrégé chron., t. 3, p. 522.— M. de Thou, et les *Act. in prodit.*, p. 273, etc.

encore jeune, dispos, vigoureux; essayez de vous remettre à faire quelques sauts de carpe, quelques tours de force, quelques équilibres, etc. Vous savez que le paillasse de la grande troupe de la foire va quitter pour entrer chez les pères de l'Oratoire ; pour peu que vous approchiez de ce que vous dites avoir su autrefois, je vous garantis sa place. — Par saint Armelle ! tu dis vrai, répondit Diégo. — En même temps il étendit les couvertures de notre grabat au milieu du taudis, se mit à faire quelques cabrioles, quelques moulinets, quelques gambades, et me dit : Comment trouves-tu cela, Jérôme? — Tout au mieux, seigneur Diégo, répondis-je : si les convulsionnaires de saint Pâris en savaient faire autant, l'incrédulité serait plus rare. — O l'incomparable ! ô l'admirable ami Jérôme! s'écria Diégo; tu viens de me faire penser à une chose. Je veux avoir aussi des convulsions, moi; il n'y a point de mal à cela; c'est pour la gloire de Dieu, pour confondre l'incrédulité des impies, et chasser la misère qui va nous égorger. Le recteur des jésuites de Saragosse m'a toujours dit qu'on méritait doublement lorsqu'on savait concilier la religion avec ses intérêts; en voici l'occasion, mon cher Jérôme, ne la laissons pas échapper.

Le lendemain, Diégo prit deux béquilles et se traîna sur le tombeau du bienheureux Pâris, dans le cimetière de Saint-Médard. Il n'y est pas un quart d'heure que d'horribles convulsions le saisissent ; il fait des grimaces et des contorsions effroyables : les assistans, saisis d'admiration, s'écrient : Miracle ! miracle! L'église et les environs se remplissent d'un peuple innombrable ; c'est à qui verra, à qui touchera le seigneur Diégo. — Serviteur de Dieu; lui crie-t-on, y a-t-il long-temps que vous êtes affligé ? — Il y a quinze ans, répondit-il, en continuant ses cabrioles. — Que vous

êtes heureux ! ajoute-t-on, vous ne viendrez point ici huit jours sans être entièrement guéri.

Lorsque la scène fut finie, et que la foule du monde fut dissipée, Diégo revint au logis, jeta ses deux béquilles, et me dit : Mon cher Jérôme, je n'ai fait de ma vie pareils sauts; je croyais avoir cinq légions de diables dans le corps, tant le zèle de notre sainte religion m'animait. Cependant cette affaire fait grand bruit, et je ne sais.... Il prononçait ces mots lorsque le sieur Chaulin, prêtre et docteur en la faculté de théologie, arriva. Le saint homme sauta au cou de Diégo, en versant un torrent de larmes, et lui dit : Mon cher frère en Jésus-Christ, béni soit le moment qu'il a plu au ciel de vous inspirer de venger l'honneur de la religion par une très sainte, très licite et très pieuse fraude; continuez, je vous prie, ne démentez point votre première démarche; attendez tout de la bénédiction de Dieu, de la protection de saint Augustin; et de la reconnaissance des hommes; en même temps, il lui donna une bourse de vingt louis. — Adieu, ajouta-t-il, souvenez-vous de vous trouver guéri dans huit jours, et de faire place à d'autres.

Lorsque le père Chauvin fut parti, peu s'en fallut que les convulsions ne me prissent à mon tour; mais c'eût été de ces convulsions occasionées par la joie qu'un malheureux ressent, quand il passe inopinément du plus triste état à une situation heureuse et inespérée.

Diégo, plus persuadé que jamais de la sainteté et de l'utilité de l'action, continua la huitaine sur le même ton, se surpassa le huitième jour, jeta ses deux béquilles, et marcha aussi droit qu'il eût jamais fait.

A la vue du prodige, les exclamations recommencent; Diégo publie que sa confiance au bienheureux

Pâris l'a amené de Bilbao en Biscaie ; le vinaigrier, le fossoyeur et vingt autres personnes attestent de l'avoir connu impotent depuis qu'il est à Paris : deux cents autres témoins certifient de la réalité de ses convulsions et de sa guérison : procès-verbaux et autres actes juridiques sont dressés sur le tout ; l'admiration, le zèle et la dévotion du peuple redoublent ; la foule des paralytiques et des culs-de-jatte devient innombrable sur le sépulcre du diacre ; le prêtre Chaulin apporte vingt autres louis, et y joint les remercîmens de tous les appelans et réappelans de France. Diégo et moi allons loger dans le quartier du Palais-Royal, et nous retrouvons le compère Mathieu dans un bordel de la rue du Chantre.

CHAPITRE VII.

Le compère Mathieu raconte ce qui lui est arrivé depuis son enlèvement. — Il rencontre son condisciple Whiston. — Entretien qu'ils ont ensemble.

Aussitôt que Diégo eut reconnu le compère, il se jeta à ses pieds et s'écria de toutes ses forces : — O mon bienfaiteur, ô le plus célèbre, le plus honnête de tous les philosophes de la terre ! est-ce vous ou votre ange gardien que je vois ?... oui, c'est vous... Ah ! mon cher Jérôme ! le ciel nous a rendu notre père.... O mon maître ! apprenez nos peines et notre bonheur.

Lorsque ce maudit exempt, avec ses deux sergens, ses trois recors et ses six pousse-culs vous eut enlevé, ainsi que votre cassette, nous nous trouvâmes, le

pauvre Jérôme et moi, les plus affligés de tous les hommes. Je résolus dès ce triste moment de parcourir l'Espagne, l'Italie, la Palestine, l'Arabie, la Turquie et l'Allemagne, pour conjurer les plus grands saints du paradis de vous rendre à nos vœux, et nous préserver de la misère effroyable qui allait nous attaquer : mais il était écrit que nous nous reverrions, et que nous éviterions cette misère que nous craignions, sans faire un si long voyage.

Je devins boiteux, paralytique, ensorcelé, par zèle de religion ; en récompense, je fus redressé, guéri, admiré, remercié, enrichi, et vous m'êtes rendu, ô l'archipatriarche de la philosophie ! — A ces mots, Diégo s'arrêta, et demeura prosterné aux pieds du compère en poussant des soupirs épouvantables.

Les exclamations, la posture, les soupirs et la figure de l'Espagnol effrayèrent tellement les deux nymphes et une vieille qui étaient là, qu'elles s'enfuirent dans le grenier de la maison. Le compère Mathieu, qui ne comprenait rien au discours de Diégo, remit à un autre jour pour rassurer les fugitifs, vint à notre nouvelle demeure, où, après avoir entendu le récit de l'aventure de saint Médard, il nous conta ainsi la sienne :

L'exempt m'ayant arrêté, comme vous savez, me fit entrer dans un fiacre qui l'attendait dans la rue, se mit à côté de moi ; deux de ses recors, qui tenaient ma cassette et mes papiers, s'assirent vis-à-vis ; deux pousse-cul montèrent derrière la voiture. Quelques minutes après notre départ, j'entendis un cri et le fiacre s'arrêta ; cinq hommes masqués, ayant l'épée à la main, se présentèrent à la portière, et nous firent mettre pied à terre. L'exempt, qui était un spadassin, voulut raisonner, on le tua ; l'un des recors voulut se

mutiner, on l'écrasa; l'autre voulut le défendre, on l'égorgea; un pousse-cul voulut crier, on l'étrangla; son camarade, plus prudent, se sauva; les étrangers m'ayant examiné se sauvèrent à leur tour; et comme le guet, que le peuple appelait de toutes ses forces, allait arriver, je pris le parti de les suivre sans avoir eu le temps de ramasser ma cassette.

— Assurément, dis-je au compère, vous devez votre délivrance à la méprise de ces cinq personnes masquées. — Pour moi, dit Diégo, je l'attribue à un miracle; il n'est point naturel que cinq hommes attaquent au milieu de Paris un fiacre contenant un exempt, deux recors, trois pousse-culs, un philosophe et une cassette. Ce n'est point la première fois que le ciel prend visiblement la défense de la vertu et de l'innocence opprimées. Je soutiens donc que les libérateurs de mon maître étaient au moins les cinq frères Machabées. Le compère se mit à rire de l'expression de l'Espagnol, et continua ainsi :

Ayant couru environ un quart d'heure, je me trouvai près de la place Vendôme. Comme je n'étais point poursuivi, j'entrai dans un café pour réfléchir sur le parti que j'aurais à prendre dans cette extrémité. Il n'était point prudent d'aller vous retrouver; il ne l'était pas davantage de vous faire dire de venir chercher la moitié de dix pistoles que j'avais dans ma bourse : je résolus donc de louer un cabinet dans ce quartier, en attendant l'occasion de travailler à notre réunion. Depuis ce temps là je demeurai caché dans ma retraite, et je n'en sortis qu'hier au soir pour aller chez un fripier et troquer l'habit brun que j'avais lorsqu'on m'arrêta, contre le surtout rouge dont vous me voyez revêtu.

En revenant de chez le fripier, la curiosité me prit

d'entrer dans le même café pour écouter si l'on ne parlerait point de mon aventure. Je n'y fus pas deux minutes, que les deux sergens qui avaient aidé à m'arrêter entrèrent, et se mirent à jouer une partie d'échecs sur la table contiguë au coin où je m'étais tapi, de sorte que je ne pouvais sortir sans déranger l'un ou l'autre de ces deux hommes. Pour comble de malheur, l'un d'eux ne manquait point un coup d'échec qu'il ne s'en plaignît à moi. *Que pensez-vous de ma bévue?* me disait-il à tout moment; *je suis presque aveugle aujourd'hui, je ne vois les coups que lorsqu'ils sont passés*. Jugez de ma contenance en pareil cas, et du besoin que j'avais de toute ma philosophie pour m'empêcher de me trahir moi-même. Lorsque la partie fut finie, l'un de ces messieurs dit à son camarade : Es-tu sûr que c'est lui, et qu'il est sorti ce soir de son logis? — Oui, répondit l'autre, un de mes émissaires l'a reconnu; il porte encore le même habit brun qu'il avait lorsqu'il fut arrêté. J'ai posté quatre de mes gens pour le guetter; aussitôt qu'il sera rentré, nous en serons avertis. Il faut avouer, continua-t-il, que ce scélérat eut un bonheur particulier de ce que les amis d'un certain marquis de Barjolac, qu'on devait conduire à la Bastille ce jour-là, ont pris l'une des voitures pour l'autre; mais il n'a pas su profiter de sa bonne fortune, puisqu'il a l'imprudence de demeurer dans Paris, où, comme tu sais, tout se découvre; sa bêtise lui coûtera cher, car le moins qui puisse lui arriver pour les libelles abominables qu'il a composés contre la cour et le gouvernement, sera le fouet et les galères; et, s'il est vrai qu'il a pour ennemis certaines femmes de condition qu'il a tournées en ridicule, et tous les gens d'église qu'il a turlupinés, il est perdu sans ressource. Après avoir fini cet épouvantable discours, les deux sergens se levèrent pour aller écouter quelques nouvelles qui

se débitaient à l'autre bout du café, et je profitai de ce moment pour m'évader.

Lorsque j'ouvrais la porte pour sortir, je me sentis tout à coup arrêté par le bras. Je faillis de m'évanouir de frayeur; mais ayant levé les yeux, je vis mon condisciple Whiston qui venait de me reconnaître, et qui était fort surpris de l'état où il me voyait. Je lui dis que la chaleur excessive qu'il faisait dans ce café m'avait incommodé.

Whiston étant sorti avec moi, me mena à son auberge et me retint à souper. Je lui demandai ce qui l'amenait à Paris; il me dit qu'il avait acheté une compagnie de dragons, et qu'il était en route pour aller joindre son régiment. Après quelques autres propos assez indifférens, l'on servit : Whiston mangea beaucoup; pour moi, je ne mangeai guère. S'étant aperçu de mon peu d'appétit et de la profonde mélancolie où j'étais plongé, il s'informa de ce qui pouvait me chagriner. Je lui contai sans déguisement toutes mes aventures : je lui fis une description pathétique des préjugés dont le monde est imbu, des maux que ces préjugés entraînent après eux, de la honte dont ils couvrent la raison humaine, de l'intolérance des ecclésiastiques, de la tyrannie des lois et des obstacles infinis que l'on oppose à la liberté de penser et à la vraie philosophie.

Whiston m'écouta sans m'interrompre d'un seul mot; mais lorsque j'eus fini de parler, il me dit : Mon cher condisciple, je ne puis trop vous plaindre de ce que vous êtes atteint de cette folie épidémique, qui fait consister la vraie philosophie à déclamer sans cesse contre les mœurs, les usages, la religion, les lois de votre nation et de tous les peuples policés. Vous avez cru qu'il n'y a point d'autre gloire que la bruyante

et funeste réputation d'avoir secoué le joug des préjugés, ou plutôt de toute bienséance et modération ; vous avez dit en vous-même, *philosophons*, et vous avez pris un vain fantôme pour la vraie philosophie ; vous vous êtes plaint de ce que votre façon de penser effarouchait les esprits des ecclésiastiques et des magistrats, et ils ne se sont effarouchés que du fantôme que vous avez embrassé pour la vérité. Vous n'avez point considéré qu'en criant contre l'intolérance, vous deveniez intolérant vous-même, qu'en pestant contre la tyrannie des lois, vous frondiez ouvertement ce qui fait votre sûreté et votre appui ; qu'en vous raidissant contre les préjugés, les usages, vous embrassiez un système qui entraîne après lui plus d'abus et plus de maux que toutes choses dont vous vous plaignez si haut. Ignorez-vous encore qu'il est de la nature des choses d'ici bas d'être imparfaites, ou de nous paraître telles? Que diriez-vous d'un homme qui s'emporterait contre le débordement des rivières, et qui voudrait s'opposer à l'intempérie des saisons? Vous avez dit : La véritable force d'esprit consiste dans la liberté de penser. Je le crois avec vous, mais c'est à cette seule liberté qu'il faut se borner. Si l'on veut goûter cette paix de l'ame, cette tranquillité d'esprit, qui font le bonheur de la vie, l'on doit supporter les défauts de ses semblables, les plaindre s'ils ont des ridicules, les éclairer s'il est possible. L'on doit éviter la satire, l'aigreur, les reproches, les emportemens, la raillerie, qui sont la source de la haine et de la dissension, et qui ne peuvent que remplir nos jours de douleur et d'amertume. La religion, les lois de chaque pays sont ce qu'elles sont! si elles apportent quelque désordre (1) réel ou apparent, elles causent

(1) Il y a certains maux dans la république qui y sont souf-

d'ailleurs tant de bien, qu'elles seront toujours un objet respectable aux yeux d'un honnête homme. Nous ne sommes point dans ce monde-ci pour clabauder, piailler ou contrôler : nous sommes venus pour agir. Agissons donc; mais agissons de sorte que nos actions nous soient glorieuses, utiles, et qu'elles profitent également à nos frères (1), avec lesquels la nature a voulu

---

ferts. parce qu'ils préviennent ou empêchent de plus grands maux. Il y a d'autres maux qui sont tels seulement par leur établissement, et qui étant, dans leur origine, un abus ou mauvais usage, sont moins pernicieux dans leurs suites et dans la pratique qu'une loi plus juste ou une coutume plus raisonnable. L'on voit une espèce de maux que l'on peut corriger par le changement ou par la nouveauté, qui est un mal fort dangereux. Il y en a d'autres cachés et enfoncés comme des ordures dans un cloaque, je veux dire, ensevelis sous la honte, sous le secret et dans l'obscurité ; on ne peut les fouiller et les remuer qu'ils n'exhalent le poison et l'infamie. Les plus sages doutent quelquefois s'il est mieux de connaître ces maux que de les ignorer ; l'on tolère quelquefois dans un état un assez grand mal, mais qui détourne un million de petits maux ou d'inconvéniens qui tous seraient inévitables et irrémédiables. Il se trouve des maux dont chaque particulier gémit, et qui deviennent néanmoins un bien public quoique le public ne soit autre chose que tous les particuliers. Il y a des maux personnels qui concourent au bien et à l'avantage de chaque famille. Il y en a qui affligent, ruinent ou déshonorent les familles, mais qui tendent au bien et à la conservation de l'état. La Bruyère, Caractères et Mœurs de ce siècle, chap. 10, du Souverain, etc., t. 1, p. 455, édit. d'Amsterdam, 1731.

(1) *Nec potest quisquam beatè degere, qui se tantùm intuetur, qui omnia ad utilitates suas convertit : alteri vivas opportet, si vis tibi vivere.* Senec., epist. 48.

« Il est impossible de vivre heureux lorsqu'on rapporte tout » à soi-même et à son intérêt particulier : il faut contribuer au » bien-être d'autrui, si l'on veut procurer le sien propre. »

que nous vivions. Enfin si, en agissant, l'idée nous prend quelquefois de philosopher, que ce soit d'une manière à ne point dégrader ni avilir la vraie philosophie, cette science auguste et respectable, qui a été donnée aux hommes pour éclairer leur esprit, pour nourrir leur ame, et non y trouver la source de leurs malheurs.

Ne croyez point toutefois que je veuille m'ériger ici en contrôleur de votre façon de penser et de vos actions. N'attribuez tout ce que je viens de vous dire qu'au zèle ardent que j'ai de rendre à la vertu, à la société, un homme qui a beaucoup d'esprit et de grandes dispositions. Je ne sais ni prêcher ni catéchi-

---

* Sed quoniom (ut præclaré scriptum est à *Platone*) non nobis solùm nati sumus, ortùsque nostri partem patria vindicat partem amici : atque (ut placet *stoïcis*) quæ in terris gignuntur ad usum hominum omnia creari, homines autem hominum causâ esse generatos, ut ipsi inter se, aliis alii prodesse possent : in hoc naturam ducem debemus sequi, communes utilitates in medium afferre, mutatione officiorum, dando, accipiendo tùm artibus, tùm operâ, tùm facultatibus devincire hominum inter omnes societatem. *Cicero*, de offic. lib. 1, p. 7.

« Parce que, comme dit admirablement Platon, nous ne » sommes pas nés seulement pour nous-mêmes, mais encore » pour notre patrie et pour nos amis; et que, suivant la pensée » des stoïciens, si toutes les productions de la terre sont toutes » pour l'usage des hommes, les hommes eux-mêmes ont été » faits les uns pour les autres, c'est-à-dire pour s'entr'aider. » Nous devons tous, en suivant le dessein de la nature, mettre » chacun du nôtre dans le fond de l'utilité commune, par un » commerce réciproque d'offices et de services, et employer » non-seulement nos soins et notre industrie, mais nos biens » même à serrer, pour ainsi dire, de plus en plus les nœuds » de la société humaine. »

« S'il était possible, dit Plutarque, que, quand on va se » coucher et prendre le repos, les autres se servissent de notre » propre vue, de notre ouïe, de notre prudence même ou de » notre valeur, il ne faudrait pas leur en refuser l'usage. »

ser ; je ne sais que donner des conseils et faire du bien. J'ai environ cent pistoles dans ma bourse ; je vous prie d'en accepter la moitié pour en faire tel usage que vous jugerez à propos, jusqu'à ce que vous ayiez trouvé le moyen de vous soustraire aux recherches que l'on fait de vous, et que vous soyez en état de fournir à votre subsistance en faisant un emploi honorable de vos talens. Je pars demain matin. Si dans les recherches que vous pourrez faire pour vous procurer un établissement, vous avez besoin de mon crédit, écrivez-moi, je suis tout à vous. — En finissant ces mots, Whiston se leva, et sans me donner le temps de le remercier de son présent, il entra dans sa chambre pour se coucher. — Comme je craignais que le lendemain, avant son départ, l'envie ne lui reprît de me faire une pareille mercuriale, et que d'ailleurs je n'osais retourner à mon logis, j'allai me réfugier dans l'endroit où vous m'avez trouvé.

Prîtes-vous les cinquante pistoles, dit Diégo au compère ? — Sans doute répondit celui-ci. — Vous avez fort bien fait, reprit l'Espagnol ; votre condisciple Whiston ne pouvait mieux payer la patience que vous avez eue d'écouter son impertinent discours. A-t-on jamais entendu une morale pareille à la sienne ? A son compte, il faudrait presque se laisser cracher au visage ; on ne devrait point se venger, ni tromper personne, lorsque c'est pour un mieux, ni persécuter aucun hérétique ; il faudrait être Juif avec les Juifs, Turc avec les Turcs ; l'on devrait respecter les lois, les usages de tous les pays, fussent-ils ceux des Marabous, des Chinois, des Maures et des Algonquins : l'on serait tenu de reconnaître l'autorité des souverains excommuniés par le pape, etc. Oh ! ce n'est pas là ce que le recteur des jésuites de Saragosse m'a enseigné. Ce Whiston raisonnait comme un officier, tel qu'il est, n'est-il pas

vrai, Jérôme? — Cela se peut, répondis-je; cependant, sauf l'avis du compère, je croirais que son discours n'est rempli que de maximes à suivre, tant je suis borné!

CHAPITRE VIII.

Le compère résout de quitter Paris et de partir pour la Hollande. — Aventure qui lui arrive au moment de son départ. — Son arrivée à Senlis.

Lorsque le compère Mathieu nous eut fait le récit de son aventure, il nous dit que puisqu'il n'y avait plus de sûreté pour lui à Paris, il était résolu d'aller en Hollande. Nous partîmes donc le lendemain matin; mais à peine avions-nous fait trente pas, qu'un homme vint regarder effrontément le compère sous le nez, le saisit au collet, et lui dit d'un ton effrayant : *je t'arrête de par le roi!* C'était un de ces maudits joueurs d'échecs, c'est à dire un des sergens qui cherchaient le pauvre compère. Le philosophe fut déconcerté du compliment; mais s'étant remis dans la minute, il dit à cet homme : A quoi vous servira-t-il de m'arrêter? acceptez plutôt vingt-cinq louis que je vais vous donner, et faites semblant de ne m'avoir pas vu. — Les vingt-cinq louis ayant fait ouvrir deux grands yeux au sergent, il nous dit de le suivre dans un cabaret voisin, où s'étant fait donner une chambre particulière, il dit au compère : Mon ami, j'ai le cœur si bon, je suis naturellement si compatissant, que, du premier instant que je vous vis, j'ai senti la plus vive inclination à vous servir; mais je ne pus le faire, attendu que j'étais en trop forte compagnie. Grace à Dieu! aujourd'hui que je suis seul, je

puis satisfaire un si louable désir, moyennant la petite reconnaissance dont vous venez de me parler.

Il n'était point temps de marchander, il l'était encore moins de faire les mutins, une escouade du guet qui était à quatre pas de là aurait pu prendre part à la querelle : le plus court était de ne pas laisser refroidir le zèle du sergent et de lui donner les vingt-cinq louis, ce que le compère fit à l'instant.

Le sergent ayant ramassé et empoché cet argent, nous dit, en se frottant les mains : Vous voyez, Messieurs, que je ne suis point de ces gens qui n'aiment que plaies et bosses, et qui ne font consister leur bonheur que dans le malheur d'autrui. Vous venez d'éprouver combien je suis compatissant, vous allez voir que je ne suis pas moins désintéressé. Holà! notre hôte, à déjeûner pour ces messieurs.

Lorsque le déjeûner fut servi, le sergent dit au compère : Pour vous, monsieur, je ne vous conseille pas de sortir d'ici avant que je vous en avertisse : mes confrères vous espionnent assidûment dans ce quartier, où l'on sait que vous êtes encore, malgré le risque que vous avez couru avant-hier à côté de mon camarade et de moi. Oh! si nous vous eussions vu alors, vous étiez perdu sans ressource. Celui avec qui j'étais est un nouveau venu, en présence duquel je me serais bien donné de garde de vous témoigner la moindre compassion. Tudieu! dans notre métier, il faut connaître son monde; mais j'espère qu'avec le temps il prendra l'esprit du corps, et qu'il ne sera plus de trop lorsque quelqu'un de nous voudra avoir pitié d'autrui. Le compère remercia très affectueusement cet homme, et le régala de la bourde suivante :

Monsieur, par tout ce que vous venez de faire pour moi, je ne doute point que vous ne soyez l'homme du monde le plus propre et le plus digne d'apprendre un secret

duquel dépendent mon bonheur et ma vie. — Parlez, dit le sergent, vous vous confiez au silence même. — Sachez donc, reprit le compère, qu'après avoir été délivré des griffes de défunt votre exempt, par la méprise des amis du marquis de Barjolac, je pouvais m'enfuir de Paris, m'exempter du risque que j'ai couru, et des frayeurs continuelles que j'ai eues; mais j'y suis retenu par des liens invincibles; l'amour m'attache à la jeune comtesse de Lassy, le seul objet de ma tendresse et de mes vœux. — Cela se peut, dit le sergent; mais quoique vous me paraissiez avoir beaucoup de mérite, je trouve une terrible différence entre votre condition et celle de la comtesse de Lassy. — La différence n'est point si terrible que vous le croyez, reprit le compère; tel que vous me voyez, je suis le fils et l'unique héritier du marquis de Gourgnac, un des meilleurs gentilshommes du Bas-Poitou, jouissant de plus de vingt mille livres de rente.

L'été dernier, je vis pour la première fois mon aimable comtesse chez une de ses tantes qui demeure dans notre voisinage, et dès ce moment je ne cessai de l'aimer. Pendant quatre mois qu'elle fut chez cette tante, j'eus le temps de lui faire connaître mon amour, et le bonheur de le voir payé du plus tendre retour. Enfin, après nous être jurés une fidélité inviolable, elle partit; et, pour comble d'infortune, mon père me déclara le même jour que j'eusse à me déterminer à épouser la fille du baron de Hochepot, notre voisin. La proximité des biens, certains intérêts de famille, la liaison étroite qu'il y avait entre mon père et le baron, furent les raisons suffisantes pour conclure ce mariage à l'insu des parties les plus intéressées, c'est-à-dire de la baronne et de moi. Comme mon père n'est point de ces gens à contredire, qu'il est vif, emporté, hargneux, bourru, ivrogne, orgueilleux, tracassier, absolu, tel, en un

mot, que la plupart de ces gentilshomme sans éducation, qui n'ont d'autre qualité que celle de jurer, chasser, se souler, plaider, estropier leurs valets, battre leurs gardes, ruiner leurs fermiers, faire enrager madame, engrosser ses femmes et tyranniser leurs familles, je ne m'avisai pas de faire le revêche. Je suppose que dans cette occasion la baronne ne la fit pas non plus; outre qu'on la disait amoureuse comme une chatte, je ne lui étais point indifférent. Mais qui aurait pu abandonner l'adorable Lassy! et quelle différence, grand Dieu! entre l'objet dont mon cœur avait fait choix et celle qu'on me destinait! Ma chère Lassy est le chef-d'œuvre le plus parfait de la nature, et la baronne était borgne, chassieuse, bossue, tortue, boiteuse, lunatique, puante, maussade, et pour surcroît, elle avait le clitoris fait comme un cornichon, c'est-à-dire que ma future était hermaphrodite. Quand même je n'eusse point aimé la comtesse, et que la baronne eût été une personne accomplie, l'article du clitoris m'aurait entièrement révolté. Cependant mon père ne m'eut point sitôt signifié sa volonté suprême, que je m'écriai en me jetant à ses pieds : O mon très-honoré père! béni soit l'heureux moment qui me procure l'occasion de vous prouver mon respect et mon obéissance! Quoique j'aie senti de tout temps une secrète aversion pour le mariage, je vous fais un sacrifice de mon inclination, et j'épouse la baronne tout-à-l'heure, s'il le faut. — Mon père, pénétré de joie, m'embrassa pour la première fois de sa vie, et courut sur-le-champ chez le baron pour convenir du jour de la cérémonie.

Le bonhomme ne fut pas à une portée de fusil de la maison, que j'enfonçai la porte de son cabinet, et lui enlevai un sac de mille écus qui était sur son bureau; après quoi je montai sur un cheval que je laissai à la première poste, et j'arrivai à Paris, où je me cachai si

bien, que, quelques recherches que l'on fit, on ne put me découvrir.

Mon premier soin, après mon arrivée en cette ville, fut de donner de mes nouvelles à ma comtesse, et de concerter les moyens de nous voir, ce qu'une de ses femmes et un laquais nous facilitèrent. Trois mois après, j'appris que mon père était tombé dans une paralysie incurable, que le baron était devenu fou, et que sa fille était morte d'un mal de rate.

Malgré un changement si favorable, je n'osai retourner en Poitou, ni faire tenter d'obtenir mon pardon. Le marquis de Gourgnac est un homme terrible et inexorable; ce n'est que par sa mort que je puis trouver un remède à ma situation, et me voir en état de donner la main à la comtesse de Lassy.

Je vous ai dit, continua le compère, que j'avais apporté un sac de mille écus à Paris; mais cette somme n'était point assez considérable pour me faire subsister long-temps: ignorant d'ailleurs le moment où il plaira à mon père de partir de ce monde, j'ai pris le parti de subvenir à ma dépense en me disant auteur. Comme je n'ai ni assez de talent, ni assez d'éruption pour entreprendre un ouvrage savant, utile et sensé; qu'au reste, cette sorte de besogne est très-longue, que grace à l'esprit du siècle, les libelles et la satire sont aujourd'hui les livres à la mode les mieux payés, et qu'enfin j'ai l'esprit naturellement caustique, je me mis à faire quelques petites pièces qui me rapportèrent beaucoup d'argent, mais qui m'attirèrent aussi la disgrace que vous savez. Voilà mon état, et ma résolution est de m'y tenir, surtout, ô mon bienfaiteur! s'il vous plaisait m'indiquer les moyens de pouvoir demeurer en cette ville, et d'écrire en dépit de la police et de ses recherches. Si cela se peut faire, je vous promets vingt pistoles par mois, dont voici le premier d'avance.

Le sergent, non moins surpris et enchanté de la générosité du compère que de sa franchise et de sa confiance, s'écria : Ah! mon cher marquis, je n'y puis tenir ; oui, je ne me borne pas au petit service que je viens de vous rendre ; je réponds sur ma tête du moindre trouble qui pourra vous arriver dorénavant. Je parlerai à qui il appartient (1), et dès demain vous pourrez courir impunément toutes les rues de Paris, moyennant que vous endossiez une soutane, et que vous preniez le petit collet pour vous déguiser ; non content de cela, pour peu que votre père tarde à partir de ce monde, je me fais fort de vous faire épouser la comtesse de Lassy en attendant qu'il meure. Je connais ici quelques prêtres de mes amis qui vous marieront à fort bon compte ; ce sont de ces ecclésiastiques honnêtes et désintéressés qui donnent les messes à huit sous, et qui ne se tirent d'affaire que sur la quantité qu'ils en disent, ou dont ils se chargent. Si vous avez besoin de notaire, de témoins, etc., c'est la même chose, j'ai tout sous la main et à un prix raisonnable ; enfin, pour gage de ma parole, ainsi que pour sceller les nœuds de l'amitié sincère qui m'attache à votre personne, je vous prie de me faire l'honneur d'être le parrain d'un fils dont ma femme est accouchée la nuit dernière. — Mon compère le marquis accepta la proposition : l'on but quelques rasades à l'heureuse issue du compérage et de l'affinité future, et le sergent, ayant promis qu'il viendrait chercher le compère lorsqu'il serait temps, partit pour aller à ses affaires.

Lorsque nous nous vîmes seuls, je demandai au

(1) J'ai réfléchi cent fois sur les paroles du sergent : « Je parlerai à qui il appartient, etc. » J'avoue que je n'ai jamais pu deviner à qui l'on pourrait parler à Paris pour faire impunément des libelles et des observations sur le gouvernement.

compère Mathieu ce qu'il attendait de la fable ridicule qu'il venait de débiter à cet homme, et auquel il avait donné presque le reste de notre argent. — Je ne le sais pas trop, me répondit-il. Comme la vanité, l'avarice et la gourmandise sont trois passions qui ont beaucoup d'empire sur les hommes, j'ai voulu prendre celui-ci par ce faible en l'honorant d'une fausse confidence, en lui faisant une largesse à laquelle il ne s'attendait pas, et l'amener insensiblement à un certain point de débauche, ou profitant du moment que le vin fît son effet, j'eusse pu lui escamoter l'argent que je lui ai donné et lui dire adieu sans parler; mais je vois que cette affaire prend un tout autre train, et Dieu sait quelle en sera l'issue. Cependant je suis résolu de pousser la fortune jusqu'au bout. — Mon cher maître, dit Diégo, j'espère qu'avec le secours du ciel nous sortirons glorieusement de ce pas; votre bon ange ne vous a point inspiré sans sujet l'histoire que vous avez contée si naturellement au sergent. Eh! comment n'en sortirions-nous pas, puisque les sacremens s'en mêlent? — Malgré la crise cruelle où nous nous trouvions, je ne pus m'empêcher de rire de l'expression de Diégo; et tout ignorant que je suis, je dis en moi-même qu'il fallait être bien idiot, bien superstitieux et bien Espagnol pour parler ainsi.

Il était près de huit heures du soir lorsque le sergent rentra; il pria le compère de monter dans un carrosse qu'il avait amené, et nous invita, Diégo et moi, d'en faire autant.

En arrivant au logis du sergent, nous entendîmes un carillon qui nous fit croire qu'il y avait quelque dispute dans la maison; mais étant entrés dans la chambre de l'accouchée, nous trouvâmes une demi-douzaine de femmes autour de son lit, dont la plupart étaient ivres, et qui parlaient toutes à la fois.

Le sergent dit à son épouse : Ma mie, certaines

affaires que j'ai eues dans la journée m'ont empêché d'aller prier ton frère le charcutier de venir nommer notre enfant; en revanche, voici M. le marquis de Gourgnac qui veut bien nous faire l'honneur d'être notre compère. Je suis au désespoir de ne pouvoir lui donner une commère de son rang; mais j'espère que M. le marquis ne désapprouvera pas le choix que j'ai fait de la fille de notre ami Thibaut le guichetier; c'est une demoiselle qui, par sa jeunesse, sa beauté, son esprit, ne le cède en rien aux plus hupées de Paris.

La sergente fut très sensible à la grâce que M. le marquis de Gourgnac daignait lui faire : ils se firent l'un à l'autre beaucoup de complimens; après quoi, et selon l'usage reçu, le compère fut obligé d'embrasser non-seulement l'accouchée, mais encore toutes les voisines ivres ou non-ivres, le nouveau-né, la nourrice, la sage-femme, la garde-enfant, un carme, une laitière, un garçon boulanger, tous parens de la maison, ainsi que trois ou quatre petits sergentereaux qui couraient par la chambre.

L'accolade était à peine finie, que la commère arriva. Je puis dire que le sergent n'avait point flatté le portrait; aussi le compère la lorgna-t-il d'un œil si philosophique, que je jugeai qu'il eût mieux aimé contracter avec elle une affinité plus proche que le compérage.

Environ une heure après l'arrivée de cette demoiselle, le sergent pria le compère de prendre les devans avec elle et l'enfant, et ajouta qu'il allait suivre. Après quoi il nous dit, à Diégo et à moi : Mes amis, toutes les personnes que vous voyez ici sont de la famille et ne vous connaissent pas; mais comme il pourrait se faire que pendant mon absence il vînt ici quelqu'un de qui il est inutile que vous soyez vu, je vous prie d'entrer dans le salon voisin, et d'y vider une bouteille

que je vais vous envoyer, en attendant notre retour. La bouteille étant venue, il but un coup à notre santé; puis il entra dans un cabinet joignant, où, après avoir mis les louis que le compère lui avait donnés dans une boîte qui était sur la cheminée, il sortit, oublia la clef sur la porte, et courut rejoindre son monde à l'église.

Lorsque nous fûmes seuls, Diégo s'écria : O vous, qui avez inspiré à Judith le courage d'égorger Holopherne! accordez-moi l'adresse et la fermeté de voler ce maudit sergent. Ayant fini ces paroles, il fit trois signes de croix, dit son *in manus*, ouvrit la porte du cabinet, mit la boîte dans sa poche, referma la porte, et fut jeter la clef dans le privé de la maison.

Lorsqu'il fut de retour, il me dit : Mon cher Jérôme, voici la moitié de la besogne finie, prions maintenant saint Agathocle qu'il la conduise à une heureuse fin. En même temps il tira son chapelet, se mit à prier, et pria jusqu'à ce que le sergent et son monde fussent de retour.

Quoique l'on ne tardât guère à servir le souper, j'eus le temps de conter l'aventure au compère, et les frayeurs qu'elle me causait; mais lorsqu'il eut appris que la clef était perdue, il me rassura, et parut d'une humeur charmante pendant tout le temps que l'on fut à table, c'est-à-dire toute la nuit.

Sur le minuit, l'Espagnol sortit pour quelques nécessités naturelles, et un moment après il poussa un cri épouvantable; l'on courut voir avec la lumière s'il ne lui était point arrivé quelque malheur, et on le trouva tombé sur le carme qui exploitait la nourrice au pied d'un escalier, ce qui faillit troubler la fête; mais le sergent ayant dit que cela arrivait assez fréquemment à son parent, et Diégo n'ayant reçu d'autre mal qu'une égratignure au bout du nez, chacun reprit son train

ordinaire; et le sergent, qui n'avait cessé de chanter depuis plus d'une heure, se mit à chanter de plus belle, et chanta tant, but tant, parla tant, que vers les trois heures il fallut l'emporter ivre sur son lit.

Comme il était dans un état à ne s'éveiller de plus de six heures, nous demeurâmes jusqu'à ce qu'il fît jour. Alors ayant pris congé de la compagnie, ainsi que de l'accouchée, nous sortîmes de Paris par la porte Saint-Antoine; puis, prenant à gauche, nous tirâmes à vue de clocher droit à Senlis.

CHAPITRE IX.

Arrivée du compère Mathieu à Senlis.— Rencontre d'un homme extraordinaire.—Histoire de cet homme.

A peine fûmes-nous dans les champs, que nous ouvrîmes la boîte. Mais quelle fut notre surprise et notre joie, lorsque nous y trouvâmes, outre les louis du compère, pour plus de quatre mille écus de bijoux, tous fruits assurément de la pitié du sergent: cette découverte faillit de nous faire tourner la tête. Diégo fit plus de trente cabrioles et plus de soixante moulinets; mais lorsque nous réfléchîmes que nous n'étions point encore hors de danger, nous modérâmes nos transports, et nous fîmes tant de diligence, que le soir nous arrivâmes à Senlis.

Etant entrés dans la première auberge, nous demandâmes à l'hôtesse ce qu'elle avait à nous donner à souper; elle répondit qu'elle n'avait qu'un gigot de mouton, une poularde et six côtelettes dont elle ne pouvait même disposer, parce qu'il était arrivé un étranger quelques momens avant nous qui avait retenu

le tout pour lui seul. Le compère Mathieu dit que cet étranger était fou; qu'il y avait de quoi manger pour six personnes, et qu'il prétendait en avoir sa part.

L'hôtesse nous ayant conduits dans une chambre au bout de la cour où était cet étranger, nous trouvâmes un gros et puissant homme, ayant le visage plein et vermeil, la barbe noire, les yeux à fleur de tête, qui s'amusait à vider quelques bouteilles en attendant le souper. L'aspect de cet homme déconcerta un peu la philosophie du compère, qui était déterminé à lui demander hautement la moitié de la portion qu'il s'était destinée; c'est pourquoi il se contenta de lui exposer très poliment le sujet de sa visite. L'étranger fit d'abord quelques difficultés; mais ayant appris que le compère était un philosophe, il nous accorda le plus galamment du monde de souper avec lui, à condition que l'hôtesse chercherait de quoi augmenter le service de quelques plats.

Enfin l'heure de souper arriva, et chacun mangea de très bon appétit. Au dessert, l'étranger demanda au compère qui il était; celui-ci dit qu'il était de Domfront et le fils de Mathieu le cordonnier. — Par la ventrebleu! s'écria l'étranger; tu es mon neveu, ta mère est ma propre sœur; je suis cet oncle capucin que tes parens croient aux Indes à prêcher l'Evangile aux infidèles. Ça, dis-moi, d'où viens-tu? que fais-tu? où vas-tu? Le compère Mathieu sauta au cou de son oncle, l'embrassa plus de dix fois, et lui conta nos aventures jusqu'à ce jour, ainsi que celle de Diégo. Alors l'oncle du compère nous dit : Mes enfans, puisque j'ai appris votre histoire, il est juste que je vous conte aussi la mienne.

Mon cher neveu sait que mon père était tonnelier : comme ce métier avait mis le bonhomme à son aise, il m'envoya au collége d'Alençon pour y faire mes

études. Quoique j'apprisse passablement le latin, il ne se passait point de semaine que mon régent ne me donnât le fouet; il prenait pour méchanceté certains petits tours de gentillesse qui m'amusaient et qui faisaient rire mes camarades. Comme je grandissais, que je devenais de plus en plus gentil, et que mon régent me battait toujours, je lui dis que s'il s'avisait de me battre encore, il s'en repentirait. Trois jours après, il voulut me fouetter comme à son ordinaire; mais je lui donnai un coup de canif dans le cul pour lui apprendre à connaître son monde, après quoi je m'enfuis à Domfront, où mon père me paya avec usure ce que le régent m'avait promis, et voulut me mettre à son métier; mais ma mère ayant obtenu que je continuerais mes études, l'on m'envoya à Caen, où je parvins jusqu'en philosophie : alors, ayant eu encore quelque querelle avec mes maîtres, je m'engageai dans le régiment de Navarre qui était en garnison en cette ville.

Comme j'étais grand et bien fait, je ne tardai guère à monter aux grenadiers. Je me puis flatter d'avoir réuni dans ce poste toutes les qualités d'un véritable homme de guerre. Je me grisais régulièrement tous les jours; je tenais le tripot de tous les jeux de hasard; je tirais l'estafie de toutes les donzelles du quartier; je cassais les vitres de quelque cabaret au moins tous les trois jours; je racolais le plus de jeunes gens qu'il m'était possible, et je mangeais leur argent après les avoir enrôlés; je jurais moi seul autant que tous les grenadiers du régiment; bref, j'avais déjà été quinze fois en prison, j'avais estropié cinq de mes camarades, j'en avais tué trois, et j'étais bien résolu de continuer sur le même ton, lorsque mon capitaine s'avisa de m'ôter mon habit et de me renvoyer.

Je retournai chez mon père : le bon vieillard me mit au travail et prétendit me morigéner; mais je le

priai très-instamment de n'en rien faire, jusqu'à ce qu'il m'eût montré les fondemens de l'autorité qu'il prétendait avoir sur moi (1). Ma mère, qui savait que son mari était vif et que son fils ne l'était pas moins, résolut de nous séparer, de crainte qu'un jour ou l'autre je ne rossasse le bonhomme; elle me proposa d'être fourbisseur ou capucin : je choisis le capuchon.

En conséquence de cet heureux choix, je fus en Bretagne trouver un oncle qui était provincial de l'ordre, et j'endossai le harnais séraphique sous le nom de *père Jean de Domfront*. Lorsque je fus ordonné prêtre, l'on m'envoya prêcher dans les villages, et après avoir rempli cet emploi pendant trois ans, je devins le directeur de la supérieure d'un couvent d'Ursulines.

Cette supérieure était une maman d'une quarantaine d'années, qui avait été belle dans sa jeunesse, et qui avait encore le teint d'une femme de trente ans; elle me confiait souvent les assauts qu'elle avait à soutenir contre le démon de la concupiscence; elle me disait qu'elle lui opposait constamment le jeûne, la prière et la discipline, mais que ces armes avaient quelquefois si peu d'efficacité, qu'elle se trouvait presque réduite à céder à la violence de son tourment et à s'abandonner au seul soulagement que la nature lui suggérait dans son état. — Eh! que ne s'y abandonnait-elle! interrompit Diégo, en dirigeant son esprit envers Dieu, pour que l'ame ne participe point aux souillures du corps. — Que dis-tu? dit père Jean à l'Espagnol. — Je dis, répondit ce dernier, que si mon ancien maître, le recteur des Jésuites de Saragosse eût dirigé la su-

(1) Ce n'est que par une suite de la faiblesse et de l'ignorance où naissent les enfans, qu'ils se trouvent naturellement assujettis à leurs parens. V. le Dictionnaire Encyclop. au mot ENFANT.

périeure dès sa tendre jeunesse, elle n'aurait point eu à combattre le démon de la concupiscence jusqu'à l'âge de quarante ans.

— Je fus touché du sort de cette religieuse, poursuivit père Jean, et de celui de tant de victimes infortunées que la cagoterie, l'avarice, la politique, l'ambition des parens, et quelquefois le délire de l'imagination d'une jeunesse aveugle et sans expérience réduisent à lutter éternellement contre la nature et le tempérament.

Un jour que la supérieure m'avait fait la description d'une des plus vigoureuses attaques qu'elle eût encore essuyées, je lui dis que les moyens dont elle se servait pour éteindre la concupiscence ne contribuaient qu'à l'enflammer; que les jeûnes, les veilles et la discipline échauffaient le sang au lieu de le tempérer; que le moyen de s'affranchir de l'importunité des désirs était de les suivre (1), et que je mettrais fin à son tourment si elle me voulait jurer le secret. Elle le jura; je lui proposai mon moyen, elle l'approuva. En conséquence de l'accord, elle me donna deux clefs avec lesquelles je pouvais entrer en son quartier : la nuit suivante, nous commençâmes à livrer le premier assaut à son ancien ennemi, et nous ne lui donnâmes de relâche qu'autant que la prudence l'exigeait, pour ne point faire soupçonner mes évasions nocturnes.

Au bout de dix mois, mon gardien, qui avait été autrefois mousquetaire, voulut me débusquer de ma direction. Un soir que tout le couvent était au chœur, et que nous nous chauffions l'un et l'autre à la cuisine en attendant le souper, il entama la conversation sur la supérieure, et la finit par me défendre de la diriger : je lui dis que je la dirigerais; il me répartit que je ne la

(1) V. les Mœurs, p. 75.

dirigerais pas, et s'emporta tellement qu'il saisit une écumoire pour me frapper. Je parai le coup avec une cuillère à pot que je trouvai sous ma main, et je lui en portai un si terrible coup au-dessus de l'oreille gauche, qu'il tomba le cul dans une chaudronnée de tripes que le cuisinier venait d'ôter du feu. Voyant que la chaleur ne lui faisait faire aucun mouvement, je l'examinai de près : je vis qu'il était mort.

— Quoi! s'écria Diégo, vous avez tué un capucin! — Oui, pardieu, répondit père Jean. — Vous ne croyez donc pas qu'il y ait un enfer? — Est-ce qu'un homme d'esprit croit aux fables? répartit père Jean (1). — Vous devriez croire au moins qu'il y a un purgatoire, reprit Diégo : comment! avoir tué un capucin! quel crime, juste ciel! quel crime! j'aimerais mieux avoir tué tous les rois de la terre.

— A ce spectacle, poursuivit père Jean, le cuisi-

---

(1) Cogita.... illa quæ nabis inferos faciunt terribiles fabulam esse : nullas imminere mortuis tenebras, nec flumina flagrantia igne, nec oblivionis amnem, nec tribunalia. Luserunt ista poëtæ, et vanis nos agitavere terroribus. *Senec. Consol. ad Marciam.*

« Soyez persuadé que tout ce qu'on nous dit d'un enfer » épouvantable, ne sont que des fables. Les morts ne sont su- » jets ni à des ténèbres affreuses, ni à des noires prisons, ni au » Phlégeton ardent, ni au fleuve Léthé, ni à un tribunal redou- » table. Ce sont des inventions de poètes, qui se sont plus à » nous remplir l'âme de vaines frayeurs. »

Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes et inexorabile factum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari.

« Heureux celui qui a pu connaître la cause de toutes cho- » ses, fouler aux pieds toutes sortes de craintes, ainsi que le » destin inexorable, et tout ce qu'on nous raconte des suites » de la mort. » *Virg. Georg. lib.* 2.

nier poussa un cri horrible et s'évanouit; pour moi, je pris le gardien sur mes épaules, je sortis par une petite porte dont j'avais la clef, j'emplis son capuchon de pierres, et je le jetai dans la rivière : de là je me rendis à l'autre bout de la ville, chez une de mes pénitentes qui était dangereusement malade, et que j'avais confessée l'après-midi : lorsque minuit fut sonné, je fus chez la supérieure, à qui je contai mon aventure.

Mon récit la fit presque mourir de frayeur. — On va vous chercher, me dit-elle, et on vous découvrira. — Ne craignez rien, lui dis-je; permettez-moi seulement de rester ici, je réponds du reste. Chez nous, comme dans tous les autres ordres, l'on a soin de tenir de telles fredaines cachées. Si l'on nous attrappe, on nous punit sans que le monde en soit instruit; si nous nous évadons, l'on n'en dit mot. Enfin, de quelque manière que nous disparaissions, l'on trouve toujours le moyen d'en céler la cause : vous entendrez bientôt dire que le gardien et moi sommes passés dans les îles pour la conversion des infidèles. — Voilà donc pourquoi, dit le compère, tout Domfront est persuadé que vous prêchez la foi dans le Nouveau-Monde? — La supérieure me cacha et me nourrit pendant un mois, continua père Jean; mais comme pendant le jour il fallait que je me tapisse tantôt dans une armoire, tantôt sous un lit, ce genre de vie m'ennuya. Je proposai à la bonne mère de passer en Angleterre; la crainte des représailles de Satan la détermina à me suivre.

Ayant fait en sorte de me procurer un habit, elle s'accommoda de ceux d'une pensionnaire; et par précaution contre la misère, elle se munit d'une somme de huit cents louis d'or qui appartenait à la communauté. Comme la ville était une place ouverte, nous partîmes un soir pour nous rendre au bord de la mer qui n'était point éloignée, et nous eûmes le bonheur de rencon-

trer un pêcheur qui nous conduisit à Jersey, où nous nous mariâmes pour éviter tout scrupule. Ensuite nous partîmes pour Londres; nous louâmes une maison, nous nous mîmes en ménage, et nous avions déjà vécu quinze jours en bonne intelligence, lorsqu'une fluxion de poitrine enleva ma chère moitié.

Je pris le parti de me consoler avec une petite Ecossaise qui me servait, et dont je ne me pouvais faire entendre que par signes.

Un soir que je m'étais amusé dans un café, je revins un peu tard au logis; je frappai à la porte, et personne ne l'ouvrit: l'ayant fait enfoncer, je trouvai mon cabinet ouvert, la dot de la défunte enlevée et l'Ecossaise éclipsée. Tout autre que moi se serait désespéré; mais comme j'avais appris chez les grenadiers à me ficher de tout et à ne m'étonner de rien, je pris le parti de chercher fortune ailleurs et d'oublier cette disgrâce.

En attendant, je vendis mes meubles et je me mis en pension chez un marchand de vin, Français d'origine. Cet homme était veuf et n'avait qu'une fille d'environ dix-sept ans, nommée Lucile. Au bout d'un certain temps, je devins amoureux d'elle; je lui déclarai ma passion, je lui plus et lui proposai de passer à Paris avec moi pour jouir à loisir de notre tendresse. Elle m'opposa d'abord l'amour qu'elle avait pour son père; mais je lui fis comprendre que cet amour était très susceptible de dispense (1), et elle se détermina à me suivre.

Ayant choisi un temps où le bonhomme était absent pour quelques jours, Lucile se saisit d'un à-compte de mille livres sterling sur sa dot à venir; je m'appro-

(1) Voyez les Mœurs, p. 559.

priai quelques effets qui me convenaient, et nous partîmes de Londres sous les auspices de l'amour.

Quelques jours après notre arrivée à Paris, le chien de Lucile s'avisa de pisser sur le jupon de l'entretenue d'un jeune seigneur, logée dans la même maison que nous. On battit le chien, on piailla, on chanta pouille à Lucile; je répondis pour ma femme, je m'emportai, je souffletai l'entretenue et je cassai un bras à l'entreteneur. Dans toute autre occasion, cette affaire n'aurait point eu de suite; mais comme les seigneurs qui entretiennent des filles ont le bras long, celui-ci forma plainte, obtint information, trouva des témoins, et, pour finir l'histoire, je fus décrété, emprisonné, condamné, ruiné, et par surcroît cocufié par mon procureur, mon avocat, mon rapporteur, ainsi que par les trois quarts de mes juges, que la pauvre Lucile sollicita en vain pour moi.

Lorsque je fus élargi, la misère nous contraignit de nous séparer. Lucile se remaria à un vieux commandeur, moi je demeurai veuf jusqu'à nouvel ordre.

CHAPITRE X.

Continuation de l'histoire du père Jean.

Je fis amitié avec un Marseillais, capitaine de vaisseau marchand et très galant homme, auquel j'exposai mon désastre et ma situation. — Venez à Marseille avec moi, me dit-il, j'ai acheté un vaisseau que je dois armer et charger à mes frais; vous serez mon second, je vous enseignerai la navigation, et je me fais fort de vous mettre en état de commander au bout de

quelques voyages. — Je remerciai mon ami, j'acceptai sa proposition.

Pendant trois ans que je demeurai avec ce Marseillais, je fis deux voyages à la Martinique, un à Constantinople, un à Malte et un à Raguse. Ayant appris pendant ce temps-là tout ce qu'il faut savoir pour être un excellent marin, mon ami me confia son vaisseau, et je partis paur la Guadeloupe.

Étant arrivé à la hauteur de Minorque, je découvris un corsaire de Barbarie quatre fois plus fort que moi; comme il était excellent voilier, il m'atteignit en peu de temps, m'attaqua avec furie, et je me défendis de même : il se fit pendant trois heures un carnage horrible; enfin, j'avais souffert trois abordages, il ne me restait plus que dix hommes, mon vaisseau allait couler à fond lorsque je me rendis. — Apparemment, dit Diégo, que vous n'aviez point attaché de relique au mât de votre vaisseau. — Par la mort! s'écria le père Jean, si tu ne me laisse achever, je t'étranglerai. — Ces mots pétrifièrent l'Espagnol, et il se tut.

Le commandant du corsaire était un philosophe italien qui avait été ermite et augustin. En considération de notre ancien harnais, il me traita avec toutes sortes d'égards et d'honnêtetés. Lorsque nous fûmes arrivés à Alger, mes gens furent mis aux fers; pour moi, je demandai à être circoncis, et lorsque je fus instruit de la loi du prophète, on me fit l'opération.

Au bout de quelque temps, Hali Coprogli, cet Italien qui m'avait pris, me choisit pour l'accompagner dans une course qu'il allait faire sur les côtes d'Espagne. Ayant croisé environ un mois sans rien rencontrer, l'idée lui vint de faire une descente en Catalogne : ce projet réussit au-delà de nos espérances; nous fîmes quatre-vingt-cinq esclaves, nous pillâmes neuf églises, deux monastères; et nous remportâmes un butin immense.

Hali, pour quelques raisons particulières, prit la route de Smyrne au lieu de celle d'Alger; il vendit ses esclaves, ses effets, son vaisseau, récompensa l'équipage, et me fit présent de douze mille piastres.

Je demeurai un an à Smyrne; pendant ce temps-là, j'appris la langue turque et un peu de médecine. Alors, ennuyé d'une vie si sédentaire, je frétai un vaisseau, je le chargeai de cuir, de cire et de soie; je vins à Venise, où je vendis une partie de mes marchandises à un juif, qui me donna sa fille en troc pour le reste: c'était un tendron d'environ quatorze ans, très-joli, le vrai lot d'un vivant comme moi.

Lorsque je fus en mer, je voulus user de mes droits sur ma conquête; la poulette commença par faire la grimace et finit par me donner la vérole. — A ces mots, Diégo poussa un profond soupir. — Pourquoi soupires-tu? lui dit le père Jean. — Hélas! répondit l'Espagnol, c'est qu'au récit dont il a plu à votre hautesse de nous honorer, je reconnais les divins appas de ma chère Rachel! la perle des filles, le bijou de toutes les filles! le meilleur cœur de fille!... — Père Jean croyant que Diégo était devenu fou, le fit taire, et continua ainsi:

Lorsque je fus de retour à Smyrne, un Anglais de ma connaissance me conta que quatre jours avant mon arrivée l'on avait brûlé deux jésuites pour avoir loyolisé un Musulman; que la veille on avait empalé le philosophe Ali, sans que l'on sût pourquoi, et que le cadi avait jugé à propos de s'instituer légataire universel de ce dernier. Je conclus du récit de l'Anglais qu'il n'y avait point de sûreté à Smyrne pour les honnêtes gens; et comme ma fortune avait quelque chose d'analogue à celle du défunt Hali, je me défis de mes marchandises, et je m'embarquai pour Constantinople.

— Que fîtes-vous de la juive? dit le compère à Jean. — Oh! pour la juive, répondit ce dernier, je la vendis à un Sangiac, qui la revendit à un Lescher, qui la prêta à un Léry, qui la loua à un Nezran, qui la donna à un Dervis qui l'emmena à la Mecque, et qui la perdit en route, à ce que j'ai appris par la suite.— Ici Diégo commença à beugler comme un veau; mais père Jean lui imposa silence, et continua ainsi son histoire:

Notre route avait été des plus heureuses: nous étions déjà entrés dans la mer de Marmara, lorsqu'une tempête affreuse nous jeta sur les côtes de la Romanie et nous fit faire naufrage entre Héraclée et Rodesto: j'eus le bonheur, ainsi que trois autres personnes du vaisseau, de gagner le rivage; mais je n'eus pas celui d'éviter une troupe de paysans qui nous guettaient, et qui me laissèrent sans un sou.

Dans cette extrémité, je ne crus mieux faire que d'aller en Servie chercher fortune dans l'armée ottomane; je la joignis qui allait au secours de Belgrade, assiégée par le prince Eugène; j'offris mes services au général des croyans, et je devins espion.

Je fis trois voyages au camp des ennemis; pour le premier, je reçus cent sequins; pour le second, cent cinquante, et pour le troisième, on me donna deux cents coups de bâton sur la plante des pieds.

Huit jours après cette aventure, les Turcs furent entièrement battus par les impériaux. Je me ressentais encore trop de ma dernière gratification pour pouvoir me sauver avec les débris de l'armée: je fus donc pris et mené à Comore, en Hongrie, où m'étant fait chrétien, je reçus environ deux cents ducats, tant par les aumônes des particuliers, que des présens d'un parrain et d'une marraine illustres, qui crurent gagner le paradis en tenant un Turc sur les saints fonts de baptême.

Quelques semaines après ma conversion, je me munis de passeports et de bons certificats; je fus prendre congé de mon parrain, de ma marraine et du prêtre qui m'avait converti; je leur fis mille remercîmens de la charité vraiment chrétienne qu'ils avaient eue à mon égard; je leur souhaitai mille bénédictions et partis pour Venise.

Etant arrivé à Venise, je rencontrai un de mes anciens confrères capucins, qui était devenu un des principaux piliers des tripots de cette ville, et qui avait fait une fortune considérable au jeu: ce confrère se nommait Vitulos; il avait jeté le froc aux orties quelque temps après moi, et pour un sujet à peu près semblable au mien; il me conta ses aventures, je lui contai les miennes, et nous conclûmes qu'il conviendrait de nous associer ensemble, ce que nous fîmes. Quelques mois après cette association, j'eus querelle avec un noble, et je le jetai, lui et son valet, dans un canal. Comme dans une ville comme Venise une pareille action est un crime de lèze-majesté, je partis le plus secrètement qu'il me fut possible avec la femme, ou soi-disant femme de mon confrère Vitulos, et je pris la route de Rome.

Etant arrivés en cette ville, je louai un quartier près de la *Chiesa di San-Lorenzo in strada della Suburra*. Je m'occupai les premiers jours à consoler madame Vitulos de la perte de son mari; mais comme à la fin le métier de consolateur me fatiguait, j'allais de temps en temps boire bouteille *in compo de fiori* et me promener dans les plus beaux quartiers de Rome, tant pour me dissiper que pour corrober ma vertu consolatrice, et lorsque j'étais de retour, madame Vitulos ne s'en trouvait pas plus mal.

Etant un jour à ma promenade ordinaire, j'entrai dans le jardin du Belvédère au Vatican: jusque-là,

aucun de ces tableaux précieux dont Rome est remplie, et dont j'avais entendu dire tant de merveilles, ne m'avait touché. Il faut ordinairement un certain degré de connaissance, acquise par l'étude du dessin, pour découvrir les beautés de ces sortes de choses; mais ayant jeté les yeux sur la figure de Laocoon (1) qui se trouve dans ce jardin, et dont Pline fait un si grand éloge, je fus tout à coup saisi de respect et d'admiration (2) pour ce précieux reste de l'antiquité, et je

(1) Laocoon était fils de Priam et d'Hécube, et prêtre d'Apollon; il entreprit de dissuader les Troyens de recevoir le cheval de bois que les Grecs feignaient d'avoir consacré à Minerve: c'est pour cela qu'on dit qu'un serpent monstrueux l'étrangla avec ses deux fils. Le groupe dont il est ici question faisait jadis un des principaux ornemens des bains de l'empereur Titus.

(2) Père Jean n'a pas tort; j'ai toujours entendu ceux qui avaient été à Rome parler de ce groupe avec une espèce d'enthousiasme. Un secrétaire du marquis d'Importante-Bête, qui avait été en Italie avec son maître, et qui avait vu tout comme on doit voir, tandis que le marquis examinait tout, admirait tout et ne voyait rien, me dit un jour en parlant de Laocoon: « C'est déjà un coup de maître aux sculpteurs qui ont fait cet » admirable morceau, que d'avoir tiré du même bloc de marbre trois statues qui sont si bien détachées l'une de l'autre, » et dont les attitudes sont si différentes; mais d'avoir su, en » détachant ces figures, conserver et pratiquer dans le marbre » un serpent dont il faut que le corps se trouve dans les espaces vides qui sont entre les trois statues, où il fait plusieurs » plis et replis, et où il va de l'un à l'autre ceindre le corps » du père et celui de chaque enfant qu'il entortille tous ensemble, c'est ce qui paraît d'une industrie, d'une adresse, » d'une intelligence inimitables.

» La violence des efforts qu'une douleur extrême fait faire à » Laocoon paraît dans tout son corps, même jusqu'à l'extrémité des pieds, dont les doigts se retirent avec contraction; » tous ses muscles sont tellement enflés, qu'il semble que la » peau est prête à se crevasser. La contorsion de tous ses

conçus pour lors que l'art avait quelquefois approché si fort de la nature, qu'il était impossible que le plus ignorant, le plus insensible de tous les hommes, ne reconnût, ne sentît cette nature dans ces chefs-d'œuvre accomplis que les plus célèbres artistes nous ont laissés.

Le plaisir que j'avais ressenti à examiner cet admirable morceau de sculpture, me détermina à prolonger mon séjour à Rome, pour y voir à loisir tout ce qui mérite l'attention d'un étranger. J'y fis la connaissance de quelques artistes intelligens, qui voulurent bien me faire remarquer et m'expliquer les parties les plus intéressantes des meilleures pièces que cette ville contient.

Madame Vitulos s'aperçut bientôt que je la négligeais; elle s'imagina que j'avais formé quelque connaissance qui pouvait lui devenir préjudiciable, et rogner la petite portion de consolation à laquelle elle était réduite : elle s'en plaignit; je lui contai naïvement le motif de mes absences; elle fit semblant de me croire, et tout fut dit.

Un jour que je m'étais amusé un peu tard avec mes amis, je revins à la maison et je trouvai madame Vitulos éclipsée; mais elle avait été plus honnête que

---

» membres forme une attitude merveilleuse qui met dans tout
» leur jour toutes les parties du corps, qui est peut-être le plus
» parfait qui nous soit resté de l'antiquité. La douleur et le
» désespoir qui paraissent sur le visage de cet homme infortuné
» font frémir d'horreur et de compassion; enfin plus on re-
» garde cette figure, plus il semble que sa douleur augmente,
» que les veines de son corps s'enflent par la force du venin
» qui est déjà passé dans le sang, plus on s'imagine voir les
» muscles se gonfler, les artères battre avec impétuosité, et les
» approches de la mort sur son visage livide et défiguré. Les
» figures des enfans ne sont pas moins intéressantes. »

mon Écossaise, elle n'avait emporté que ce qui lui appartenait.

Je crus d'abord qu'elle était allée retrouver M. Vtulos; mais j'appris par une voisine que le père *Giovanni Francesco Maria della Concezione*, prieud es. carmes chaussés du grand couvent, l'avait fait enlever J'avais presque envie de rosser le signor Giovanni lorsque je le trouverais dans les rues; mais ayant entendu dire qu'il avait continuellement cinq ou six braves à ses côtés, qu'il portait un poignard à la ceinture et des pistolets dans ses manches, j'oubliai cet affront, et je continuai à parcourir les places, les églises, les palais et les environs de Rome, pour voir ce qu'il y avait de plus rare.

CHAPITRE XI.

Continuation de l'histoire du père Jean. — Réflexions du compère sur cette histoire. — Evénement terrible.

Après avoir demeuré encore quelque temps à Rome, je fus à Florence, à Gênes, à Milan, à Turin, puis je rentrai en France; et je m'arrêtai à Lyon sous le nom d'un médecin étranger. La petite vérole faisait alors des ravages affreux dans cette ville. Un riche négociant, auquel cette funeste maladie venait d'enlever cinq enfans de six qu'il avait, me rencontra un jour dans un café, et me demanda quel remède l'on opposait à un mal si cruel dans les autres pays; je lui répondis que les Turcs y opposaient l'inoculation. Comme il ne comprenait point comment l'on pratiquait cette inoculation, je le lui expliquai, et il m'invita à passer chez lui le lendemain pour l'entretenir encore là-dessus.

Étant allé chez ce marchand, ainsi qu'il m'en avait

requis, j'y trouvai un prêtre et trois médecins qu'il avait apparemment invités pour m'entendre parler. L'un de ces médecins, curieux de savoir si je pouvais donner la définition d'un mal dont je prônais le remède, me demanda ce que c'était que la petite vérole. — Monsieur le médecin, lui répondis-je, si j'étais ici sur les bancs, je vous dirais qu'en considérant la petite vérole du côté de la nature, elle provient d'une matière pestilentielle qui se mêle avec le sang dès le commencement que l'homme est conçu, et qui se manifeste plus tôt ou plus tard, selon les sujets; que dans sa manifestation elle se divise en discrette, discrette simple et discrette maligne, en confluente simple et confluente maligne : j'ajouterais que l'on connaît ces différences par leurs symptômes particuliers, et je décrirais ces symptômes; mais comme je ne regarde ici la petite vérole que du côté de ses effets, je dis que c'est un germe destructeur que presque tous les hommes portent dans le sang, qui est toujours prêt à se développer, et qui, semblable à un monceau de poudre, n'a besoin que de la plus petite étincelle pour produire un embrâsement terrible; je dis que plus on diffère de payer ce tribut à la nature, plus on court de danger lorsqu'elle l'exige; que cette maladie a ses momens d'inaction et de fureur; que dans ce dernier cas, presque tous ceux qui en sont atteints le sont mortellement; les autres sont tristement défigurés, et portent toute leur vie des marques cruelles de sa malignité. En conséquence de ce que je viens d'avancer, j'ajoute que si, dans quelque saison favorable, on pouvait procurer la petite vérole à un enfant chez qui le venin est encore en petite quantité, il y aurait cent à parier contre un qu'il en réchapperait, et qu'il ne courrait aucun risque d'être défiguré, ni de perdre la vue ou l'usage de quelque membre : c'est ce moyen que les Turcs ont trouvé, et qu'ils mettent en

pratique, non sur des raisons frivoles, mais sur mille expériences réitérées, sur les faits les plus constatés, sur les calculs les plus exacts de la bénignité de la petite vérole inoculée, et des ravages affreux de la petite vérole naturelle.

— Mon ami, dit le médecin, ce que vous venez de dire me paraît plausible; j'ai déjà entendu parler de cette inoculation et de la manière dont les Turcs la font; mais comme ces Turcs ne sont que des bêtes, en comparaison de nous autres Français, ils n'ont point considéré qu'il est très possible de donner la petite vérole à quelqu'un qui ne l'aurait jamais eue; que ne sachant point dans quel état est la personne que l'on veut inoculer, ni si le sujet dont on a tiré le virus est sain, il se pourrait faire qu'on insinuerait en même temps quelqu'autre virus caché, ou du scorbut, ou de la grosse vérole, qui, venant à se développer avec celui de la petite vérole, produirait infailliblement un contraste funeste et dangereux, ferait mourir le malade, ou le rendrait infirme pour le reste de ses jours; qu'il y a des temps où notre corps paraît en santé, et où cependant il est le plus près de la maladie, et que si par hasard on inoculait dans ce temps, il est certain qu'on développerait d'un côté le germe de la petite vérole, et de l'autre celui de la maladie dont on est menacé: il s'ensuit de là que l'inoculation est une méthode plus nuisible que salutaire; que le plus court est de laisser agir la nature, et que lorsque cette maladie arrive, un médecin sage et prudent doit suivre en tout l'usage adopté par la faculté.

— Monsieur le médecin, répondis-je, les Turcs ne sont point si bêtes que vous le croyez; ils pratiquent l'inoculation avec toutes les précautions possibles pour la réussite; ils ont une attention particulière dans le choix des deux sujets, de celui dont on prend le virus,

et de celui auquel on le communique. Le premier doit être réputé très sain, et sa petite vérole doit être de l'espèce la plus bénigne; pour ce qui est du second, s'il est d'un tempérament cacochime, scorbutique, s'il est sujet à quelques maladies particulières; s'il est atteint de quelque vice vénérien, cancéreux, écrouelleux, ils ne l'inoculent point qu'il ne soit parfaitement guéri.

Ils inoculent ordinairement les enfans depuis l'âge de cinq ans jusqu'à l'âge de puberté; ils savent que passé cet âge les passions, le travail, l'intempérance et les débauches de diverses espèces, commencent à communiquer au sang une âcreté peu propre à cette opération; et comme, contre le préjugé de presque tous les médecins de ce pays-ci, ils sont persuadés que la grande chaleur est contraire à la petite vérole, ils ont choisi l'hiver et le printemps pour faire l'inoculation.

Ils ont encore un égard particulier à la constitution du sujet. Comme les personnes fort robustes, les gens bilieux, sanguins et phlegmatiques sont peu propres à être inoculés, ils ne les admettent qu'après des préparations convenables.

Enfin, l'argument le plus fort, ou plutôt l'argument invincible qu'on peut opposer à toutes les objections contre l'inoculation, est le calcul fait d'après une longue suite d'années, que de quatre-vingt-onze personnes inoculées, il peut en mourir une, et que dans la petite vérole naturelle, il en meurt un septième, ce qui fait treize contre un.

— Oh! si cela est, dit le marchand, dès demain je fais inoculer le seul fils qui me reste. J'avais six enfans, il en est mort cinq après avoir été traités à la française; si le sixième doit partir, j'aime autant que ce soit à la turque. — Holà, monsieur, dit le théologien, n'allez pas si vite en besogne. N'avez-vous point entendu que

cet inoculateur vient de dire que de quatre-vingt-onze personnes inoculées, il en meurt une? Si le fils qui vous reste venait à être le malheureux sur qui le sort tombât, vous auriez commis un homicide affreux. — Monsieur de la théologie, dis-je au prêtre, il est bien étonnant que, dans un pays comme la France, les gens de votre sorte aient constamment quelque chose à dire contre tout ce qui peut contribuer au bien-être et à l'avantage des sujets de l'état. Croyez-vous que lorsqu'un général, qui se trouve à la tête de quatre-vingt-onze mille hommes, est enveloppé d'un ennemi beaucoup plus fort, et par lequel un treizième de son armée va certainement être détruit; croyez-vous, dis-je, que ce général trouvant l'occasion certaine de battre cet ennemi et de rompre ses desseins pour jamais, lui livre bataille en ne risquant que mille homme, devienne l'homicide de ces mille hommes? — Non, répondit le théologien. — Eh bien! repris-je, un père qui aurait quatre-vingt-onze enfans qui devraient tous avoir la petite vérole naturelle, et dont la treizième partie serait certainement la victime de ce terrible fléau, les ferait inoculer tous, serait un général qui sacrifierait la quatre-vingt-onzième partie de son armée pour en conserver la septième. — L'ami, dit le théologien, votre raisonnement n'est qu'un sophisme absurde. Il y a uue grande différence entre un général, qui a reçu du souverain le droit d'ordonner tout ce qu'il juge à propos pour le salut de son armée, à des soldats qui se sont soumis volontairement à lui obéir, et un père qui n'a aucun pouvoir de cette nature sur des enfans, qui n'ont de leur côté aucun usage de raison, et par conséquent point la faculté de se soumettre, ou de ne point se soumettre à ces ordres avec connaissance de cause. — Monsieur le théologien, repris-je, vous raisonnez comme un théologien. Il est faux qu'un général com-

mande toujours à des gens qui se sont soumis à ses ordres et avec connaissance de cause, puisque très souvent le souverain les y a soumis de force, en vertu de son autorité suprême, et pour raison suffisante, mais à eux inconnue. Je m'arrête à ce dernier point, et je dis que si le souverain a le droit de contraindre ses sujets de prendre les armes, de prévenir, de livrer bataille à l'ennemi, en ne risquant que le quatre-vingt-onzième d'entre eux, au lieu que s'ils se laissaient surprendre de cet ennemi, il en périrait le septième, ce droit doit s'étendre sur les enfans ainsi que sur les adultes; et il peut ordonner que tous les enfans de ses sujets soient inoculés; ceux qui viendront à mourir des suites de cette opération seront les victimes sur lesquelles le sort sera tombé, de périr pour la conservation des autres; j'ajoute enfin que si la nature n'a point donné aux pères un tel pouvoir sur leurs enfans, le souverain peut le leur conférer, car c'est le bien de l'état: ainsi, voilà les pères qui ont le même droit que le général, et les enfans la même obligation que les soldats. — Monsieur l'inoculateur, interrompit le théologien avec une sorte d'emportement, vous parlez là du droit que la nature donne, du droit que le souverain confère; nous autres ecclesiastiques, nous n'entendons rien à ces droits. Mais le cinquième commandement de Dieu se trouve au chapitre 20, v. 14, de l'Exode; la Sorbonne est là pour l'expliquer, et moi je suis ici pour vous dire que toutes les propositions que vous venez d'alléguer en faveur de l'inoculation sont scandaleuses, erronées, blasphématoires, fausses, hérétiques, impies, détestables, tendantes à la subversion du christianisme, à l'établissement du déisme, de l'athéisme, et de mille erreurs monstrueuses. — Abominable bavard! m'écriai-je, si je n'étais dans une maison que je respecte, je te jeterais tout à l'heure

par la fenêtre. — Holà, messieurs, dit le marchand, point de bruit chez moi, s'il vous plaît. Monsieur le théologien, j'avais jugé à votre mine pincée, sérieuse, à votre démarche grave, à votre air de suffisance, et surtout par l'habit que vous portez, que vous deviez être un homme de quelque savoir, de quelque jugement; c'est pourquoi je vous ai invité pour dire votre sentiment sur la méthode que cet étranger propose; maintenant je vois que vous n'êtes qu'un ignorant, un pitoyable raisonneur, un incivil, un emporté, un brutal; je vous prie de sortir de chez moi à l'instant, et de n'y jamais remettre le pied. Pour vous, monsieur, me dit-il, vous n'êtes pas meilleur logicien que cet impertinent ecclésiastique; mais j'ai entrevu, parmi les raisons que vous tâchiez de débrouiller, que vos vues sont louables, votre cause juste, et votre méthode praticable. Vous pouvez inoculer mon fils lorsqu'il vous plaira. Je vous promets cinquante pistoles si vous réussissez à mon gré. Je remerciai le marchand de la confiance qu'il voulait bien avoir en moi, et je lui promis de faire mon possible pour le satisfaire. Alors les trois médecins se levèrent, firent chacun une révérence bien sèche et partirent. Pour moi, je commençai dès le lendemain à préparer le fils du marchand à l'opération; elle réussit si parfaitement, qu'en moins de trois mois j'avais inoculé plus de deux cents enfans, dont il n'était mort que trois. Il était péri au moins le quart de ceux que les médecins de la ville avaient traités.

Cependant les chaires, les confessionnaux retentissaient des déclamations des prêtres contre la pratique infernale que je venais d'introduire à Lyon; toutes les presses de la ville gémissaient sur les libelles que messieurs de la médecine lâchaient contre moi : j'étais un séducteur, un empoisonneur, un perturba-

teur d'états, en un mot un homme à pendre ou à rouer ; mais toutes ces bagatelles ne m'empêchaient point d'aller mon train.

Je continuais toujours à inoculer avec le plus grand succès, lorsque j'appris que mes ennemis étaient sur le point d'obtenir une lettre de cachet contre moi. Je résolus de partir incognito de Lyon pour Paris ; mais trois prêtres et deux médecins s'étant trouvés à mon départ, me dirent mille invectives, ameutèrent la populace, et je fus poursuivi à coups de pierres jusqu'à une demi-lieue de la ville.

Lorsque je fus arrivé à Paris, je confiai à un honnête homme l'envie que j'avais de tenter si les médecins de cette ville ne seraient point plus raisonnables que ceux de Lyon. L'honnête homme me répondit que je n'étais point le premier qui eût fait cette tentative ; que les médecins s'y étaient constamment opposés, et que le plus court pour moi était d'attendre la résolution du parlement sur cet article. Je trouvai étrange qu'il fallût que des jurisconsultes décidassent de quelle manière les médecins doivent administrer leurs remèdes, et je pris le parti d'attendre la décision de cette affaire.

Quelques jours après mon arrivée dans cette capitale, un singulier genre épidémique saisit tout à coup les trois quarts de la France. Ceux qui avaient de l'argent se battaient pour le troquer contre du papier. Je ris quelque temps de cette manie ; mais la maladie m'ayant pris à mon tour, je me donnai mille peines pour me défaire de mes espèces, et je ne fus guéri de mon mal qu'après m'être aperçu que toute ma fortune ne consistait plus que dans la valeur intrinsèque de mes billets.

Etant réduit à peu près dans le même état où les paysans de la Romanie m'avaient mis, et enrageant de

ce qu'en France un honnête homme ne pouvait faire fortune, ni en faisant des choses raisonnables, ni en faisant des sottises, je m'associai avec un certain monsieur Gribaudier, qui faisait profession de réparer par l'industrie le tort que la fortune lui avait fait : je devins très habile dans cette profession. Mais la justice, jalouse de nos succès, fit arrêter monsieur Gribaudier, et l'ayant convaincu d'avoir enfreint certaines lois, elle le fit pendre au beau milieu de la Grève.

Ce procédé m'indigna, et de dépit je m'enfuis en Hollande, où je devins janséniste, luthérien, arménien, calviniste, brouniste, anabaptiste, boréliste, collégien, socinien, arien, préadamite, juif, herpréadamíte, juif, hernhutter, enthousiaste, quaker, déiste, manichéen, pyrrhonien et athée.

— En vérité, dit le compère Mathieu, j'en aurais bien fait autant en pareille occasion.

— Me trouvant dans un pays où l'on avait la liberté de penser, continua père Jean, je crus qu'on y avait celle d'agir. J'agis donc. Mais mes actions ayant déplu aux Hollandais, ils me firent danser une sérénade vis-à-vis une de leurs maisons de ville, me firent marquer d'un fer chaud sur l'omoplate, ainsi que l'on fait au front des chiens pour les empêcher de la rage, et puis ils m'envoyèrent scier du bois de Brésil dans un rasphuys.

Ce genre de travail étant trop uniforme pour m'amuser, m'ennuya; et comme l'on ne voulut point m'en donner d'autre, j'enfonçai un soir la porte du laboratoire et je m'enfuis dans le pays de Clèves. Etant près d'entrer dans la ville de Wesel, je rencontrai un habillé de bleu, qui me demanda si je ne voulais point servir le roi de Prusse; je lui répondis que sa majesté prussienne pouvait se servir elle-même, et que je ne servais personne. L'habillé de bleu, piqué de ma ré-

ponse, tira son épée pour me frapper; mais je la lui arrachai des mains, je lui en donnai cinquante coups sur les épaules; puis je la cassai en deux et la lui jetai au visage; après quoi, au lieu d'entrer dans la ville, je la laissai sur ma droite, je continuai ma route, et je m'arrêtai à Cologne, où je repris le métier de M. Gribaudier.

Lorsque j'eus amassé trois ou quatre cents ducats, je partis de Cologne, et je retournai à Paris, où je trouvai que la police avait dispersé toutes mes anciennes connaissances. En attendant que j'en fisse de nouvelles, le baron de Montenoi me prêta sa femme pour me désennuyer, et se contenta de l'intérêt de dix écus par mois : l'on ne pouvait pousser plus loin la générosité; aussi personne n'a l'ame plus noble que le baron de Montenoi. Au bout de six semaines, la baronne devint fourbue; son mari la reprit, la fit traiter, la prêta à un autre, puis encore à un autre; si bien qu'à la fin la pièce étant devenue hors de cours, il ne la prêta plus à personne et la mit au billon.

Plusieurs personnes trouvaient étrange que le baron de Montenoi prêtât ainsi sa femme aux honnêtes gens; mais le baron, qui avait autant d'esprit que de noblesse d'ame, disait, à ceux qui entendent raison, qu'il n'y avait rien de si naturel que cela, et le leur prouvait. Il disait aux théologiens que puisque Abraham avait abandonné sa femme au roi d'Egypte, lui, baron de Montenoi, pouvait bien en faire autant de la sienne à ses amis; et que comme Abraham avait reçu pour cela des brebis, des bœufs, des ânes, des serviteurs, des servantes, des ânesses et des chameaux, lui baron de Montenoi pouvait bien tirer quelques louis d'or de ce trafic pour avoir quelques livres de viande à mettre dans son pot; il rapportait à ce sujet l'apologie que saint Augustin fait de l'action du patriarche, les louan-

ges que saint Ambroise donne à Sara pour son obéissance dans cette occasion, et les éloges que saint Chrysostôme donne à l'une et à l'autre. Quant aux gens du commun, monsieur le baron leur citait l'exemple de plusieurs peuples qui prêtaient leurs femmes aux étrangers pour les régaler, de tant de particuliers en France qui prêtent les leurs pour leur profit, comme les plaideurs à leurs juges, les commis aux maltôtiers, les marchands aux usuriers, les officiers aux grands, les grands l'un à l'autre, jusques et y compris Aboul-Chica, qui vendit la sienne au roi de Congo pour avoir un emploi dans les fermes; enfin, le baron disait aux politiques que l'usage de louer, prêter ou vendre sa femme était une nouvelle branche de commerce entre les sujets d'une même monarchie, un nouveau moyen de faire circuler l'argent, de contenter les riches, d'enrichir les pauvres et de donner des sujets à l'état; bref, il apportait tant de raisons pour appuyer la justice et l'utilité de son fait, que tout le monde eût dû en être content; mais l'esprit de l'homme n'est point fait pour se payer de raisons.

Je reviens à mon histoire.

J'ai dit que j'avais apporté de Cologne environ trois ou quatre cents ducats, que j'avais gagnés en continuant le métier que M. Gribaudier m'avait enseigné; mais comme je n'épargnais rien pour me procurer tous les agrémens de la vie, je me vis bientôt à sec.

Pour cette fois, j'opposai ma plume à la misère. Je fis un livre où je démontrai, clair comme le jour, que le fils d'Amram et de Jocabed n'était point si grand sorcier qu'on veut nous le faire croire, et que, sans un troupeau d'ânes sauvages, sa baguette toute-puissante eût opéré un prodige de moins (1). Cet ouvrage fit

(1) Tacit. *Hist. lib.* 5.

grand bruit : l'imprimeur qui l'avait imprimé fut connu, enfermé et ruiné. Deux auteurs eurent l'audace de me réfuter; mais je rossai l'un et j'éreintai l'autre, pour leur apprendre à respecter la vérité. Après cet exploit, je partis de Paris et je pris la route d'Orléans.

J'étais avancé d'environ deux lieues sur cette route, lorsque je vis arriver un postillon criant de toutes ses forces ; *Oh! hé! oh! hé! place à M. le marquis qui va à la guerre!* Lorsque ce postillon fut près de moi, il me sangla un grand coup de fouet à travers le visage, parce que je ne m'étais point rangé dans la boue pour laisser à son cheval le plus beau et le milieu du chemin. Je me mis à jurer de mon mieux, et je jurais encore, lorsque le *marquis qui allait à la guerre* arriva : celui qui conduisait la chaise de poste m'en fit autant que le postillon, et je redoublai mes imprécations. Le marquis ayant fait arrêter la voiture, me demanda, d'un ton fier, ce que je disais. — Je dis, lui répondis-je, que je voudrais que les postillons, les chaises de poste, et les *marquis qui vont à la guerre*, fussent à tous les diables. — Ah! faquin! répartit-il, je vais t'apprendre à connaître ceux à qui tu parles. En même temps, il saute hors de sa voiture, met l'épée à la main, et avance pour me frapper ; je me mets en défense : il jure, foi de gentilhomme qu'il me fera pendre. A ces mots, je lui assène un coup de gourdin sur l'occiput, et je l'envoie rejoindre les héros du neuvième siècle.

A ce spectacle, le conducteur effrayé s'enfuit à toute bride. Pour moi, voyant que personne ne me guettait, je me saisis de l'épée, de la montre et de la bourse du guerrier ; je quittai la route d'Orléans, je pris celle de Dreux, je traversai la Normandie, et je ne m'arrêtai que sur les côtes maritimes de cette province. . . . .

Après avoir rôdé pendant quelque temps çà et là, je

me fixai près du Hâvre de Grâce, où, ayant épousé la veuve, les deux filles et la nièce d'un maître d'école de village, j'embrassai la profession du défunt.

Mes élèves firent de tels progrès sous ma conduite, qu'en moins de six mois les plus grands battaient leurs pères, et les plus petits crachaient au visage de leurs mères. Les parens, mécontens de cette nouvelle espèce d'éducation, me citèrent devant le curé du lieu pour rendre compte de ma doctrine. Lorsque je fus arrivé chez le pasteur, il me dit : Monsieur le maître d'école, vous me feriez plaisir de m'instruire de vos sentimens touchant la soumission, l'obéissance, l'amour, le respect, la reconnaissauce que les enfans doivent à leurs pères et mères? — Monsieur le curé, lui répondis-je, je suis fortement persuadé qu'ils ne leur doivent rien de tout cela; ce n'est que par une suite de l'état de faiblesse et d'ignorance où ils naissent, qu'ils se trouvent naturellement assujétis à leurs parens(1). Comme vous n'êtes qu'un sot, monsieur le curé, je me dispense de vous alléguer d'autres raisons philosophiques qui autorisent mon opinion. Adieu, monsieur le curé. — Ayant fini ces mots, je retournai chez moi.

Comme je savais que selon la sainte et pieuse coutume des gens d'église, le curé chercherait à se venger de ma naïveté, je partis le lendemain pour le Cotentin; là, je devins commis, maquignon, contrebandier, opérateur, faux témoin, procureur et faussaire; mais ayant appris que la justice me faisait rechercher pour ce dernier métier, je retournai à Paris, d'où, après avoir exploité mon ancienne hôtesse et houspillé son mari, je suis parti ce matin pour aller voir si les Moscovites ne seraient point plus tolérans que les Français.

---

(1) V. la note ci-devant, p. 114. V. aussi les Mœurs, p. 49 et suiv.

— Votre histoire, dit le compère Mathieu à père Jean, achève de me confirmer dans une opinion qu'il n'appartient qu'à un philosophe d'avoir. Vous avez commencé votre vie exemplaire par donner un coup de canif dans le cul de votre régent, parce qu'il vous fouettait sans sujet; vous avez quitté vos études pour vous mettre grenadier, et vous avez réuni dans ce métier toutes les gentillesses d'un véritable homme de guerre; vous avez escamoté une religieuse des griffes de Satan qui la tourmentait, et vous vous êtes marié avec elle pour lui ôter ses scrupules; vous avez enlevé la fille d'un marchand de vin de Londres, parce qu'il ne vous l'aurait pas donnée; vous avez été Turc, corsaire, chrétien, médecin, luthérien, calviniste, quaker, manichéen, athée, etc.; vous avez épousé quatre femmes à la fois, de crainte d'en manquer: je ne trouve rien de plus naturel que tout cela.

Mais quand je considère que vous avez été emprisonné, ruiné, cocufié, parce qu'un chien avait pissé sur le jupon d'une entretenue; quand je considère qu'on vous a donné deux cents coups de bâton sur la plante des pieds, parce que vous aviez trop bien servi sa Hautesse; quand je considère que la justice vous a cherché pour avoir été associé avec un homme qui tâchait de faire fortune comme il pouvait, et que cette même justice vous a persécuté pour avoir composé un livre contre un juif qui est mort il y a plus de trois mille ans; quand je considère que vous avez été battu par des faquins de valets, parce qu'étant à pied vous ne vous dérangiez point pour la poste, et que vous avez été contraint d'ôter la vie à un marquis qui voulait vous ôter la vôtre ou du moins vous faire pendre, parce que vous aviez l'audace de vous défendre contre un gentilhomme; quand je considère qu'il vous fallut fuir la vengeance d'un cagot de curé, pour avoir enseigné les élé-

mens de la loi naturelle aux enfans de ses paroissiens, et que la justice de Normandie vous cherche encore pour avoir rendu service à autrui aux dépens d'une conscience qui n'appartient qu'à vous; quand, dis-je, je considère que vous avez été errant, poursuivi, proscrit, persécuté, pour avoir éclairé les hommes par des exemples puisés dans la pure nature et la vraie philosophie; pour avoir tâché de jouir librement de la seule vie (1) que nous avons à espérer, et fait en sorte de ne point mourir de faim au milieu des biens de ce monde, je ne doute plus que les lois n'aient été inventées (2) pour détruire la liberté naturelle, en fixant pour jamais la loi de la propriété et le droit barbare (3) de l'inégalité.

Oui, mon cher oncle, continua le compère, les lois, la religion, les préjugés, la violence se réunissent constamment contre celui qui ose penser et agir. Dans cet état de contrainte, l'homme demeure esclave, tandis qu'il devrait être libre, et vit dans l'indigence au milieu du patrimoine de la nature.

Si quelque génie transcendant, tel que l'inimitable père Jean, vient à s'apercevoir qu'il naît libre et hors de toute sujétion naturelle (4) à l'égard de son père ou de son prince; que rien n'est capable de le soumettre à aucun pouvoir sur la terre (5) que son propre consentement, en un mot, que le vice, la vertu, le bien et le mal moral, le juste et l'injuste et tout ce qui en dépend,

---

(1) V. la Vie heureuse, p. 34.
(2) V. le Discours de Rousseau sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes, p. 99.
(3) V. l'Encyclop. Disc. prélim.
(4) *Ibid.*
(5) V. l'Encyclop. au mot *gouvernement*.

ne consistent que dans l'opinion de ceux (1) qui les ont inventés pour appuyer leurs intérêts (2); si, dis-je, cet homme rare, auquel il a été réservé de déchirer le voile de l'illusion, tente de secouer le joug du travail, de la misère, de la servitude et de la superstition, en usant des droits que la nature (3) lui a donnés, il a tout à craindre de la tyrannie du plus fort, à moins qu'une prudence consommée ne le mette à l'abri des recherches de la justice et de la persécution des prêtres.

—Corbleu, dit père Jean, mon neveu a raison; je me suis moqué de tout temps de ces billevésées dont on endort les sots; j'ai toujours regardé la religion et les lois comme des inventions humaines; je n'ai consulté dans toutes les actions de ma vie que la seule voix de la nature; aussi ai-je rencontré partout des ennemis injustes et dangereux, mais j'ai éludé leurs piéges par ma prévoyance, mon adresse et ma fermeté. C'est sur ces vertus qui ne m'ont jamais abandonné, que j'ai fondé la tranquillité d'esprit dont je jouis, et qui sied si bien à la liberté de penser que j'ai adoptée, ainsi qu'au sang-froid inaltérable qui, malgré Cicéron et ses semblables, ne m'a jamais quitté, même en tuant des capucins et des marquis; joignez à cela que ma conscience n'a jamais senti l'aiguillon de ce que le vulgaire appelle

---

(1) V. le Discours sur la Vie heureuse, p. 6.

(2) V. Montaigne, t. 2, p. 391, où il est parlé des sentimens de Protagoras, d'Ariston et de Thrasimaque, sur la nature des lois, du juste, de l'injuste, etc.

(3) V. Plat. *in Gorg.*, où l'un des interlocuteurs se plaint de ce qu'en inculcant à la jeunesse les principes de la justice, on étouffe les sentimens nobles et élevés que les enfans apportent en venant au monde, et il ajoute qu'on ne voit briller en eux le droit de la nature que quand ils viennent à secouer le joug des lois.

remords et que j'appelle le supplice des faibles et des idiots (1); ma philosophie se croirait déshonorée si elle s'occupait de ces fâcheuses réminiscences (2) qui ne doivent leur origine qu'aux préjugés et à l'ignorance. Qu'en dis-tu, l'homme aux reliques? ajouta le père Jean, en s'adressant à Diégo. — Très redoutable père Jean, répondit l'Espagnol, je dis que dans certains cas ma morale ressemble assez à la vôtre, à cette différence près que la philosophie que je respecte, mais que je ne comprends pas tout-à-fait, vous fait agir, et que dans toutes mes actions je n'ai d'autres motifs que mes intérêts particuliers d'accord avec la religion, appliquée selon les principes que l'on m'a inculqués dans l'éducation honnête que j'ai reçue chez les jésuites de Saragosse; au reste, mon révérend père, je vous regarde comme un saint homme, qui, par les traverses de votre vie, avez expié depuis long-temps le capucinicide que vous avez commis, et l'apostasie dont vous vous êtes rendu cou-

---

(1) V. le discours sur la Vie heureuse, p. 63.

(2) .... cur tamen hos tu
Evasisse putes, quos diri conscia facti
Mens habet attonitos, et surdo verbere cædit,
Occultum quatiente animo tortore flagellum
Pœna autem vehemens, ac multo sævior illis
Quas et Cæditius gravis invenit, et Rhadamantus,
Nocte dieque suum gestare in pectore testem.

JUVENAL, *Sat.* 13, *v.* 143 *et seq.*

« Pourquoi vous imaginer que ces gens sans foi, sans probité, ne sont point punis de leurs crimes? Oui, ce méchant homme se condamne lui-même à tous momens; il est saisi d'une secrète horreur; il se persécute, il se tourmente, il est lui-même son bourreau : les peines qu'il endure ne se peuvent exprimer; elles sont plus terribles que les plus affreux arrêts de Cæditius, plus cruelles que ceux que Rhadamante prononce dans les enfers. Quoi! avoir dans le fond de son âme, jour et nuit, un secret témoin de son crime! ah! quel tourment! »

pable, soit à Alger, soit dans votre transmigration de Paris en Hollande.

Pendant le récit que père Jean avait fait de son histoire, il s'était formé à l'Ouest un orage très-considérable; l'on entendait, par le bruit du tonnerre qui devenait de plus fort en plus fort, que la ville de Senlis en aurait sa part; et Diégo achevait de parler, lorsqu'un tourbillon furieux qui précédait la pluie et la grêle, qui allaient tomber en abondance, renversa une partie de la cheminée de la salle où nous étions. L'Espagnol, effrayé de cet accident, s'écria : Mes amis, nous allons périr! la chute de cette cheminée est un avertissement de la colère divine qui va fondre sur nous. Je me souviens dans ce moment que c'est demain le jour de l'Assomption de la Vierge, et que nous avons mangé à notre souper un gigot de mouton, une poularde et six côtelettes. Prosternons-nous, mes chers compagnons, intéressons le plus grand saint du paradis en notre faveur, et dites de cœur et d'affection ce que je vais réciter de bouche. — En même temps il se jeta à genoux, et d'une voix triste et lamentable il entonna la prière suivante.

O vous! qui avez commencé par ne rien valoir, mais qui ayant été blessé à la jambe au siége de Pampelune, êtes devenu honnête homme en dépit de Satan et de son tintamare! bienheureux saint Ignace! intrépide champion de la Vierge! qui auriez tué un Maure incrédule, sans l'entêtement de votre mule qui prit un chemin pour un autre. O vous! qui après avoir compris combien le mépris de soi-même est conforme à l'évangile, avez porté le métier des gueux, de truand et d'argotier à un degré sublime, avez couru les champs équipé comme un fou (1), avez fait peur aux uns, avez

(1) Orland., Maffeus, Bouhours.

fait rire les autres, et n'êtes entré en aucune ville pendant vos caravanes sans avoir une troupe de polissons à vos trousses; ô vous! qui avez toujours fait un si grand cas de la simplicité, que vous avez refusé des lumières du diable (1) pour l'interprétation de l'Écriture; ô vous! qu'un zèle ardent fit partir pour Jérusalem, et qui auriez vraisemblablement converti tous les Turcs, si le gardien des capucins de cette ville ne vous eût chassé comme un péteux, et contraint de repasser en Europe; ô vous! qui avez failli être pendu comme un espion par les Français (2) lorsqu'ils faisaient la guerre en Lombardie, et qui, à l'âge de trente-neuf ans, êtes venu à Paris tendre votre fessier aux régens du collége de Sainte-Barbe; ô vous! qui ayant été pris pour un illuminé par la sainte inquisition (3) avez évité le fagot par votre ignorance, et fûtes réservé à de plus grandes choses; ô vous! qui sur le refus que le ciel vous fit d'un petit chien (4) pour vous servir de directeur, avez rugi comme un lion, hurlé comme un loup, beuglé comme un bœuf, grincé des dents comme un damné, et failli de vous jeter de désespoir par une fenêtre; ô vous! qui, après une si terrible épreuve, êtes parvenu à un tel degré d'amour de Dieu (5) que les flammes vous sortaient par la tête; ô vous! qui avez converti les pécheurs par mille tours tout-à-fait gentils, comme en vous jetant dans des étangs glacés (6), en jouant au billard (7), ou en enlevant des femmes à

---

(1) Ribaden. *ubi sup.*
(2) V. les auteurs de sa vie.
(3) Orland. *ubi sup.*
(4) Orland. *ubi sup.*
(5) Ribaden. *ubi sup.*
(6) V. les Œuvres de M. de Launoi.
(7) Ribaden. *ubi sup.*

leurs maris (1) pour qu'elles vécussent en chasteté, vous qui avez été la terreur et le fléau des démons, des loups-garoux, des esprits follets, et qui chassiez les premiers en récitant des vers de Virgile (2); ô vous! qui avez eu le bonheur de voir la Sainte-Trinité (3) en corps et en ame, lorsque vous étiez encore sur la terre, et qui, indépendamment d'un bienfait si rare, avez encore eu autant de visions, d'apparitions, de révélations (4) que tous les anachorètes de la Thébaïde; ô vous! qui, par un prodige inouï, avez fait une visite sans quitter Rome (5) à votre disciple Kessel à Cologne; ô vous! qui avez rendu Lisan le pendu à la vie (6), rendu un borgne aveugle (7), et ressuscité une poule (8) qui puait; ô vous! qui par des marques si éclatantes d'une sainteté extraordinaire, avez mérité d'être le père, le fondateur, l'instituteur, le conservateur d'une société de saints personnages, qui, par leur vie archangélique, sont devenus ici-bas les seigneurs, les modérateurs de toutes choses, et les fléaux de ceux qui encourent votre indignation; ô vous! qui êtes autant au-dessus des neufs chœurs des anges, que le Grand-Turc est au-dessus de votre serviteur et compatriote Diégo-Arias-Fernando de la Plata, y Rioles, y Bajaloz; ô patriarche des patriarches! neuf mille six cent onze fois plus patriarche qu'Abraham! daignez jeter un œil de pitié sur tous les humains dans cette nuit désastreuse et effroyable, où tous les élémens se confondent, où le ciel et la terre enflammés font une esquisse du dernier des jours; daignez, dis-je, jeter un regard compatissant sur tous vos serviteurs,

---

(1) Orland. et Maff.
(2) Turrain, sur saint Ignace.
(3) (4) (5) (6) (7) (8) Voir les auteurs de sa vie.

mément sur mon doux maître, Mathieu le philosophe, sur le vertueux père Jean de Domfront, sur mon ami Jérôme et sur moi. Ne permettez pas que nous périssions pour avoir mangé un gigot de mouton, une poularde et six côtelettes la veille de l'Assomption; rognez les griffes de Satan, qui se prépare à nous agripper : reverrouillez les portes de l'abîme qui est prêt à nous engloutir; détournez la foudre!... — A ces mots, le tonnerre, éclatant d'une force épouvantable, perça le toit et le plancher de la chambre, et brisa en mille pièces la table autour de la quelle nous étions.

A ce spectacle effrayant, Diégo tomba par terre et foira dans ses chausses; père Jean, plus irrité de l'incongruité du foireux qu'épouvanté du coup de tonnerre, prit l'Espagnol par le collet, le jeta au milieu de la cour et ferma la porte; ensuite, ayant rallumé la chandelle, il prit une bouteille qui était sur la cheminée, la vida d'un seul trait, et nous dit en se rasseyant : Je voudrais bien savoir où vous avez pêché cet original? Il est par la corbleu, fou! j'ai eu la patience d'écouter son impertinente prière à saint Ignace; mais, vertu de froc! foirer en présence du père Jean? je ne le souffrirai jamais. — Tout le monde n'est point si intrépide (1) que vous, lui dis-je; l'épouvante fait certains effets sur l'un qu'elle ne fait pas sur l'autre; il y a mille personnes à qui il en serait arrivé autant, en voyant le tonnerre tomber à leurs pieds, au reste, il serait à propos d'a-

---

(1) L'intrépidité est une force extraordinaire de l'âme qui l'élève au-dessus des troubles, des désordres et des émotions que la vue des grands périls pourrait exciter en elle; et c'est par cette force que les héros se maintiennent en un état paisible, et conservent l'usage libre de leur raison dans les accidens les plus surprenans et les plus terribles. Réflexions et Maximes morales, p. 78.

vertir l'hôte de cet accident, la foudre pourrait bien avoir mis le feu au grenier. — Ma foi, dit père Jean, tant pis pour le grenier, je ne me mêle point des affaires d'autrui; faites-en de même, et songeons à vider les six flacons qui sont là sur ce buffet. Mais je ne puis revenir de cet original.

— Mon cher oncle, dit le compère, il faut en avoir pitié: les jésuites et la superstition lui ont fêlé le timbre, ainsi qu'à bien d'autres; il est confit dans une piété si puérile, si ridicule; il est plongé dans une ignorance si crasse, qu'il cite à tort et à travers l'écriture, les légendes, son recteur des jésuites de Saragosse, et dans des circonstances si peu analogues à ces citations, qu'il me fait rire quelquefois, et met en colère mon compère Jérôme; au reste, c'est un assez bon garçon, qui m'est fort attaché, et que je garde, parce que je lui fais faire, par principe de religion et par bêtise, tout ce qu'un homme d'esprit pourrait faire par principe de philosophie. — Je lui pardonne donc, dit père Jean; mais cela n'empêche pas qu'il ne soit un original. A propos, mes enfans, vous allez en Hollande? — Oui, répondit le compère. — Hé bien, reprit père Jean, je vous accompagnerai jusque-là; alors je continuerai ma route pour la Russie, et si voulez faire le voyage avec moi, il ne tiendra qu'à vous. — Très volontiers, dit le compère; à Dieu ne plaise que je rejette une telle proposition; la fortune a voulu que je trouve un oncle si chéri, si respectable, je ne l'abandonnerai de ma vie. — Dès ce moment tous nos biens furent déclarés communs, nous nous promîmes une fidélité à toute épreuve; nous cimentâmes notre union en vidant le reste de nos flacons, et nous conclûmes de finir la soirée par chercher Diégo, qui n'avait point reparu depuis la fin de son oraison.

Après quelques perquisitions inutiles, nous fûmes

contraints de mettre l'hôte et tous ses gens en œuvre pour retourver le pauvre Espagnol; l'on parcourut toutes les granges, toutes les écuries, toutes les caves, tous les greniers de la maison; l'on s'égosillait à crier: Diégo! seigneur Diégo! où êtes-vous? — Point de Diégo. Enfin l'on désespérait de le trouver, lorsqu'on le découvrit dans un poulailler, où il s'était tapi parmi une quarantaine de poules.

Ayant rassuré l'Espagnol le mieux qu'il nous fut possible, il sortit de son réduit. Deux vigoureuses servantes lui écurèrent le fessier; il changea de chausses, il rentra dans la chambre, et père Jean lui dit: L'ami Diégo, en considération du récit que ton maître m'a fait de ton mérite singulier, je te pardonne l'incongruité de ton derrière; je te déclare que tu es compris dans l'alliance qui vient d'être contractée entre mon neveu, Jérôme et moi; que tu auras voix en chapitre, ainsi que chacun de nous; que je te prends sous ma protection spéciale en tout, partout, contre tout, fût-ce contre Lucifer. — Ah! très vénérable père Jean! s'écria Diégo en se jetant à deux genoux, après mon maître que voilà, vous serez désormais celui que j'aimerai le plus sur la terre. Tous les jours de ma vie, à commencer dès ce moment, je réciterai cinq *pater* et cinq *ave Maria* en l'honneur de sainte Barbe, pour qu'elle daigne vous conserver dans le sentier de la vertu et qu'elle vous préserve de mort subite, ainsi qu'elle fit autrefois à Auduin le chartreux, lorsqu'il tomba dans la neige (1). Je prierai saint Gatien, dont

(1) Un chartreux, nommé Auduin, étant un jour tombé dans un précipice rempli de neige, y fut conservé en vie l'espace de quatre mois par l'intercession de sainte Barbe. Au bout de ce temps-là, il sortit du précipice, se confessa, communia et mourut aussitôt. V. Tilman *Bredenbach*. *Sac. coll. lib.* 4. Item. *Chron. Cartus, lib.* 4, *cap.* 3.

l'église célèbre aujourd'hui la fête, qu'il veuille vous accorder joie, santé, richesse, et qu'il vous fasse élire pape nn jour; car le ciel m'a révélé dans le poulailler que vous étiez le seul qui méritiez de remplir un poste si important, et qu'il ne fallait pas moins que votre vigueur, votre fermeté, votre exemple, pour réformer certains petits abus qui commencent à se glisser parmi les pasteurs de la bergerie du Seigneur. — Lorsque Diégo eut fini de parler, chacun fut se coucher, et le lendemain de grand matin nous partîmes de Senlis.

CHAPITRE XII.

Notre arrivée à Mons, capitale du Hainaut autrichien.—Accident fâcheux qui nous arriva dans cette ville, et les suites qu'il eut.

Il ne nous arriva rien de remarquable dans notre route jusqu'à Mons, capitale du Hainaut, et la première ville étrangère que nous rencontrâmes après être sortis des terres de France.

Lorsque nous fûmes aux portes de cette ville, l'officier de garde nous demanda en mauvais français qui nous étions, d'où nous venions, où nous allions. Père Jean, qui savait que dans ce pays-là on est scrupuleux sur l'article des voyageurs, répondit que nous venions de Valenciennes, et que nous étions bourgeois de la ville. L'officier, qui ne nous connaissait pas, nous laissa entrer.

Diégo, qui était demeuré derrière sans que nous nous en fussions aperçus, arriva quelques minutes après, et officier lui fit les mêmes questions qu'il nous avait faites. L'Espagnol, fier de la protection que père Jean lui avait promise à Senlis, répondit, en enfonçant son

chapeau : Je m'appelle don Diego-Arias Fernando de la Plata, y Rioles, y Bajaloz ; je suis un gentilhomme espagnol, né à Bilbao en Biscaie ; je fus jadis l'élève du très chaste et très vertueux père recteur des jésuites de la ville de Saragosse en Aragon, le page chéri de feu monsignor Hercule-François-Marie Tongarini, évêque de Mansoura en Mansourie ; aujourd'hui, j'ai l'honneur d'être le serviteur du célèbre Mathieu, le patriarche du bon sens, le compagnon de son compère Jérôme, l'ami, le protecteur de l'intrépide et respectable père Jean de Domfront, qui a été grenadier, capucin, juif, hérétique, quaker et athée, et qui, par la grâce de Dieu, est aujourd'hui meilleur chrétien que notre saint-père le pape, ou peu s'en faut. — L'officier, qui était un Allemand, n'entendant rien au discours de Diégo, le fit mener par deux fusiliers chez le commandant de la place.

Ce commandant, qui était un vieux papa à demi-sourd, ne comprenant pas mieux le français que l'officier, fit approcher l'Espagnol pour entendre ce qu'il disait. Celui-ci lui cria à l'oreille ce qu'il avait débité à l'officier. Le commandant, croyant qu'il lui disait des sottises, tomba sur le harangueur, le régala de quelques coups de canne, et l'envoya en prison.

Une demi-heure après cette scène singulière, le vieil Allemand fit ramener Diégo devant lui, et l'interrogea de rechef. L'Espagnol tint le même discours, et ajouta que le patriarche Mathieu, le respectable père Jean et l'ami Jérôme étaient dans la ville.

Le commandant ayant compris ces derniers mots, nous fit chercher. Lorsqu'on nous eut trouvés et conduits devant lui, il nous demanda qui nous étions, quel était notre pays. Le compère Mathieu lui répondit avec gravité que nous étions philosophes, et que n'étant soumis à aucunes lois ni à aucun gouvernement,

nous n'étions pas plus d'un pays que d'un autre. Là-dessus on nous envoya au cachot.

Le commandant, ne s'étant jamais trouvé dans le cas d'avoir affaire à des philosophes, tint un conseil de guerre pour savoir ce qu'il devrait faire de nous. Il fut conclu que l'on devait nous examiner à fond; que si nous étions des espions, il fallait nous faire pendre; sinon, que nous recevrions chacun vingt-cinq coups de bâton, et que nous serions chassés de la ville, pour nous apprendre à respecter les usages établis dans les pays où nous nous trouverions désormais.

Le lendemain de ce conseil de guerre, le commandant nous fit amener devant lui, nous fit reprocher par un auditeur d'en avoir imposé à notre arrivée à l'officier de garde, d'avoir insulté son excellence, et nous fit demander nos passeports : le compère et moi présentâmes les nôtres, qui furent rejetés comme invalides et surannés; père Jean et Diégo n'ayant rien de mieux à montrer, le commandant conclut que nous étions dans le cas d'être traités comme espions.

A ce mot, le compère Mathieu s'écria : Quoi! l'on traiterait des gens tels que nous d'espions, sous prétexte que nous sommes entrés dans cette ville sans être munis de passeports valables! n'est-il point libre à tout homme, surtout à un philosophe, de parcourir la terre entière sans être tenu de rendre compte à qui que ce soit de ses démarches? Par quel droit M. le commandant s'arroge-t-il le pouvoir d'interdire l'entrée d'un pays à un étranger qui n'est pas muni d'un vain papier, lequel ne rend ni ses vues, ni ses intentions meilleures? Un chacun ne porte-t-il pas sur son front le passeport de la nature? Lorsqu'un homme en voit un autre aller, venir, agir, ne doit-il point penser qu'il ne fait qu'user de la liberté naturelle, à laquelle ni prince, ni roi, ni tel autre usurpateur d'une autorité injuste et barbare

n'a aucun droit de s'opposer? O liberté chérie! l'esclavage et l'intolérance t'ont bannie de la terre! — Monsieur le philosophe, dit l'auditeur, comme M. le commandant a passé sa jeunesse à être fifre et ensuite tambour, il n'a point eu l'occasion d'apprendre ce que c'est que cette liberté naturelle dont vous parlez : depuis ce temp-là, il fut occupé à remplir les devoirs des différens grades par lesquels il a passé, et n'a point eu le loisir de s'instruire davantage sur cet article; mais il est commandant, et en cette qualité il a ordre de ne laisser entrer aucun étranger en cette ville sans passeports suffisans, ou sans produire quelque honnête bourgeois qui réponde de sa personne, et qui rende raison des motifs qui l'amènent ici. Ces précautions ont été dictées par la prudence. Nous sommes voisins de la France et à la veille d'une guerre avec elle; nous ne saurions trop nous précautionner contre les entreprises que cette puissance pourrait former contre cette ville, qui est une des clés du pays; d'ailleurs, cet usage est fondé sur un droit naturel et propre à chaque nation particulière, lequel est de prendre chez elle telles mesures qu'il lui plaît pour son bien-être et sa conservation, sans devoir en rendre compte à personne. — Voilà donc les raisons, dit le compère, que vous avez à alléguer pour appuyer vos injustices et vos vexations? O nations policées!... Hélas! divine liberté! quand est-ce que.... Le compère allait continuer; mais le commandant fit signe à la garde qui nous avait amenés de nous reconduire au cachot.

Le lendemain, nous fûmes présentés derechef devant le vieux Allemand, qui nous interrogea chacun en particulier. Le compère lui tint à peu près le même discours que la veille, et l'envoya promener. Père Jean voulut le battre: Diégo le traita d'hérétique, et

moi, je dis qu'ils avaient raison tous trois. — Après cet examen, nous fûmes renvoyés en prison.

Quelques jours après, l'auditeur dont j'ai parlé plus haut, vint nous annoncer que l'on n'avait rien trouvé à notre charge touchant l'espionnerie; mais que comme nous étions des impertinens qui avions menti à l'officier de garde, qui avions perdu plusieurs fois le respect à son excellence, qui l'avions insultée, nous étions condamnés à passer une roufle (1) sur la place d'armes de la ville. A cette terrible nouvelle, Diégo se mit en prières, le compère pesta de plus belle contre la persécution et la tyrannie, père Jean se fit apporter un baril de bière, et but le reste de la journée et toute la nuit; pour moi je m'endormis en attendant le régal que l'on destinait à nos épaules.

Le lendemain matin un détachement de cinquante grenadiers vint nous prendre pour nous mener où l'on nous attendait. L'officier qui commandait cette troupe nous dit en sortant de la prison, de nous réjouir; qu'au lieu de huit cents hommes que l'on avait commandés pour l'exécution, il n'y en aurait que sept cent quatre-vingts; qu'au lieu de six tours que nous devions passer, nous n'en passerions que cinq; et que, par le calcul qu'il avait fait, nous ne recevrions chacun que quinze mille six cents coups d'étrivières, au lieu de dix-neuf mille deux cents que nous aurions reçus, si le père confesseur de son excellence n'eût intercédé pour nous, et ne l'eût porté à adoucir notre sentence.

Cette épouvantable consolation fit un tel effet sur mon individu, qu'à l'instant les nerfs de ma jambe gauche se retirèrent, et je suis demeuré boiteux depuis ce

---

(1) C'est ainsi que les Allemands nomment le châtiment qu'on appelle en France *passer par les baguettes*.

temps-là. Comme ceci est un fait constant, je prie en passant messieurs les physiciens d'exercer leurs spéculations sur un phénomène aussi singulier.

Au bruit qui s'était répandu qu'on allait vergéter l'omoplate de quatre philosophes, qui ne reconnaissaient point de loi; qui n'étaient d'aucun pays, il s'était assemblé un peuple innombrable pour assister à l'exécution de quatre hommes qu'il s'était figuré devoir être extraordinaires, et autrement faits que d'autres.

C'était au milieu de cette multitude que nos gardes nous conduisaient. Père Jean, fumant sa pipe, marchait le premier d'un pas grave et assuré; le compère le suivait en jurant; Diégo priait, et moi je pleurais. Nous approchions de l'endroit fatal : six ou huit maudits tambours préludaient déjà la marche qu'ils allaient battre pendant le régal dont on se promettait d'honorer notre philosophe, lorsque tout à coup père Jean renversa quatre grenadiers de sa droite, fendit la presse : le compère et Diégo le suivirent; j'en fis de même, et en quatre pas nous nous trouvâmes dans une église, vis-à-vis de laquelle nous venions d'arriver (1), et d'où nos gardes n'osèrent nous tirer.

Lorsque nous fûmes dans ce lieu, père Jean s'écria : Par la vertu de saint Adhelme, je savais bien que je me tirerais de cette affaire-ci ! Un homme tel que moi ne perd jamais la tête, dans quelque péril qu'il se trouve. Vivent les gens d'esprit, morbleu ! Pour toi, dit-il au compère, tu aurais juré long-temps avant que tes im-

---

(1) Dans le temps où cette aventure arriva, les églises, les couvens, les cimetières des Pays-Bas autrichiens étaient des asiles pour certains criminels; mais il s'est fait depuis quelques changemens à ce sujet.

précations nous eussent épargné la millième partie des coups que nous allions recevoir. Et toi, pieux bavard, dit-il à Diégo, j'ai bien voulu être ton ami, ton protecteur, je le serai même toujours, mais c'est sous cette condition que de ta vie tu ne compromettras la personne de père Jean avec les commandans allemands. Diégo reçut cette mercuriale les yeux baissés, fit une profonde inclination, et continua sa prière, que l'événement n'avait point interrompue.

Nous fûmes à peine une heure dans cet asile, que nous nous vîmes fournis de vivres au moins pour quinze jours. Dans l'après-midi, un honnête cordonnier nous apporta plus de cent quatre-vingts florins d'une quête qu'il avait faite pour des pauvres philosophes qui étaient en franchise : il nous dit que les confréries de l'église où nous étions s'intéressaient pour nous auprès de son excellence, et qu'elles espéraient obtenir incessamment notre délivrance. Nous remerciâmes le cordonnier, et il partit.

Vers le soir, le curé de cette église vint nous voir : comme il nous trouva causant, il nous dit d'un ton brusque que nous devrions bien respecter le lieu où nous étions, et nous souvenir que Dieu y était présent. — Monsieur le curé, dit le compère, Dieu n'est pas plus présent en ce lieu qu'ailleurs. C'est un être parfait, immense, que rien ne peut contenir que sa propre immensité ; il ne peut se diviser, ni s'étendre, ni se restreindre dans aucun lieu. — Tu es donc un hérétique ? dit le curé. — Je ne suis ni hérétique ni orthodoxe, répondit le compère : je n'endosse aucune livrée de parti : je suis ce que tout le monde devrait être, je suis philosophe. — D'où vient donc l'asile dont tu jouis, maraud ? — Il vient, répliqua le compère, de l'ignorance et de la méchanceté des hommes. L'établisse-

ment que Moïse (1) a fait des asiles pour des personnes entièrement innocentes, est une preuve de ce que je viens d'avancer. Si une personne avait commis un homicide innocemment, devrait-elle chercher asile ailleurs qu'aux pieds de la justice, et d'autre protection que celle des lois? Mais de tout temps les hommes ont été sots, injustes, méchans, et les lois tyranniques ou insuffisantes ; ce n'est pas tout : indépendamment de la cause vicieuse qui a produit l'établissement des asiles, ces asiles sont devenus eux-mêmes la source d'une infinité d'abus affreux ; les plus grands scélérats y furent à l'abri de toutes poursuites, et exempts de toute peine (2). N'allons point chercher des exemples chez les païens, arrêtons-nous au christianisme. Pour le peu que vous ayez lu ailleurs que dans votre bréviaire, monsieur le curé, vous aurez vu que la coutume ayant, dès le règne de l'hypocrite Constantin, fait regarder les églises comme des lieux de refuge, Théodose et ses successeurs furent obligés de restreindre ce privilége qu'on avait étendu à des gens indignes de toute protection ; mais ces lois, ni celles que Justinien fit là-dessus long-temps après, ne furent point des barrières assez fortes pour empêcher que vous autres, messieurs les ecclésiastiques, ne fissiez servir le progrès d'un abus si énorme au dessein d'établir votre propre domination, et d'attenter sur le droit du magistrat : il est vrai que c'était un serpent qui voulait dévorer l'autre ; mais ce ne fut pas moins un grand mal ; car plus il y a de ces sortes de bêtes sur la terre, plus on risque d'être mordu. Vous aurez encore lu, monsieur le curé,

(1) V. ce que dit là-dessus Grotius, *lib.* 2, *cap.* 21, §5, et le Clerc, sur les nombres 35, 6.

(2) V. l'Hist. de l'Acd. des inscript., etc., t. 5, édit. de la Haye, p. 52 et suiv.

que les conciles ouvrirent l'asile à toutes sortes de criminels, et le leur assurèrent par les foudres de l'excommunication qu'ils lancèrent contre ceux qui les en oseraient tirer; que nos souverains seigneurs et maîtres, les papes de Rome, ne manquèrent point de pousser aussi loin qu'ils purent l'immunité de ces lieux, que leur prétendue sainteté devrait faire regarder comme souillés par une telle protection (1)..... — Qu'entends-tu, interrompit le curé, par ce fatras de rapsodie dont tu m'ennuies? — J'entends, dit le compère, qu'il est étonnant qu'on ait établi des asiles pour recevoir un homme qui, après avoir commis innocemment quelque crime, fuit les poursuites de la justice comme celles d'une bête féroce; qu'il est encore étonnant que ces lieux, destinés à être le refuge des malheureux, soient devenus celui des plus grands scélérats; j'entends enfin qu'il est surprenant que des magistrats, assez ignorans ou assez méchans pour confondre l'innocent avec le coupable, soient assez sots, assez faibles pour respecter le vain asile d'un lieu qui n'a par lui-même, et qui ne peut recevoir de Dieu ni des hommes l'impertinent privilége de mettre l'innocence à couvert d'être traitée comme le crime, et le scélérat à l'abri de la punition de ses forfaits. — Je l'avais bien pensé, s'écria le curé en s'en allant, que tu étais un maudit hérétique.

---

(1) V. Jaques Godefroi, sur le code Théodosien, l. 13, tit. 44 et 45, t. 5, p. 356 et seq.—Buddæus, *Jurisp. hist. specim.* § 15 et seq.—Thomasius, *Not. in* Lancélot, l. 2, tit. 20, p. 1038 et seq.—Hertius, *Diss. de superiorit. territor.*

Ceux qui voudront voir ce qui concerne le droit d'asile que les ambassadeurs s'attribuent, pourront consulter Thomasius, *Diss. de Jure asilii, Legat. Ædibus compet.*, et le Traité de Bynkershoez, du juge compétent des ambassadeurs, ch. 21.

Lorsque le curé fut parti, père Jean dit au compère : Sais-tu bien, mon neveu, que tu déraisonnes, et que le galimatias dont tu viens de régaler ce prêtre pourrait, en certaines occasions, nuire à notre philosophie? — Je le sais aussi bien que vous, mon oncle, répondit le compère; mais comme je me suis aperçu d'abord que ce curé n'est qu'un ignorant, je n'y ai point regardé de si près : je réserve à raisonner en forme lorsque j'aurai affaire à des personnes raisonnables. — Hélas! dit Diégo, en s'adressant au compère, est-il possible que les grands hommes aient aussi leurs momens de faiblesse et d'aveuglement! Vous venez de dire que Dieu n'habite point ici préférablement à d'autres lieux; à la bonne heure, c'est que vous ne l'y voyez pas. Mais les saints, mon cher maître, les saints, pourriez-vous dire aussi qu'ils ne sont point ici plutôt que dans d'autres lieux? Ne voyez-vous pas là haut saint Laurent avec son gril, saint Crépin avec son tranchet, sainte Anne avec sa quenouille, sainte Apolline avec sa mâchoire, saint Pierre avec ses clés, saint Paul avec son sabre, saint Antoine avec son cochon, et saint Martin qui fait l'aumône au diable? Ne voyez-vous point là bas saint Corneille, au cou duquel pend une hardellée *d'ex-voto*, qu'on prendrait pour les breloques d'un opérateur, si l'on ne savait qu'il y a une terrible différence entre les opérations miraculeuses d'un saint et les prestiges d'un charlatan? Ah, mon maître! mon cher maître! si ce curé que vous venez d'irriter s'avisait de nous excommunier tous, que deviendrions-nous! Nous deviendrions abominables aux yeux de Dieu, en horreur aux bons catholiques, et aussi maigres (1) que des chats dans la saison des grenouilles.

---

(1) C'est une croyance assez généralement reçue parmi ceux

— Auras-tu bientôt fini ? dit père Jean à l'Espagnol; je croyais que cette affaire-ci t'aurait rendu plus raisonnable; mais, à ce que je vois, c'est de mal en pis avec toi. — En conséquence de l'ordre de père Jean, Diégo se tut.

Lorsque la nuit fut venue, nous soupâmes sur les provisions que l'on nous avait fournies, et nous fûmes nous coucher dans une vieille chapelle; où les marguilliers nous avaient fait apporter quelques bottes de paille. Le lendemain de grand matin, nous apprîmes que notre grace était accordée, et que nous pouvions partir. Un sergent et huit fusiliers qui nous attendaient à la porte de l'église nous entourèrent à notre sortie, nous conduisirent hors de la ville, et le sergent nous signifia, en nous lâchant, que M. le commandant nous défendait, sous peine de la vie, de remettre le pied dans Mons.

Lorsque nous fûmes libres, le compère Mathieu nous dit en soupirant : Je partirais content de cette ville si j'avais eu le temps de dire ma pensée à ce commandant allemand; j'eusse volontiers passé la moitié de la route qu'on nous destinait, pour avoir pu lui faire une dissertation en règle sur le droit de la nature et sur le prétendu droit des gens, et lui prouver qu'il n'est qu'un sot, qu'un brutal, un vil instrument de la tyrannie du plus fort. Mais il nous fit retirer au moment où j'allais lui débiter ce qui me venait dnas l'esprit là-dessus. Ah, mon cher oncle! si nous sommes dans le cas de trouver souvent des animaux semblables sur la

---

de la communion de Rome, que les personnes excommuniées deviennent pâles, maigres languissantes, étiques, cacochimes, et qu'elles périssent misérablement au bout d'un certain temps.

route de Russie, il vaut mieux retourner en France. — Père Jean répondit que le malheur qui venait de nous arriver ne devait son origine qu'à l'imprudence de Diégo; que comme il espérait qu'il serait plus sage par la suite, nous pouvions hardiment continuer notre route, en laissant toutefois les villes autrichiennes hors de notre chemin. Le compère consentit à la proposition de son oncle; mais il témoigna quelque peine de ne pas voir Bruxelles, Louvain et Anvers avant d'arriver en Hollande. Père Jean s'apercevant du chagrin de son neveu, dit qu'il n'y avait point grande perte en cela; que les Brabançons, en général, ainsi que les Flamands leurs voisins, quoique fort honnêtes gens, étaient le peuple le plus sot, le plus vain, le plus superstitieux de toute l'Europe; que pandant que l'on voyait s'élever de temps en temps chez les autres nations, même en Espagne, quelque génie sublime soit dans la littérature, les arts et la philossphie, ces animaux belgiques croupissaient encore dans la plus crasse ignorance, dans une indolence qui fait honte à l'humanité; que les prétendus beaux esprits qui se trouvaient parmi eux n'étaient que de pitoyables bavards que le plus petit philosophe crotté, qui court les rues de Paris, mettrait à *quia*. Il ajouta que si le hasard venait à y produire quelque plante qui promît quelque bon fruit, la superstition l'étouffait aussitôt, que les prêtres et les moines y étaient trop nombreux et trop considérés; que *l'universitas alma lovaniensis*, au lieu de donner à ses élèves des principes qui pussent élever leur esprit au moins jusqu'au sens commun, était un cloaque d'inepties et d'absurdités, un réceptacle de mille subtilités scolastiques ou ridicules, où un jeune homme, qui aurait les moindres dispositions en y arrivant, se pervertirait le jugement sans ressource, et deviendrait incapable du moindre raisonne-

ment ; que pour ce qui était d'Anvers , tout ce qui y respirait ne méritait pas d'être vu ; que ce qui pouvait y intéresser un galant homme, étaient les peintures exquises que l'on y voyait des Rubens, des Vandick, des Jordans, de ces peintres admirables , qui, après avoir illustré leur siècle et leur patrie, ont fait place à un tas de misérables barbouilleurs, à des rapetasseurs de vieilles croûtes, à d'indignes charlatans qui trompent impudemment le trop crédule étranger (1), en lui vendant de mauvaises copies ou quelqu'*enseigne à biere* pour des tableaux originaux. — Savez-vous, mon cher oncle, interrompit le compère, que ce que vous dites là, touchant la vente d'une chose pour une autre, est contraire à la bonne philosophie? — Ma foi, je n'y songeais pas, dit père Jean. Or ça, que les Brabançons, les Flamands, les Anversois aillent à tous les diables, je n'en parle plus ; continuons notre route, nous parlerons à notre aise lorsque nous serons arrivés à notre destination. Nous continuâmes effectivement notre route, et cela avec tant de diligence, qu'en trois jours et demi nous arrivâmes à Amsterdam.

---

(1) Je n'ai pu comprendre pourquoi père Jean s'emportait plutôt contre les barbouilleurs d'Anvers que contre les barbouilleurs des autres pays. Il est vrai que dans cette ville il y en a quinze contre un ailleurs ; mais est-ce aux barbouilleurs seuls qu'il faut s'en prendre, s'il y a tant de tromperie dans le commerce des tableaux? Anvers, ainsi que bien d'autres villes, ne fourmille-t-il pas d'une quantité d'autres brocanteurs de tableaux qui ne sont pas barbouilleurs? Comme père Jean n'était point un homme à se laisser trop questionner, je n'osai lui demander la raison de cette préférence.

CHAPITRE XIII

Rencontre d'un ancien ami du père Jean. — Repas chez deux négocians français.

En entrant dans la ville d'Amsterdam, un homme habillé en brun, portant une petite perruque ronde, accourut sauter au cou de père Jean, l'embrassa trois ou quatre fois, et lui dit : Est-ce bien toi, mon cher Jean! comment te portes-tu, et qu'as-tu fait de ma femme? A ce mot père Jean s'écria : Par la fressure de notre saint-père le pape, c'est mon ami Vitulos! ma foi, je me porte comme le Pont-Neuf; pour ta femme, le diable sait où elle est; le père prieur des grands-carmes de Rome me l'a soufflée comme je te l'avais escroquée. Que le ciel soit béni! j'ai éprouvé dans cette occasion la vérité du proverbe, qui dit *que nous serons mesurés de la même mesure dont nous mesurons les autres*; mais j'en suis tout consolé. — Et moi je n'en ai jamais été attristé, dit Vitulos, tu m'as défait d'un fardeau qui me pesait terriblement sur les bras; si tu ne m'avais point enlevé cette sorcière à tous les diables, je l'aurais noyée un jour ou l'autre. Vive la communauté en toute chose. Morbleu! le droit de propriété est un droit inventé par Béelzebuth pour faire enrager les hommes : la possession d'un bien tourmente, fatigue, ennuie le possesseur, ou tente, ou fait tort à celui qui ne le possède pas. — Oh! oh! dit le compère, monsieur est philosophe, à ce que je vois? — Oui dà, répond Vitulos, et de la plus fine espèce, même. Ce n'est pas ce dont il est question pour le présent; où allez-vous loger? — A la ville de Lyon, dit le père Jean. — Fort bien, reprit Vitulos, j'y suis logé aussi. Allons,

partons ; ce soir je vous mène tous souper dans la meilleure compagnie du monde, où la liberté, l'enjoûment et le plaisir le disputent avec la bonne chère ; car je suppose que ces messieurs qui accompagnent mon ancien camarade sont de ses amis. — Vertu de froc ! dit père Jean ; crois-tu que je voyage avec mes ennemis ? Ce joli drôle que tu vois est mon neveu, c'est l'arc-boutant du bon sens et le restaurateur de la philosophie : voilà son compatriote et compère Jérôme ; ce long flandrin efflanqué, avec sa physionomie de brebis, est le seigneur Diégo-Arias-Fernando de la Plata, y Mendoça, y Rioles, y Bajaloz, gentilhomme Espagnol, qui prie plus Dieu dans un jour que nous n'avons fait pendant tout le temps que nous avons été capucins ; en général, ce sont mes intimes, mes bons amis, mes associés, et qui seront aussi les tiens, lorsque tu le voudras. — Vitulos, enchanté, poussa un cri de joie, et, sans regarder s'il était au milieu de la rue, il nous félicita et nous embrassa tous l'un après l'autre, ce qui fit bien rire les gens, et surtout un boulanger vis-à-vis de la boutique duquel nous étions.

Lorsque nous fûmes arrivés à l'auberge, Vitulos nous conta qu'il était à Amsterdam pour certaines affaires qui concernaient la philosophie ; qu'il avait des liaisons fort étroites avec un nommé M. *Dominus*, qui était l'agent des révérends pères jésuites dans ce pays-là ; que quant aux personnes chez lesquelles il voulait nous mener souper, c'étaient deux négocians français demeurant ensemble, ayant chacun une très-jolie femme, chez lesquels il s'était introduit sous le manteau de la franche-maçonnerie, et chez qui il avait la liberté, de mener deux, trois ou quatre amis, toutes les fois qu'il y était invité.

L'heure du souper étant venue, Vitulos nous mena chez ces messieurs, qui nous reçurent le plus affectueu-

sement du monde, ainsi que mesdames leurs épouses; trois autres conviés qui se trouvaient là nous firent aussi beaucoup de politesse; bref, l'on servit, et depuis long-temps je n'ai vu une table si délicatement fournie, ni un repas où régnait plus de gaîté, où il se dit plus de bons mots, plus de saillies, enfin où l'esprit et l'enjoûment se trouvèrent si parfaitement réunis.

Lorsque le dessert fut servi, l'un de nos hôtes nous dit : Messieurs, je vous prie de nous excuser si vous n'avez point fait meilleure chère. Cependant je remercie le ciel de ce qu'il ne nous a point fait naître trois mille ans plus tôt; car, si l'on en croit le bonhomme Homère, le meilleur cuisinier de ce temps-là n'était point capable de faire une sauce-robert. Tout ce que nous eussions pu vous donner alors eût été un taureau bouilli, ainsi que fit Ajax à Agamemnon, ou deux cochons rôtis, comme fit Eumée lorsqu'il régala Ulysse. — Monsieur a bien des bontés dit Diégo, je prie saint Barthe... — Monsieur a bien des bontés, assurément, interrompit père Jean : mais si nous en voulons croire le bonhomme Homère, il vous en contera bien d'autres. Où diable avait-il appris ce qui se servait sur la table des grands, lui qui était un poète, et par conséquent si gueux qu'il n'a peut-être jamais mangé que des oignons, des fèves et des pistaches? — Tout beau, mon confrère, dit Vitulos, ayez meilleure opinion de messieurs les poètes; s'ils peuvent ignorer par état ce qui se sert sur la table des grands, ils ont le privilége de le savoir par inspiration; l'enthousiasme dont ils sont possédés quelquefois, les élève au rang de ces intelligences célestes, qui connaissent mille choses sans le secours des sens, et dont les lumières étendues ont quelque chose de divin. Homère, par exemple, n'a pas couru toute la Méditerranée, et je ne sache point qu'il ait jamais vu de tempête : voici toutefois de quelle façon

il en décrit une au vingtième livre de son Iliade.

Comme la compagnie n'entend point le grec, je me servirai de la traduction de ce passage :

L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie,
Pluton sort de son trône, il pâlit, il s'écrie!
Il a peur que ce dieu, dans cet affreux séjour,
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour;
Et, par le centre ouvert de la terre ébranlée,
Ne fasse voir du Styx la rive désolée;
Ne découvre aux vivans cet empire odieux
Abhorré des mortels et craint même des dieux.

Si Duguay-Trouin vivait encore, je lui defiérais de peindre du moindre de ces traits les orages qu'il a essuyés dans le cours de ses expéditions (1). Toutefois,

(1) Et moi je défierais Homère et son prôneur Vitulos de décrire, soit par inspiration ou autrement, non pas une tempête, mais certains petits morceaux de chair qui nous pendent sous le nez, aussi admirablement que Lazarelli les a dépeints dans le sonnet suivant :

Gran sostegni del Mondo, almi Conglioni
Del Celeste Fattore opere ingegnose;
Da caricare i piccioli cannoni,
Ond' armato va l' huom, Palle giocose,

Robusti, ancorche teneri, Palloni,
Con cui giuocan tra lor Mariti, e Spose,
Del corpo human spermatici Embrioni,
De' Venerei, Piacer Fonti amorose,

Magazzeni vitali, ove Natura
L' human seme riposto, a i figli suoi
D' assicurar la successïon procura :

Ma la gloria maggior, che tutti oscura
Gl' incliti pregi vostri, è l' esser voi
Del mio Don Ciccio Archetipo, e figura.

Cicceid. Sonn. 185.

mon cher camarade, les vers que je viens de réciter ne sont qu'un faible échantillon du passage original.

Mais ne reculons point jusqu'à Homère; n'allons point si loin, de crainte de nous fatiguer. Ne voyons-nous pas parmi les poètes de nos jours (qui, par parenthèse, ne sont que des poétereux, en comparaison des anciens), ne voyons-nous pas, dis-je, parmi nos poètes, les uns perchés au coin d'un mauvais grenier, décrire en vers pompeux l'ordonnance, la régularité, la magnificence, la majesté d'un palais qu'ils n'ont jamais vu? la distribution, la proportion, le goût, la richesse des appartemens où il ne sont jamais entrés? la perspective riante, les chefs-d'œuvre de marbre, de jaspe, de bronze, les bosquets, les terrasses, les canaux, les fontaines, etc., qui embellissent les jardins dont ils n'ont jamais approché? N'en voyons-nous pas d'autres, tapis dans leur galetas, et plus poltrons que le Sosie d'Amphytrion, tracer d'un crayon terrible l'ébranlement de deux armées prêtes à se décharger, la violence de leur choc, le bruit des armes, le hennissement des chevaux, les cris des combattans joint au tonnerre du canon et de la mousqueterie, l'assemblage épouvantable de fumée, de poussière et de feu, le spectacle horrible des morts, des mourans, des corps et des membres pal-

Homère, dans la description qu'il fait de la mer en furie, n'a eu besoin, comme le dit fort bien Vitulos, que d'inspiration, ou plutôt de son imagination vive et impétueuse. Mais le poète italien réunit ici l'imagination la plus brillante à ce que l'esprit a de plus profond, de plus exact, de plus poétique, de plus fin et de plus élégant. Ceci soit dit sans faire tort à ce que Vitulos entend prouver à frère Jean; mais je veux faire voir en passant que l'imagination est un faible avantage pour un poète, sans l'esprit ou le sentiment.

Note du révérend père gardien des capucins de Néauffle.

pitans; en un mot l'acharnement des vainqueurs, la rage, le désespoir des vaincus, toutes les horreurs du carnage, et la suite d'un combat dont l'effroyable tableau tracé par des vers dignes d'un tel sujet, fait autant d'effet sur notre ame émue que si nous étions les spectateurs de l'action même. D'autres, couchés sur un grabat, plus transis qu'amoureux, nous peignent d'un pinceau léger, mais plein de feu, les tendres discours, les baisers amoureux, les plaisirs vifs et doux, les ravissemens délicieux de deux jeunes amans, à qui le hasard vient d'accorder pour la première fois une nuit tranquille, une nuit favorable à leurs désirs et à leurs amours. En voilà assez, je crois, pour prouver à l'univers entier qu'en vertu du privilége de la poésie, l'auteur de l'Iliade pouvait savoir, par une espèce, d'inspiration, ce qui devait avoir été servi sur la table d'Eumée et d'Ajax, quoiqu'il vécût plus de trois cents ans après ces héros. — L'ami, dit père Jean, tu feras bien de boire un coup, car tu vas t'enrouer; après quoi tu me diras si dans ces temps-là la nature n'avait point aussi abondamment pourvu qu'aujourd'hui les champs, les rivières et les bois, de tous les animaux, de toutes les productions de la terre, dont nous savons si bien garnir nos tables.

Vitulos, au lieu de boire un coup, en but deux, et continua ainsi :

La nature a été de tout temps aussi abondante, aussi variée dans ses productions qu'elle l'est aujourd'hui. Il y a de tout temps des gens riches, et même des gourmands, puisqu'Esaü vendit son patrimoine pour un plat de lentilles; indépendamment des gens riches et des gourmands, il y eut aussi des cuisiniers, mais ces cuisiniers étaient tout au plus des marmitons en comparaison des cuisiniers français d'aujourd'hui, surtout de ceux des ecclésiastiques et des maltôtiers, race

de gens qui ne vivent que du malheur d'autrui, ainsi que les médecins, les apothicaires, les avocats, les procureurs, et tant d'autres qui ont la conscience aux talons et les ongles crochus comme les éperviers.

La cuisine des anciens n'approcha donc jamais de la nôtre. Pour le prouver, je commence par Abraham, qui n'était certainement point pauvre, puisqu'avec son monde seul, il battit le roi Chodorlahomor et ses trois confrères, qui avaient eu l'audace de s'emparer des biens et de la personne de Loth son neveu : or, ce patriarche ne donna pour récompense aux trois anges qui vinrent lui rendre visite dans la vallée de Manbré, qu'un veau grillé, cinquante-six livres de pain cuit sous la cendre et quelques pintes de botermelk. De tels hôtes méritaient certainement bien un régal plus honnête et plus délicat; mais Abraham, tout hospitalier, tout généreux qu'il était, ne put faire l'impossible (1).

Les Egyptiens n'étaient vraisemblablement point gueux, puisqu'un de leurs rois fit délivrer pour près de quatre millions de florins d'ails, d'oignons et de poireaux aux ouvriers qui bâtirent la grande pyramide que l'on voit encore aujourd'hui à quelques lieues du Grand-Caire. A en juger par une dépense si extraordinaire pour un sujet si peu important en soi, je répète donc que les Egyptiens devaient être des gens à leur aise, mais qui faisaient très-mauvaise chère. Ils avaient fait des dieux de plusieurs animaux mangeables, ainsi que des légumes les plus nécessaires à la marmite, d'où il résulte encore une grande diminution sur la variété,

(1) Les Israélites, postérieurs à ce patriarche, ne furent point meilleurs cuisiniers que lui. L'on ne voit dans leur repas ni sauces ni ragoûts; leurs plus grands délices étaient le lait et le miel.

sur la multitude des mets; car les animaux et les plantes qui avaient le bonheur d'être inscrits dans le catalogue de ces dieux, étaient sacrés, et l'on n'y pouvait toucher. Il s'est même vu des occasions, au rapport d'Hérodote et de Diodore, où la disette fut si grande, que les Egyptiens se mangèrent les uns les autres, plutôt que de mettre une de leurs divinités au pot; de sorte que dans ce pays là il valait mieux être un bœuf qu'un homme.

Pour les animaux dont les Egyptiens pouvaient manger, ils en rejetaient la tête: autant de diminué encore. Le cochon était réputé immonde; de là point de hure pour eux, point de jambons, point d'oreilles; de là, ni langues fourrées, ni boudins, ni saucisses, ni andouilles, ni cervelas; point de pieds de cochons à la sainte Ménehould, point de carré au petit lard, point d'échinées en côtelettes, point de poulets piqués, bardés, lardés; point de mets enfin, soit rôtis, soit à la braise, soit en ragoût où le lard entre aujourd'hui pour le tiers de l'assaisonnement.

Après avoir parlé du patriarche Abraham et des Egyptiens, je viens aux Assyriens; ces peuples passaient leur vie dans la sensualité et les délices de leurs sérails. Pour peu que l'on ait lu, on se ressouviendra des galanteries de Sémiramis, de la mollesse de Ninias et de ses descendans; leurs bâtimens étaient de la dernière magnificence: le faste, le luxe, les environnaient de toutes parts; pour leurs repas, il y régnait plus de profusion et de confusion dans le service; plus d'emportement et de dissolution parmi les conviés, que de délicatesse et de civilité; témoins ce qu'en rapportent plusieurs auteurs, et nommément le prophète Daniel, lorsqu'il parle du festin que Balthazar donna à toute sa cour.

Quant aux Mèdes, l'on voit dans la Cyropédie de

Xénophon que leur table ressemblait assep à celle des Babyloniens.

Pour les Grecs, il est prouvé que dans les siècles héroïques ils n'avaient ni cuillers, ni fourchettes, ni nappes, ni serviettes; ils mangeaient avec les doigts comme le bon père Adam; et s'essuyant à leur barbe comme Mathusalem. Il n'était point question dans ce temps là de gibier, de volaille, ni d'œufs; l'on n'en voit pas même sur la table des amans de Pénélope, qui étaient bien les plus friands coquins du temps. Il en est de même des fruits et des légumes. Quant aux poissons, ils les méprisaient tellement, que, dans l'Odyssée, Ménélas s'excuse d'en avoir mangé, parce qu'il était réduit à la dernière nécessité. Aujourd'hui l'on fait gloire d'avoir sur sa table un bon esturgeon.

De tous les Grecs postérieurs à ces temps héroïques, il n'y eut que les Athéniens qui débarbouillèrent un peu l'art de faire la cuisine; tout ce qu'on nous conte de leurs festins consistait toutefois plus dans l'appareil du service que dans le choix et la délicatesse des mets. Si quelque chose pouvait faire désirer à un galant homme de se trouver à leurs repas, c'étaient les conservations enjouées et savantes qui occupaient les convives; mais par malheur il ne s'y trouvait point de femmes. — Eh! peut-on trouver un repas agréable, s'écria tout à coup Vitulos, où ce sexe enchanteur ne préside pas! Convenez, mon cher père Jean, que: quelque délicatement composé que soit un plat, il n'est rien en comparaison de ce qu'il devient, lorsqu'il est servi par une main telle que celle de l'une ou de l'autre de nos deux charmantes hôtesses. Que de grâces, que de charmes dans la dissection, le choix, l'arrangement des morceaux: et dans la manière de les présenter! O main blanche! main mignonne et dodue! continua-t-il en se jetant sur celle de la dame qui était à côté de

lui, que votre vue est séduisante! lorsque ce qu'elle daigne nous servir est accompagné d'un doux regard, d'un sourire aimable, de ces mots aimables, de ces mots obligeans, de ces graces enchanteresses, qui sont la sause de toutes les sauces, l'élixir et la quintescence des ragoûts les plus exquis que l'art des cuisiniers ait inventés depuis le déluge jusqu'à nos jours; oui, charmante hôtesse, c'est de vous que l'on pourrait dire :

Le gratie, l'accoglienze, i resi è quanti
Modi son di vaghezza, e leggiadria;
Il suave parlar, gl' alti sembianti,
La beltate, il valor, la cortesia;
Il senno, eli costumi honesti è santi
E tutto quel che di laudato sia
Con quanto di valor piovano i dei
S'accoglie è fa sol' una lode in lei.

Et vous, dit-il, en s'adressant à l'autre dame, n'est-ce point de votre divine personne qu'Ottavio Rinuccini parlait autrefois lorsqu'il disait :

L'oro del crin, la maestà del viso;
La porpora de'labbri : il sol degli occhi;
De la fronte le rose, e'l bel narciso;
L'arco del ciglio, che saete scocchi;
La voce, e'l gesto, e'l portamento, e'l riso;
Il guardo i che ferisce ovonque tocchi;
La grazia sua, la sua virtu divina,
Fan dell' anime altrui dolce rapina.

— Or ça, dit père Jean, auras-tu bientôt fini? je crois fort que ces dames s'amusent plus des douceurs que tu leur débites, que de tes rapsodies sur la cuisine des anciens; mais sais-tu bien que voici leurs maris, qui pourraient fort bien ne point prendre ces gentillesses sur le même ton? — Nos hôtes ayant dit à père Jean qu'ils connaissaient le pélerin depuis longtemps, qu'ils ne s'effarouchaient point de tout ce qu'il

pouvait conter à leurs femmes, et ces dames ayant témoigné que cela leur ferait plaisir de l'entendre continuer à raisonner sur les anciens, Vitulos reprit son premier sujet, et dit :

Puisque ces dames veulent bien me permettre de continuer, je passe à la cuisine des Lacédémoniens. Cette nation mangeait en public; les tables étaient distribuées par quinze personnes, auxquelles on donnait tous les deux jours un boisseau de farine, huit mesures de vin, cinq livres de fromage, deux livres et demie de figues, et quelque peu de monnaie pour l'apprêt et l'assaisonnement. Ce ne sera certainement pas encore ces gens-là qui donneront gain de cause à ceux qui voudront soutenir que la cuisine des anciens l'emportait sur la nôtre. Des Lacédémoniens je retourne aux Athéniens, pour vous dire qu'après ceux-ci les Romains sont venus, qui renchérirent de quelque chose sur la cuisine des premiers; mais encore n'était-ce rien de la cuisine des Romains en comparaison de la nôtre.

— Savez-vous bien, M. Vitulos, dit le compère Mathieu, que vous pourriez bien vous tromper dans votre calcul, et que l'on ne doit point tout-à-fait juger de la façon de manger d'une nation par quelques traits que l'on en rapporte, non plus que l'on ne devra juger un jour de la table des rois de Suède du dix-septième siècle par celle de Charles XII?

— Je sais cela aussi bien que vous, monsieur le philosophe, répondit Vitulos; il y a trente ans que j'ai lu dans les Lamprides, dans Ammien Marcellin et autres, que des empereurs romains, tels qu'un Trajan, un Alexandre Sévère, un Julien, se contentaient souvent à leurs repas, lorsqu'ils étaient à l'armée, d'un plat de pois ou de bouillie, et je n'ai point jugé pour cela que l'on ne mangeât alors que des pois ou de la bouillie,

non plus que je n'ai jugé de la bonne chère des Italiens du seizième siècle, par le pape Adrien VI qui ne mangeait que du stokfiche.

De tout cela enfin, je reviens à dire qu'il y a trois mille ans, ainsi qu'auparavant, l'on se contentait de grosses pièces et de bon appétit pour sauce (1). Mais pour gagner ce bon appétit, l'on travaillait, et aujourd'hui tous ceux qui mangent splendidement ne travaillent pas. Je sens que l'on va me demander si les anciens riches travaillaient; je répondrai qu'oui, et cela depuis le sceptre jusqu'à la houlette : Rebecca allait fort loin chercher de l'eau dans une cruche qu'elle portait sur ses épaules, et cette Rebecca était la belle-fille de cet Abraham dont j'ai parlé tantôt, et qui était un maître gars, comme disent les Normands. Les enfans du roi Priam tirèrent eux-mêmes de la remise le char qui devait porter ce prince au camp des Grecs, y attelèrent les mulets et les chevaux, et chargèrent dessus le coffre qui contenait la rençon d'Hector. L'on voit encore les fils d'Acinoüs, roi des Phéniciens, dételer les mulets du char de la princesse Nausicaa, leur sœur, et celle-ci partir de là avec ses femmes pour aller laver ses robes à la rivière. A ces trois exemples, j'en pourrais joindre trois cents autres (2); mais j'espère que ce que je viens de dire suffira pour cette fois.

---

(1) Le cochon rôti dont Vitulos a parlé ci-devant, était un cochon de cinq ans, et le régal de cinq personnes, Homi Odyss.

(2) Tels que celui de Saül, qui reçut la nouvelle du péril où était la ville de Jabès en Galaad, lorsqu'il était occupé à conduire une couple de bœufs. *Reg.* 14, 5.

Celui de Jacob, qui fut de Bethsabée à Haran (distance de plus de deux cents lieues), seul, à pied, un bâton à la main, qui couchait où la nuit le surprenait, et mettait une pierre sous sa tête pour lui servir d'oreiller. *Gen.* 32, 11.

— Bois un coup, Robin-mignon, dit père Jean, tu as de l'esprit comme un sorcier aujourd'hui. Où diable as-tu pêché la litanie que tu viens de nous débiter? Si tu étais demeuré capucin, tu serais aujourd'hui général de l'ordre.

— Il me semble, dit une des dames, que M. Vitulos a dit tantôt que les poètes d'aujourd'hui n'étaient que des poètereaux en comparaison des anciens. J'ai toutes les peines du monde à croire cela; je voudrais bien entendre le grec pour en juger.

— Madame, dit Vitulos, il ne faut point entendre le grec pour cela; il ne faut que comparer quelques traductions des pièces qu'ils nous ont laissées avec ce que nos poètes ont fait de meilleur, et vous verrez la différence. Sans parler du fameux épithalama qui fait partie des livres saints, sans parler de quantité d'autres morceaux qui valent cent fois mieux, qui approche aujourd'hui du divin Anacréon dans la manière de prendre l'amour tel qu'il est, c'est-à-dire tel que nous ne le connaissons guère? Les ouvrages de ce poète charmant ne sont que des graces, ne sont que des fleurs. Quelle aisance! quelle délicatesse! quel naturel dans la poésie de la tendre Sapho, écoutons-la exprimer la violence de son amour, dans la faible traduction d'un passage des précieux restes que nous avons d'elle :

Heureux qui près de toi, et pour toi seul soupire,
Qui jouit du plaisir de t'entendre parler,
Qui te voit quelqefois doucement lui sourire :
Les dieux, dans son bonheur, peuvent-ils l'égaler?
Je sens, de veine en veine, une subtile flamme

Celui d'Eumée, qu'Ulysse trouva faisant des souliers, et qui avait lui-même bâti les étables pour les troupeaux qu'il nourri[illegible] *Odiss*. 14.

[illegible]e Cédéon, de Ruth, d'Elysée, d'Ulysse, etc.

Courir partout mon corps, sitôt que je te vois;
Et dans les doux transports où s'égarent mon ame,
Je ne saurais trouver de langue ni de voix.
Un nuage confus se répand sur ma vue;
Je ne sens plus, je tombe en de douces langueurs,
Et pâle, sans haleine, interdite, éperdue,
Un frisson me saisit... je tremble... je me meurs.
Mais quand on n'a plus rien il faut tout entreprendre(1).

Quel ordre! quel admirable mélange de circonstances et d'incidens! quelle harmonie! quel tableau! Où est l'amante de nos jours qui sente et s'exprime ainsi? je dis plus, qui puisse comprendre tout le vrai, toute sa délicatesse de ce que vous venez d'entendre? Ah! madame! il faut avoir le cœur de Sapho pour apprécier tout le mérite de chaque mot de ce chef-d'œuvre tel qu'il est dans l'original. J'y renvoie les curieux; ils le liront, ils le trouveront peut-être froid et insipide. Ne vous étonnez pas, madame, il faut de grands mots aujourd'hui pour exprimer de petites choses; mais de grands mots font ouvrir les oreilles, et c'est assez dans le temps où nous sommes. — Monsieur Vitulos, dirent ces dames en riant, il se fait tard; vous nous permettrez, ainsi que la compagnie, de nous retirer; d'ailleurs, votre acharnement contre nos pauvres poètes modernes pourrait nous dégoûter de lire leurs ouvrages, et ce serait un plaisir de moins. Bonsoir.

---

(1) L'original de cette traduction est une de plus belles odes de Sapho que Longin nous a conservée; mais comme cette ode a passé par les mains de plusieurs copistes et de différens critiques, elle a beaucoup souffert des uns et des autres. Le roi de France en possède un manuscrit très ancien, écrit sans distinction de vers, sans ponctuation, sans orthographe: l'on eût mieux fait de nous la donner telle qu'elle est dans ce manuscrit, qu'avec tous ces retranchemens, additions, tr[illegible]ns, changemens qu'Isaac Vossius et autres y ont faits.

Lorsque ces dames furent parties, Vitulos continua, et nous dit : Le cœur des anciens était tellement fait pour sentir, qu'ils exprimaient tout le feu dont leur ame sensible et voluptueuse était capable, jusque dans les passions les plus injurieuses à la nature et au beau sexe; si nous ouvrons Diogène de Laërce, nous y voyons de quelle façon le divin Platon s'exprime sur ce sujet dans le fameux distique qu'il a fait sur son cher Agathon. Comme vous entendez vraisemblablement tous le latin, je vais vous rapporter la paraphrase que l'un des amis d'Aulugelle en a faite :

Dum semibulco suavio
Meum puellum suavior,
Dulcemque florem spiritus
Duco ex aperto tramite :
Animula ægra et saucia
Concurrit ad labias mihi
Rictum que in oris pervium,
Et labra puelli mollia
Rimato itineri transitus
Ut transiliret nititur :
Tùm si moræ quid plusculæ
Fuisset id cœtu osculi :
Amoris igni parcieta
Transisset, et me linqueret :
Et mira prorsùm res foret
Ut ad me fierem mortuus,
Ad puerum at intus viverem.

Tout le monde sait qu'à l'instar de ce philosophe, et d'autres anciens qui lui ressemblaient, certaine nation de delà les monts se pique quelquefois de s'égayer à ce jeu, et d[illegible]er sur ce sujet. Mais quelle différence entre leur poésie et celle que les anciens ont laissé dans ce genre! Voici comme Jean de la Casa, archevêche de Bénévent, et grand pédéraste s'il en fut

s'explique sur cet article dans son *Capitolo de rno :*

Tennero il forno già le donne fole
Oggi mi por che certi garzonnacci
L'abbian mandate poco men ch'al sole
Spazzinlo a posta lor, nessum non vacci.
Dicon pur ch'egli e umido e mal netto,
E sono ben cagion quelle sue stracci.
Lo per me rade volte altrove il metto ;
Con tutto che'l mio pan sia piccolino
El forno del Donne un pô grandetto,
Benche chi sa questo mestier divino
Sa ben trovar dove l'anno nascoto
Cela dirieto un certo fornellino.

Quelles grossiéretés, en comparaison de l'élégante et délicate polissonerie du philosophe grec! Cet archevêque était toutefois un des plus polis écrivains de son temps, un des plus fameux poètes du siècle du Dante, de Tasse, de l'Arioste et du Guarini ; il était l'émule du Berni, du Varchi, du Mauro, du Bino, du Molsa, du Dolce, ainsi que du Firenzuola, du Pulci, du Caro, du Franco, du cardinal Rembo et de l'Arétin même (1), et tel enfin que l'Europe n'en a point de pareil aujourd'hui en fait de polissonneries, si vous en exceptez Piron ? J'ai vu des grenadiers dans leurs corps-de-garde rougir en entendant lire certains de ses ouvrages.

J'aurais mille choses à rapporter là-dessus, messieurs, si trois raisons ne m'obligeaint à finir : 1° Ce que je viens de dire n'étant qu'une simple réfutation de ce que mon confrère père Jean avait avancé sur l'ignorance d'Homère touchant la cuisine des anciens, et une légère preuve que les anciens étaient meilleurs poètes que nous (2), mon discours deviendrait, si je m'étendais

(1) Tous poètes plus ou moins libres et polissons dans certains endroits de leurs ouvrages.

(2) Si j'eusse osé interrompre M. Vitulos, je lui aurais dit

davantage, une dissertation sérieuse et en forme, ou plutôt une plate et ennuyeuse rapsodie, une compilation indigeste qui vous fatiguerait sans vous instruire; car, soit dit en passant, je ne suis ni érudit ni savant. 2° Il est indécent à tout honnête homme de trop gloser sur le dernier article que je viens de toucher en parlant des amours de Platon, du goût particulier de l'archevêque de la Casa et de leurs semblables, et ridicule à moi de trop m'étendre sur les amours plus honnêtes d'Anacréon et de Sapho, puisqu'il y a plus de deux ans que je ne me suis aperçu si je végète. N'allez pas dire que ma modestie me sert de louange; car je vous jure en vérité que si Vénus tombait à ma discrétion, je me trouverais dans le cas de cet ermite dont l'Arioste dit:

Gia resupina ne l'arena giacce,
A tutte voglie del vecchio rapace.
Egli l'abbraccia, et à piacer la tocca,
Et ella dorme, è non puo faire ischermo,
Hor le baccia, il bel petto, hora la bocca:
Non è chi'l veggia in quel loco aspro et ermo,
Ma ne l'incontro il suo destrier trabocca,
Ch'al desio non risponde il corpo infermo,
Era mal'atto, perche havea tropp'anni,
E potra peggio, quanto piu l'affanni,
Tutte le vie, tutti li modi tenta;

---

que ce qu'il avançait était vrai en partie, mais que les anciens n'ont jamais approché de nos meilleurs poëtes dramatiques, encore moins du célèbre La Fontaine, dont les fables sont autant au-dessus de ce que les anciens ont fait en ce genre, que la Henriade de Voltaire est au-dessus de la Pucelle de Chapelain. Il paraît que Vitulos savait cela aussi bien que moi, car il puise les exemples qu'il cite ici dans quelques pièces où il y a plus de sentiment que d'esprit, et laisse là celles où il faut l'un et l'autre; j'ignore enfin pourquoi, en élevant généralement tous les poëtes anciens jusqu'aux nues, il ne parle d'aucun poëte latin.

Ma queil pigro Ronzzon non pero salta.
Indarno il fren gli scote, e lo tormenta,
E non puo far che tenga la testa alta.

Enfin il est temps que je me taise, et il est juste que chacun ait son tour à parler.

— Ma foi, dit père Jean, voilà ce que tu as dit de plus raisonnable depuis une heure que tu brailles, et que tu nous étourdis. J'avais cru dans le commencement que ce n'aurait été que pour quelques minutes; mais lorsque tu entreprends une fois de prouver quelque chose, tu entasses fait sur fait, tu parles grec, latin, italien, allemand, espagnol, hébreu, arabe chinois, et tu ne songes point que tu assommes ceux qui t'écoutent. Ça buvons à la santé de nos hôtes qui nous ont si bien régalés.

Lorsque cette santé fut bue, père Jean dit au compére: Et toi, mon neveu, tu ne dis rien; tu es là comme un hébété: régales-nous donc d'un plat de ta philosophie. L'un des conviés, qui était un Hollandais, ayant entendu parler de philosophie, demanda au compère s'il n'était rien autre que philosophe, et si par hasard il n'était point aussi Coccéien ou Voëtien (1). — Je

---

(1) Ces mots désignent les sectateurs de deux fameux théologiens protestans, dont l'un se nomme Cocceius et l'autre Voëtius : le premier fut professeur d'hébreu à Brême sa patrie, puis a Francker, et finit par enseigner la théologie à Leyde, où il mourut en 1669. On a de lui de longs, longs, longs commentaires sur la Bible, et d'autres ouvrages imprimés en dix volumes in-folio : qui ont fait autant de bruit en Hollande que s'ils en eussent valu la peine. Sa manière singulière d'interpréter l'Écriture lui attira plusieurs adversaires dont les principaux furent Voëtius et les Voëtiens,

Ce Voëtius était de Heusden; il assista au synode de Dordrecht, et fut professeur en théologie et en langues orientales à Utrecht, où il était aussi ministre. On a de lui un grand

m'embarasse fort peu de ces importantes opinions qui divisent vos savans, et qui repandent leur ridicule jusque dans vos écoles. Je suis un philosophe qui, par mes profondes réflexions sur la nature des choses, me suis élevé autant au-dessus des préjugés des autres hommes que le soleil est au-dessus des étoiles par sa clarté. J'ai étendu mes regards sur tous les objets dont je suis environné (1); j'ai pénétré dans les replis les plus ca-

---

nombre d'ouvrages, dans lesquels il dît des injures si atroces à ses ennemis, et fait paraître une passion et une fureur si extraordinaires qu'on le prendrait pour un énergumène, si l'on ne savait que c'est un théologien qui dispute contre un autre. Cet esprit brouillon et opiniâtre ayant été fait recteur de l'Université d'Utrecht, qui était cartésienne, y fit défendre la philosophie de Descartes, et fit paraître tant d'emportement contre ce grand homme, que s'il eût eu autant de crédit en Hollande que Calvin en avait à Genève, lorsqu'il fit brûler Servet en faisant la grimace d'intercéder pour lui, il lui aurait fait subir le même sort, et pis encore, s'il eût été possible.

(1) Quoique je ne sois qu'un sot, il me semble que Charron insinue dans le liv. 2, ch. 2, de la *Sagesse*, qu'il a entrevu les découvertes que le compère Mathieu a faites en philosophie. Ce Charron était un pyrrhonien fieffé, et du pyrrhonisme à la saine philosophie il n'y a qu'un pas; et lorsqu'il n'y a qu'un pas d'une chose à une autre, l'on n'a ordinairement point besoin de lunettes pour voir de l'une à l'autre. Ayant établi au commencement du chapitre susdit qu'il faut recevoir avec toute humilité et soumission les vérités que la sagesse éternelle a révélées, se conformer aux usages, aux coutumes, se soumettre aux lois, etc., en un mot s'accommoder extérieurement à tout, parce qu'il en faut rendre compte à autrui, mais que les pensées, opinions, jugemens sont nôtres et libres; voici comme il propose les fondemens de son système d'indifférence et de scepticisme:

« Or, le vray moyen de se maintenir en une belle liberté de jugement, et qui sera encore une autre belle leçon et disposition à la sagesse, c'est d'avoir un esprit universel, jetant sa veuue et considération sur tout l'univers, et non l'asseoir en

chés de l'esprit et du cœur de l'homme, et j'ai vu que l'univers entier était plongé dans l'illusion, l'erreur, la malice et le mensonge.

---

certain lieu, loy, coustume et manière de vie (avec la modification susdite, tant au croire qu'au faire); estre citoyen du monde, comme Socrate, et non d'une ville; embrassant par affection tout le genre humain. C'est sottise et faiblesse que de penser que l'on doibt croire et vivre par-tout comme en son village, en son pays, et que les accidens qui adviennent icy touchent et sont communs au reste du monde. Le sot, si l'on récite y avoir autres créances, coustumes, loix, toutes contraires à celles qu'il voit tenir et usiter, il les abomine et condamne promptement comme barbarie, ou bien il mescroit tels récits, tant elle a l'âme asservie aux siennes municipales, qu'il estime estre les seules vrayes, naturelles, universelles. Chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son goust et usage, et semble que nous n'avons autre touche de la vérité et de la raison, que l'exemple et l'idée des opinions et usances du pays où nous sommes. Or, il se faut affranchir de cette brutalité, et se faut présenter comme en un tableau cette grande image de nostre mère nature, et son entière majesté, remarquer là-dedans un royaume, un empire, et peut-estre ce monde (car c'est une grande et authentique opinion qu'il y en a plusieurs), comme le traict d'une pointe très-délicate, et y lire une si générale et constante variété en toutes choses, tant d'humeurs, de jugemens, créances, coustumes loix; tant de remuemens d'Estat, changemens de fortune; tant de victoires et conquestes ensevelies; tant de pompes, cours, grandeurs esvanouies: par-là l'on apprend à se cognoistre, n'admirer rien, ne trouver rien noeveau ni estrange, s'affermir et résoudre par-tout.

» Pour acquérir et obtenir cet esprit universel, galant, libre, et ouvert (car il est rare et difficile, et tous n'en sont capable non plus que de sagesse), plusieurs choses y servent: premièrement ce qui a été dict au livre premier, de la grande variété, différence et inégalité des hommes; ce qui se dira cestuy-ci, de la grande diversité des loix et coustumes qui sont au monde, puis ce que disent les anciens, de l'âge, estats et changemens du monde. Les prestres Égyptiens dirent à Herode, que depuis leur premier roi (dont y avait plus d'onze

J'ai consulté l'histoire générale de toutes les nations policées, et je n'y ai vu qu'un mélange bizarré de

---

mille ans, duquel et de tous les suyvans luy firent voir les effigies en statues tirées au vif), le soleil avait changé quatre fois de route. Les Chaldéens, du temps de Diodore, comme il dict, et Cicéron, tenaient registre de quatre cent mille tant d'ans. Platon dit que ceux de la ville de Saïs avaient des mémoires par écrit de huit mille ans, et que la ville d'Athènes fut bâtie mille ans avant ladicte ville de Saïs. Aristote, Pline et autres ont dict que Zorsastre vivait six mille ans avant l'âge de Platon. Aucuns ont dict que le monde est de toute éternité mortel et renaissant à plusieurs vicissitudes; d'autres, et les plus nobles philosophes, ont tenu le monde pour un Dieu fait par un autre Dieu plus grand, ou bien, comme Platon asseure et autres, et y a très-grande apparence en ses mouvemens que c'est un animal composé de corps et d'esprit, lequel esprit, logeant en son centre, s'espand par nombre de musique en sa circonférence, et ses pièces aussi, le ciel, les estoiles, composées de corps et d'âme, mortelles à cause de leur composition, immortelles par la détermination du Créateur. Platon dict que le monde change de visage en tout sens; que le ciel, les estoiles le changent et renversent par fois en leur mouvement, tellement que le devant vient derrière, l'orient se fait occident et, selon l'opinion ancienne fort authentique, et des plus fameux esprits en raison, il y a plusieurs mondes, d'autant qu'il n'y a rien, un et seul en ce monde: toutes espèces sont multipliées en nombre, par où semble n'estre pas vray-semblable que Dieu aye faict ce seul ouvrage sans compagnon, et que tout soit épuisé en cet individu. Que l'on considère aussi ce que la découverte du monde nouveau, Indes Orientales, et Occidentales, nous a apprins; car nous voyons premièrement que tous les anciens se sont mécomptés, pensant avoir trouvé la mesure de la terre habitable et comprins toute la cosmographie, sauf quelques isles escartées, mescroyant les antipodes; car voilà un monde à peu près comme le nostre. tout en terre ferme, habité, peuplé, policé, distingué par royaumes et empires, garny de villes, qui surpassent en beauté, grandeur, opulence, toutes celles qui sont en Asie, Afrique, Europe, il y a plusieurs milliers d'années. Et qui doute que d'icy à quel-

grandeur et de misère, d'orgueil et de bassesse, de prospérité et d'infortune, de courage et de lâcheté; je n'y

---

que temps il ne s'en découvre encore d'autres? Si Ptolomée et les anciens se sont trompés autrefois, pourquoi ne se peut tromper encore celuy qui dirait que maintenant tout est descouvert et trouvé? Je m'en voudrais bien fier en luil Secondement, nous trouvons qu'en ces nouvelles terres presque toutes les choses que nous estimons icy tant, et les tenons nous avoir esté premiérement révélées et envoyées du ciel, estoient en créance et observance commune plusieurs mille ans auparavant qu'en eussions ouy les premières nouvelles, soit au faict de religions, comme la créance d'un seul premier homme père de tous, du déluge universel, d'un Dieu qui vesquit autrefois en homme vierge et sainct, du jour du jugement, du purgatoire, résurrection des morts, observation des jeusnes, caresmes, célibat des prestres, ornemens d'église, surplis, mirte, eau-bénite, adoration de la croix, circoncision pareille à la juifve et mahométante et contre-circoncision, par laquelle ils tiennent soigneusement et religieusement couvert le bout de leur membre, estirant la peau avec des cordons, afin qu'il ne voye et ne sente l'air. Au faict de la police, comme les aisnés succèdent à tout le bien; que le pourveu a un beau et un grand grade, prend un nouveau nom et quitte le sien; subsides tyranniques, armoiries, saut de batteleurs, musique d'instrumens, imprimerie. Par tous ces discours, nous tirons aisément ces conclusions: Que ce grand corps, que nous appelons le monde, n'est pas ce que nous pensons et jugeons; que ny en son tout, ny en ses parties, il n'est pas toujours mesme, ains en perpétuel flux et reflux, qu'il n'y a rien dict, tenu creu, en un temps et lieu, qui ne soit pareillement dict, tenu, creu, et aussi contredict, réprouvé, condamné ailleurs, estant l'esprit humain capable de toutes choses, roulant toujours ainsi le monde, tantost le mesme, tantost divers; que toutes choses sont enfermées et comprinses dedans ce cours et révolution de nature, subject à la naissance, changement, fin, à la mutation des temps, lieux, climats, ciels, airs, terroirs: et de ces conclusions, nous apprendrons à n'épouser rien, à ne jurer rien, à n'admirer rien, ne se troubler de rien; mais quoy qu'il advienne, que l'on crie, tempeste, se résoudre à ce poinct, que c'est le cours du monde, c'est nature qui fait des siennes, mais pourvoir par pru-

i vu qu'un assemblage monstrueux d'opinions qui se eurtent, d'intérêts qui se croisent, de préjugés, de aine, de trahisons, de vexations, de tyrannies, de ruautés, de guerres, de meurtres, en un mot de tous es maux qu'on puisse imaginer.

L'histoire politique me montre jusqu'à quel point de fausseté, de souplesse, d'imposture, de méchanceté, d'ambition, un homme seul ou plusieurs hommes réunis peuvent parvenir pour commander aux autres, et à quel point d'ignorance, d'impuissance ou de lâcheté, ces autres peuvent être réduit pour se laisser mettre sous le joug. Indépendamment de tous les maux qu'une telle autorité et une telle sujétion entraînent dans l'intérieur d'une société quelconque, cette histoire me montre encore ceux qui découlent des dissensions, des querelles, des guerres entre elles et d'autres sociétés semblables, pour des intérêts de prétentions, de propriété, de possession, de commerce, ou par des motifs de point d'honneur, de jalousie, de caprice et d'ambition,

L'histoire de la jurisprudence me démontre l'inutilité, le ridicule, le nuisible du droit de propriété : depuis l'établissement de ce droit, les hommes n'ont encore pu déterminer la façon de l'entendre, ni la manière de l'appliquer. Chaque nation a eu ses lois particulières là-dessus, chaque pays ses coutumes, chaque législateur, chaque jurisconsulte, ses opinions différentes ; d'où sont résultés les fraudes, les injustices, les haines, les animosités, le dédale de la chicane, la fortune des uns sur la ruine des autres, en un mot une grande partie des maux que l'on connaît, dans le détail desquels il est inutile d'entrer.

---

dence qu'aucune chose ne nous blesse par notre foiblesse et notre lascheté. »

L'histoire de la philosophie, j'entends ici la philosophie ordinaire, et non la mienne; l'histoire, dis-je, de la philosophie m'apprend que l'esprit humain infatué de ses préjugés, assujéti à se conformer aux opinions des autres, ou menacé des fureurs de la persécution, n'est capable que d'enfanter des absurdités et des chimères.

L'histoire de la médecine me fait voir à combien d'accidens, d'infirmités, de maladies, l'homme civilisé est sujet, en comparaison de l'homme sauvage, et à combien de plus grands maux il s'expose encore, lorsqu'il se met entre les mains de cette engeance d'ignorans que l'on appelle médecins, qui depuis trois mille ans de disputes sur les causes des maladies et la nature de leurs remèdes, ne sont point encore d'accord sur la manière de traiter une simple fièvre.

Enfin l'histoire de la religion m'ouvre en entier le cœur et l'esprit humain, et je découvre d'un coup-d'œil à quel point d'erreur, de contradiction, d'ignorance et de barbarie même, l'homme peut atteindre, lorsqu'en sortant de son état naturel il prétend pouvoir étendre sa curiosité téméraire sur l'auteur de la nature (1). Les

(1) Un fameux écrivain du cinquième siècle, qui n'avait en vue que la différence des opinions des philosophes païens sur la nature de la Divinité, en parle ainsi:

« Ce que je viens de dire n'est point étonnant, puisque nous connaissons leurs divisions sur la nature des dieux, et les argumens par lesquels ils semblent s'efforcer d'anéantir la puissance de la divinité. Les uns disent qu'il n'y a point de Dieux; d'autres qu'il y en a, mais qu'ils ne se mêlent de rien; et d'autres, qu'ils se mêlent de tout ce qui nous ragarde... D'autres leur forgent des figures determinées, leur assignent une demeure fixe, font une histoire de leur vie, de leurs actions, et ajoutent que tout ce qui existe se règle, se gouverne sous leur bon plaisir... Tous enfin soutiennent leur opinion par des

christianisme jusqu'à ce jour, sont une preuve de ce que j'avanee.
uns, après ces recherches vaines, impuissantes, ont dit qu'il n'y avait point de Dieu; d'autres ont dit qu'il y en avait un, et ceux-ci devaient s'en tenir là; d'autres ont dit aussi qu'il n'y en avait qu'un, mais en trois personnes distinctes; d'autres ont soutenu qu'il y en avait deux, un bon et mauvais; d'autres ont prétendu qu'il y en avait quatre, six, dix, quinze, vingt, plus ou moins, mais de diverses espèces et de différens grades. Tous, enflés de leur découverte, ont prétendu définir la nature de la Divinité: les uns ont fait de Dieu un être idolent et ne se mêlant de rien; d'autres l'on fait faible et ridicule: d'autres avide et jaloux; d'autres inconstant et capricieux, d'autres vain et cruel, et tous enfin lui ont rendu un culte analogue à la nature et aux qualités qu'ils lui attribuaient.

Mais entre tous ces gens-là, ceux qui ont admis qu'ils étaient les seuls qui eussent la véritable connaissance de la Divinité; que le culte qu'ils lui rendaient était le culte qui lui fût agréable; que hors de leur croyance et de la pratique de ce culte l'on était en abomination aux yeux de Dieu; ceux-là, dis-je, sont devenus fanatiques, intolérans, persécuteurs, cruels et féroces.

L'histoire des juifs, et principalement ce qui s'est passé parmi les chrétiens depuis l'établissement du

raisonnemens qui, ayant l'apparence de quelque vérité, sont d'autant plus propres à faire impression sur ceux qui les écoutent. »

Si l'on eût demandé à ce Firmicus Maternus quel était son sentiment sur la nature de Dieu, je crois qu'il n'en aurait pu donner une meilleure définition que ceux qu'il entreprend ici de condamner.

En conséquence de toutes ces considérations, j'ai dit en moi-même que, puisque les mœurs, les coutumes, les usages, les lois, les religions différentes, auxquels la plus grande partie du genre humain est soumise, causent de tels désordres et de si grands maux, ces choses ne sont point dans l'ordre naturel, et j'ai conclu que pour que l'homme soit aussi heureux qu'il est susceptible de l'être, il ne devrait être soumis à rien de tout cela, ne devrait suivre que l'instinct de la nature, et pourrait fronder ouvertement tout ce qu'il trouverait de contraire.

Voilà le sommaire des faits et des raisons, continua le compère, sur lesquels j'ai fondé ma philosophie. Si monsieur a quelqu'envie de devenir philosophe aussi, je me ferai un plaisir d'entrer avec lui dans de plus grands détails : il peut pour cet effet choisir tel jour qui lui plaira. — Très obligé, dit le Hollandais; j'aime encore mieux être Coccéien.

Père Jean qui s'était enivré pendant que Vitulos et le compère discouraient, dit au Hollandais : Corbleu, l'ami, tu as tort de ne pas vouloir tâter de la philosophie. C'est un ruisseau d'eau claire et limpide, où tu débarbouillerais ton gros bon sens; c'est le sanctuaire de la raison, le tombeau des opinions humaines, le fléau des préjugés du vulgaire, l'éponge de la conscience, et le rocher inébranlable contre lequel les flots de la honte, de la crainte et des remords ne produiront jamais que de l'écume. — Monsieur, dit le Hollandais, je vous dis que j'aimerais mieux être Coccéien. — En disant ces mots, il se leva et partit. Comme il était fort tard, nous remerciâmes nos hôtes des politesses qu'ils nous avaient faites, et nous retournâmes à notre auberge.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TARLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME.

CHAPITRE PREMIER.

Introduction. — Généalogie. — Arrivée à la Flèche, et ce qui s'y passe. 1

CHAPITRE II.

Départ de la Flèche. — Maladie du compère Mathieu. Son arrivée à Domfront. 3

CHAPITRE III.

Départ de Domfront. — Rencontre d'un Espagnol. — Histoire de cet Espagnol. 8

CHAPITRE IV.

Arrivée du compère Mathieu à Paris, et son établissement en cette ville. 23

CHAPITRE V.

Continuation de notre séjour à Paris. — Vision de Diégo. 27

CHAPITRE VI.

Le compère Mathieu se répand dans le monde. — Persécution qu'il essuie. — Autre persécution. — Désespoir de Diégo. — Son triomphe. 38

CHAPITRE VII.

Le compère Mathieu raconte ce qui lui est arrivé depuis son enlèvement. — Il rencontre son condisciple Whiston. — Entretien qu'ils ont ensemble. 50

CHAPITRE VIII.

Le compère Mathieu résout de quitter Paris et de partir pour la Hollande. — Aventure qui lui arrive avant son départ. — Son arrivée à Senlis. 59

CHAPITRE IX.

Arrivée du compère Mathieu à Senlis. — Rencontre d'un homme extraordinaire. — Histoire de cet homme. 68

CHAPITRE X.
Continuation de l'histoire du père Jean. 76

CHAPITRE XI.
Continuation de l'histoire du père Jean. — Réflexion du compère sur cette histoire. — Evénement terrible. 83

CHAPITRE XII.
Notre arrivée à Mons, capitale du Hainaut autrichien.— Accident fâcheux qui nous arriva dans cette ville, et les suites qu'il eut. 106

CHAPITRE XIII.
Rencontre d'un ancien ami du père Jean. — Repas chez deux négocians français. 119

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

LE

COMPÈRE MATHIEU.

IMPRIMERIE DE J.-L. JOLY, RUE S.-HONORÉ, N. 123.

EU,

JRES

AIN.

is de l'intelligence du
u sacré, ou profane,
Tome II, P. 7.

—

VEAUTÉS.

IMPRIMERIE DE J.-L. JOLY, RUE S.-HONORÉ, N. 123.

II.



LE COMPERE
MATHIEU,

OU

LES BIGARRURES

DE L'ESPRIT HUMAIN.

Tout ce qui est au-dessus de l'intelligence du vulgaire est, à ses yeux, ou sacré, ou profane, ou abominable. TOME II, P. 7.

TOME DEUXIÈME.

A PARIS,
CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1834.

LE

COMPÈRE MATHIEU.

CHAPITRE PREMIER.

Description de la franc-maçonnerie. — Le compère Mathieu fait sa tournée en Hollande. — Ce qu'il voit dans ce pays là.

Le lendemain matin étant tous à prendre le chocolat dans la chambre de Vitulos, le compère Mathieu lui demanda ce que c'était que cette franc-maçonnerie à l'ombre de laquelle il s'était introduit chez ces négocians français. — Mon cher ami, répondit Vitulos, il y a plus de vingt ans que j'ai secoué le joug de toute honte et de toute pudeur, mais je t'avoue que je suis presque honteux de te dire que c'est le comble de la folie humaine: cependant je suis franc-maçon, et je ne suis point fâché de l'être, parce que sous ce titre je m'introduis chez mes benêts de confrères, où je trouve souvent à me dédommager par le jeu, du sacrifice que je fais du bon sens, lorsque je suis obligé de *maçonner* avec eux. Voici donc ce que c'est que la franc-maçonnerie. Imagine-toi une société de fous, qui prétendent avoir fait renaître entre eux l'égalité primitive de l'âge d'or, et de rassembler en eux toutes les vertus morales possibles, tandis qu'un gentilhomme franc-maçon entend fort et ferme, dans le fond de son ame, qu'il est à cinq mille piques au-dessus d'un autre franc-maçon, mais marchand ou artisan, et que l'un et l'autre, ainsi que tout le reste de la société, sont réellement ce qu'ils pouviaent être avant d'avoir *vu la lumière* (1), c'est-à-dire,

(1) Avant d'être reçus francs-maçons.

sujets aux mêmes faiblesses, aux mêmes défauts, aux mêmes vices, et peut-être plus hypocrites. Imagine-toi que, pour parvenir à cette singulière espèce de confraternité, il faut passer par cinquante épreuves plus ou moins sottes et ridicules, faire des sermens horribles que l'on ne divulguera jamais ce que l'on va voir et entendre; que lorsqu'on y est admis il faut faire divorce avec le sens commun, si on ne l'a fait auparavant; s'imaginer ou faire accroire aux autres qu'il y a quelque mystère caché sous certain nombre, sous certaines figures bizarres ou grotesques, ne parler, ne se faire entendre que par signes, que par grimaces ou par hiéroglyphes; ne boire, ne manger, ne marcher qu'en cadence, et faire ou témoigner faire de toutes ces impertinences une science mystérieuse, auguste et respectaple. Imagine-toi encore que ces prétendus mystères, ce prétendu secret, qui règnent dans cette société d'insensés piquant tous les jours la curiosité des ignorans, l'honneur d'y être admis est devenu à l'enchère; que plus il se fait de réceptions, plus les frères renouvellent leurs grimaces, et plus ils boivent et mangent en cadence et en symétrie aux dépens des niais. Imagine-toi enfin un si étrange assemblage d'ignorance, de faiblesse et de folie, tu auras une esquisse de la franc-maçonnerie. — Je parie, dit le compère, que s'il se formait une société de moines francs-maçons, ils produiraient en peu de temps un corps complet de mille spéculations les plus bizarres et les plus ridicules, feraient de la franc-maçonnerie une espèce de société qui l'emporterait en extravagance sur les visions de l'astrologie judiciaire, sur les chimères de la cabale, ainsi que sur les cérémonies mystérieuses et supersitieuses de toutes les religions de la terre.—C'est ce que je crois aussi, dit Vitulos : d'ailleurs, je n'ai rien remarqué dans les assemblées des francs maçons qui pût donner lieu en aucune

matière à ces discours injurieux, à ces calomnies odieuses que le peuple débite sur leur compte. De tout temps, ce fut le sort des assemblées secrètes d'être soupçonnées de mauvais motifs et de mauvaises intentions: tout le monde sait que les païens imputèrent aux premiers chrétiens ce que ceux-ci imputèrent aux juifs, et ce que bien des gens imputent aujourd'hui aux pauvres hernhutters. Tout ce qui a l'air de mystère, tout ce qui est hors de la portée de l'intelligence et de la conception du vulgaire est, à ses yeux, ou sacré ou profane, ou abominable. — Il résulte de tout ce que mon confrère Vitulos vient de dire, dit père Jean, que les francs maçons sont plus fous que méchans.

—Hélas! tant mieux pour eux! s'écria Diégo; *Beati pauperes spiritu, quoniam regnum Dei possidebunt.* (1).

Lorsque l'on eut fini le discours sur la franc-maçonnerie, père Jean nous dit: Savez-vous, mes amis, que j'ai eu autrefois un petit démêlé avec la justice de ce pays, et que si elle venait à savoir que je suis ici, l'envie lui prendrait peut-être de se venger du dernier tour que je lui ai joué? Il me semble que nous ferions bien de continuer notre route pour Pétersbourg. Si mon frère Vitulos veut être des nôtres, il en est fort le maître. — M. Vitulos sachant que l'on maçonnait en Russie aussi bien qu'en Hollande, accepta le parti avec tout le plaisir imaginable. Le compère Mathieu dit que ce que son oncle venait de proposer était juste et raisonnable, mais qu'il ne partirait point volontiers de la Hollande sans y avoir fait quelque séjour, pour voir ce qu'il y avait de remarquable. Il ajouta que si son cher oncle

---

(1) Bienheureux sont les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux leur appartient. Math. v. 3.

craignait quelque nouveau démêlé avec la justice, il le priait de vouloir bien se tenir caché pendant quelques jours dans une chambre qu'il lui chercherait, et que lorsqu'il aurait satisfait sa curiosité il serait entièrement à ses ordres. Père Jean, qui avait beaucoup de complaisance pour son neveu, acquiesça à sa demande : en conséquence de quoi l'on chercha un quartier, le révérend père s'y transporta ; Diégo fut destiné pour lui tenir compagnie ; un juif leur fournit à chacun une poulette de quinze ans pour les désennuyer ; le compère, Vitulos et moi commençâmes dès le lendemain notre tournée.

Nous employâmes une grande partie de la journée à parcourir Amsterdam et à examiner les principaux édifices de cette ville. Le compère fut enchanté de la beauté, de la propreté de tous ces édifices en général, et surpris de la magnificence de quelques uns, tels que l'hôtel-de-ville, la bourse, etc., mais il trouva singulier que le bois, le fer, le plomb qui y servent, fussent généralement peints. Vitulos lui répondit que cette mesure était nécessaire pour préserver ces matières des impressions de l'air, qui en Hollande, est humide, chargé d'exhalaisons nitreuses et sulfureuses, et par conséquent propres à pourrir ou à ronger toutes les choses sur lesquelles il y a quelque prise, que c'était aussi la cause pourquoi les Hollandais étaient si extraordinairement propres dans leurs maisons, où la rouille et la putréfaction s'engendrent en peu de temps, lorsqu'ils négligent d'aérer leurs appartemens, et de laver leurs caves, leurs cuisines, leurs fenêtres, leurs vitres, aussi souvent qu'ils le font. — Il faut donc, dit le compère, que ce peuple ait originairement éprouvé quelque part la tyrannie du plus fort, pour avoir eu le courage de se réfugier dans un pays qui ne paraît fait que pour les canards et les blaireaux.

Le soir nous allâmes à la comédie. Le compère trouva le théâtre vaste, spacieux, bien disposé, les décorations magnifiques et la musique admirable; mais quoiqu'il n'entendît pas la langue, il fut choqué des gestes peu naturels des acteurs, ainsi que de leur déclamation compassée et pédentesque. Vitulos lui dit que pour ce qui regardait les défauts des acteurs, c'était une chose qui pouvait se corriger avec le temps; que toutefois ils n'atteindraient jamais au point de perfection auquel les plus fameux acteurs français sont parvenus, parce que le nombre des comédiens étant infiniment moindre en Hollande qu'en France, il était naturel qu'il ne s'y trouvât jamais tant d'émulation, ni une quantité si considérable de bons sujets à la fois. Vitulos ajouta qu'à l'égard des pièces qui se jouaient sur le théâtre hollandais, elles étaient en partie des traductions des meilleures tragédies ou comédies des théâtres français, anglais et italiens; que le reste était de la composition des auteurs du pays; que, parmi ces derniers (1), il y en avait de comparables à ce que les autres nations ont de mieux en ce genre; mais que c'était dommage que la langue hollandaise, si riche, si féconde en expressions, si propre au genre tragique, fût si négligée et si peu châtiée. — Ne sauriez-vous point, dit le compère, s'il se rancontre dans les poètes hollandais quelques petits traits philosophiques, tels que l'on trouve dans les ouvrages de certains poètes français d'aujourd'hui? — Je ne le crois pas, répondit Vitulos. — Tant pis, dit le compère. Le jour suivant nous fûmes à Maarsen et à Loenen (2); le compère ne put s'em-

---

(1) Tels que Rotgans, van Kruinengen, Langdyck, Faitman, etc.

(2) Maarsen et Loenen sont deux villages situés entre Amsterdam et Utrecht, où nombre de particuliers de cette première ville vont passer la belle saison.

pêcher de témoigner son étonnement à la vue de la quantité de maisons de plaisance dont ces endroits sont remplis ; mais ce fut bien autre chose l'orsqu'il entra dans quelques uns de ces beaux jardins qui environnent ces maisons. Il crut être dans le paradis terrestre. Vitulos lui dit que l'excès de son admiration venait de ce qu'il n'avait jamais rien vu ; que si un étranger était obligé de fixer son séjour dans ces lieux qui l'enchantaient, il y ressentirait bientôt l'ennui et le dégoût ; qu'il était vrai qu'on ne pouvait assez admirer la patience, l'art, l'industrie des Hollandais, qui avait tiré tout le parti possible des lieux qui, par leur nature, ne seraient que des marais impraticables, et que l'on trouvait dans la plupart de ces jardins beaucoup de goût, d'élégance et une extrême propreté ; mais que leurs décorations étaient trop monotones, trop uniformes, et que celui qui en avait vu dix en avait vu mille ; que la nature dans ce pays ne fournissait point à l'art de quoi s'étendre ni se retourner ; de quelque côté que l'on regardât, c'était toujours la même vue c'est-à-dire des prairies ; que ces lieux n'étaient environnés ni de champs, ni de vignes, dont les différentes productions offrent à la vue, dans chaque saison, mille spectacles charmans et variés ; que l'on n'y rencontrait point de ces désordres pittoresques, de ces perspectives riantes ou majestueuses de la nature qui échauffent l'imagination, et qui, par leur nombre et leur variété, entretiennent l'ame dans une espèce d'enthousiasme continuel, et lui procurent des plaisirs infinis ; que les parcs, les forêts, la chasse y manquaient encore ; qu'enfin toutes ces maisons, à la réserve de quelques-unes, étaient petites, incommodes, mal distribuées, et avaient plus l'air de guinguettes que de maisons de pliasance. — Nimporte ce qu'elles soient, dit le compère, si l'on y peut philosopher à son aise ; un vaste palais est une

prison étroite lorsqu'on y est resserré par l'importunité, la crainte ou la défiance. De là nous fûmes à Utrecht, où il y a une université et un mail admirable: nous allâmes voir le mail et laissâmes là l'université, parce que les universités sont fort peu dignes de la curiosité des philosophes.

D'Utrecht nous fûmes à Rotterdam : le compère fut charmé de la situation agréable et avantageuse de cette dernière ville, qu'il n'avait point eu le temps de voir en son entier en arrivant en Hollande. De Rotterdam nous partîmes pour la Haye. La première chose que nous fûmes voir fut une magnifique collection de tableaux de l'école flamande et hollandaise qu'un particulier avait amassée. Nous y remarquâmes plusieurs morceaux dignes d'admiration dans leur genre; entr'autres un chœur d'anges de Rubens admirablement bien groupé, d'une touche, d'un coloris, d'un moëlleux, d'une expression, d'un effet, d'une vérité inimitable. Le portrait d'un homme par van Dyck, plein de graces, de finesse, d'expression et de vie.

Un repas de paysans, par David Teniers, tableau précieux par la finesse, la naïveté, le naturel qu'on y remarque.

Un paysage de Wouvermans, dont les figures et les chevaux déssinés en perfection, où le clair-obscur, la belle touche des arbres, la richesse du fond, l'intelligence, l'harmonie font l'effet le plus séduisant.

Un paysage de Berghem, où la richesse de la composition, le charme du coloris, les effets piquans de lumière, la vérité, la légèreté du ciel, l'art et l'esprit avec lesquels les animaux sont déssinés et peints, feront toujours l'admiration des connaisseurs.

Un paysage de Paul Potter, qui, dans son genre, n'est point inférieur aux deux précédens.

Un Christ porté au tombeau, par Rembrandt, dont

les figures sont d'un relief, d'une harmonie de tons, de couleur, d'une force d'expressions, d'une fraîcheur de carnations, d'un caractère de vie, qui enchantent : c'est bien dommage que la correction de dessin y manque.

Un petit tableau de fleurs et de fruits, par van Huysum : le velouté, le duvet des fruits, l'éclat des fleurs, le transparent de la rosée, le coloris le plus brillant, le plus moëlleux, joints à une imitation parfaite de la nature, le mouvement que ce peintre a su donner aux insectes qui se trouvent dans ce morceau, rendent l'illusion entière.

Après avoir vu ces tableaux, le compère et Vitulos félicitèrent le propriétaire de cette collection sur son goût, son discernement, et l'heureux choix qu'il avait fait des meilleurs maîtres que l'école de son pays (1) eut produits. Ensuite Vitulos lui ayant demandé pourquoi il ne joignait point à cette collection quelques morceaux des écoles française et d'Italie, il répondit qu'il se bornait aux tableaux des peintres de son pays, parce qu'il les croyait infiniment au-dessus de tous les autres. Vitulos, surpris d'une telle réponse, lui demanda s'il n'avait jamais entendu parler de Raphaël, de Michel-Ange, de Titien, de Corrége, de Guide, de Poussin, de Le Brun, de Lesueur, de Le Moine, etc. Le Hollandais répondit qu'oui ; mais qu'il estimait mieux un tableau médiocre de van Ostâde que le plus beau que le Corrége eût fait de sa vie ; un morceau de van der Werf que quatre de Guide, ainsi du reste. Alors Vitulos lui dit : Monsieur, vous me permettrez de vous dire que je ne suis point de votre avis ; j'ai

---

(1) Par ces mots, « de l'école de son pays, » l'on entend l'école flamande et l'école hollandaise.

passé plusieurs années en Italie, et j'ai remarqué chez les peintres de l'école romaine une source inépuisable de beautés de dessin, un beau choix d'attitudes, une grande finesse et une sublimité d'expressions ; chez ceux de l'école vénitienne, un dessin coulant, nourri, moëlleux ; une opposition savante de couleurs ; chez tous, en général un beau feu, un génie vaste, élevé, un art admirable dans leur invention, leur composition, leur ordonnance. Les Français possèdent une partie plus ou moins grande de ces talens précieux ; quelques-uns, tel que Le Moine, les ont réunis tous à la fois, ainsi que l'on peut en juger par l'apothéose d'Hercule, que ce grand peintre a fait à Versailles. A l'égard des peintres flamands et hollandais (à l'exception de Rubens, de van Dyck, et d'un ou deux autres), j'avoue qu'il y en a qui ont quelques parties admirables ; mais ces parties ne consistent que dans l'intelligence du clair-obscur, dans un coloris brillant, dans une imitation servile et sans choix de la nature, telle qu'elle se présente à leurs yeux : l'on ne trouve dans leurs ouvrages ni invention, ni ordonnance, ni même aucune expression au-dessus du commun ; en un mot, l'on y découvre de l'art et du travail, mais peu de génie et de jugement. Quant à votre van Ostade et ce van der Werf que vous nous prônez, le premier est un faiseur de magots, qui, avec quelque intelligence du clair-obscur, s'est rendu célèbre parmi vous, en ne traitant que des sujets ignobles ou ridicules ; le second possède à la vérité quelques qualités : son dessin est passablement correct, sa touche est ferme, ses figures ont beaucoup de relief, mais ses carnations sont fades et ressemblent plus à de l'ivoire qu'à de la chair ; ses compositions et l'expression de ses figures sont froides, et manquent de ce feu préférable à ce grand fini que Miéris et lui ont affecté de répandre dans leurs ta-

bleaux; enfin, le Guide est le Guide; mais van der Werf ne sera jamais que van der Werf.

Le Hollandais eut besoin de tout son phlegme pour laisser finir ce discours et pour ne point nous jeter tous trois en bas de l'escalier de son cabinet; mais lorsque Vitulos eut cessé de parler, il lui dit d'un ton menaçant: Tu n'es qu'un impudent, un incivil, un ignorant; un homme tel que moi, qui possède pour plus de trente mille florins de tableaux, doit se mieux connaître en peinture qu'un animal comme toi, qui n'a peut-être pas trente sols dans sa poche. Sors d'ici! — Monsieur, dit le compère, je croyais qu'il n'y eût que les gens d'église qui fussent intolérans! — Sortez d'ici tous les trois, reprit le Hollandais.

A la sortie de chez le collecteur de tableaux, nous fûmes chez un amateur d'estampes et de dessins. Lorsque nous eûmes parcouru ses principaux portefeuilles, tels que ceux qui contenaient les œuvres de Marc-Antoine, d'Annibal Carrache, de Callot, de Rosa Bella, de le Clerc, de Masson, de Nanteuil, de Gérard Audran, ainsi que ceux de Wovermans, de Pontius, de Bolwert, de Vicher, en un mot, des plus fameux graveurs qui ont paru depuis Albert Durer jusqu'à nos jours; cet homme nous montra ses dessins. Vitulos en trouva plusieurs d'admirables; mais il ne put s'empêcher de dire qu'il y avait parmi quantité de copies. L'amateur soutint fort et ferme que ses dessins étaient tous originaux; Vitulos soutint le contraire; enfin, l'arrivée de trois ou quatre personnes qui avaient à parler à l'amateur, mit fin à la dispute. Pendant ce temps-là, Vitulos escroqua un joli dessin de Rembrandt: nous prîmes congé de la compagnie, et nous partîmes.

Le lendemain, Vitulos ayant décollé le dessin de dessus un papier jaunâtre où il était, le recolla sur un papier bleu, le porta à cet amateur, et lui

dit que c'était un présent qu'il venait lui faire, en considération de la complaisance qu'il avait eue la veille à notre égard. Cet homme ayant examiné ce dessin avec attention, remercia Vitulos, en disant que ce n'était qu'une mauvaise copie dont il possédait l'original. Vitulos soutint que ce dessin était aussi original; l'amateur voulut parier cent ducats que ce n'était qu'une très mauvaise copie, et alla chercher son dessin pour le confronter; mais ayant découvert la supercherie, Vitulos fut battu et chassé pour avoir dit la vérité.

Pour le coup, la patience du compère s'échappa. Quoi! s'écria-t-il, partout de l'ignorance, du caprice, de l'opiniâtreté et de l'intolérance! l'on ne peut dire dans ce siècle félon qu'une chose blanche est blanche, sans risquer de se faire écharper ou éreinter? A quel abominable degré de perversité sont donc parvenus les hommes d'aujourd'hui? O état de nature! état de nature! l'on ne court point de risque chez vous d'être assommé par des amateurs de tableaux, de dessins et d'estampes.

Le compère déclamait encore, lorsque nous arrivâmes devant la porte d'un bibliophile (1) chez qui Vitulos voulut entrer. Le compère lui dit : Si nous allons chez celui-là, et que vous lui disiez encore quelque vérité, il nous jetera par les fenêtres. — Ne craignez rien, répondit Vitulos, s'il nous attaque, nous nous défendrons.

Etant entré chez ce bibliophile, son bibliothécaire nous introduisit dans une salle spacieuse, remplie de livres les plus rares et les plus recherchés. Il y avait près de deux heures que le compère et Vitulos feuilletaient et examinaient ces livres, lorsque le maître ar-

(1) Amateur de livres.

riva. Après les complimens ordinaires, Vitulos lui dit que sa collection de livres était parfaitement bien choisie; que l'on n'y voyait point ce fatras d'inepties que les bibliomanes (1) recherchent avec tant de fureur, et dont le mérite ne consiste que dans l'imagination extravagante de ces ramasseurs de bouquins; mais que quand il vivrait trois mille ans, il ne pourrait lire tous les ouvrages que cette bibliothèque contenait. — Aussi, ne les ai-je point achetés pour les lire tous, répondit-il; s'il m'était permis de m'exprimer en poète, je vous dirais que je me regarde ici comme une abeille, et cette collection comme un parterre de fleurs sur lequel je promène mon imagination, et dont je tire le miel qui me nourrit l'esprit, me fortifie l'ame et me réjouit le cœur. Je converse avec les morts; j'adopte, je contredis, je l'oue, je blâme ce qu'ils disent, et je ne m'en fais point d'ennemis; d'ailleurs, je n'ai point acquis cette bibliothèque pour moi seul, elle est ouverte aux savans, aux gens de lettres et à mes amis. Il est nécessaire que l'histoire, les pensées, les opinions de tous les temps nous parviennent et se communiquent; c'est une source où il y a une infinité de choses à prendre, une infinité d'autres à rejeter, et par conséquent, toutes à conserver; car si pour parvenir à la vérité, il est bon que l'on nous ait frayé quelques traces du chemin qui y conduit, il n'est pas moins utile que l'on nous montre les précipices dans lesquels l'on court risque de tomber dans la recherche du vrai. Enfin, si dans quelques uns de ces livres vous n'avez remarqué d'autre mérite que celui de la propreté de l'impression, c'est qu'indépendamment de la satisfaction particulière que je ressens en admirant les belles choses, je tâche, autant qu'il

(1) Amateurs de livres, ignorans et mauvais connaisseurs.

est en moi, de conserver aux imprimeurs à venir des modèles de perfection, au-dessus de laquelle ils doivent s'efforcer de parvenir, et ne jamais déchoir au-dessous. Le progrès de tous les arts utiles, et surtout d'un art aussi nécessaire que celui-ci, doit être un des principaux objets des occupations et des amusemens d'un honnête homme.

Messieurs, continua-t-il, vous me paraissez amateurs des sciences et de la littérature; si vous faites quelque séjour en cette ville, vous me ferez plaisir de venir passer dans ma bibliothèque les momens que vous ne saurez mieux employer ailleurs. Si vous y faites quelques remarques dignes d'attention, je vous prie de me les communiquer. Je ne rougis point d'avouer que c'est au commerce que j'entretiens avec quelques savans, aux lumières de quelques étrangers qui m'ont honoré de leurs visites, que je dois la plus grande partie de mes connaissances. — Nous dîmes au bibliophile que notre départ étant fixé au lendemain, nous étions biens fâchés de ne pouvoir profiter de sa politesse, et nous prîmes congé de lui.

Lorsque nous fûmes sortis, Vitulos demanda au compère ce qu'il pensait de cet homme-là. Je pense, répondit le compère, que, pour un amateur, il est doux, poli et passablement raisonnable; mais pour ces deux autres animaux, ce sont des ignorans, des entêtés, des diables incarnés.

Nous partîmes le lendemain matin pour Leyde : on nous apprit en arrivant qu'il y avait en cette ville un savant du premier ordre, qui possédait un cabinet d'histoire naturelle des plus complets. Etant allé chez ce savant, il nous fit voir une collection très nombreuse et très recherchée de terres, de mines, de fossiles, de minéraux, de métaux, de pierres et autres substances terrestres, ainsi qu'une prodigieuse quantité

d'oiseaux, de poissons, d'insectes, de reptiles, les uns vivans, les autres desséchés ou conservés dans les liqueurs, etc. Indépendamment de tout cela, cet homme avait un grand jardin et deux serres spacieuses remplies d'arbrisseaux et de plantes rares : au bout de ce jardin il y avait trois ou quatre appartemens contenant une infinité d'instrumens et de machines pour les expériences physiques et mathématiques.

Lorsque nous eûmes considéré toutes ces choses, le compère Mathieu demanda à ce savant s'il n'avait point aussi quelque collection de tableaux, de dessins, d'estampes et de livres. — Vous venez de voir, répondit-il, mes livres, mes estampes, mes tableaux et mes dessins; l'univers m'offre un spectacle continuel dans lequel j'admire tous les jours l'invention la plus sublime, la composition la plus sage, l'ordonnance la plus riche, les objets les plus frappans, les plus variés; c'est par l'usage ou la contemplation de toutes les choses que vous venez de voir chez moi, que je lis sans cesse dans le grand livre de la nature, dans lequel je rencontre des faits, des raisons, des rapports, dont on ne voit presque aucune trace dans tout ce que les plus fameux philosophes ont écrit. — Il me paraît, dit Vitulos, que selon le goût et les sentimens où vous êtes, les tableaux de toutes les espèces ne vous manquent pas; mais il n'en est point de même des livres; la précieuse collection que vous possédez de tant de productions différentes, vos machines, vos instrumens, peuvent vous former une bibliothèque d'histoire naturelle et de physique; mais rien de tout cela ne vous tient lieu de livres de théologie, de morale, d'histoire et de poésie. — Je rencontre dans toutes les recherches et les expériences que je fais, répondit le savant, dans tout ce que j'examine et considère, soit au-dehors de moi-même, soit au-dedans, une main toute-puissante,

une main sage, intelligente, bienfaisante, et cette main est celle de l'Eternel. A la vue de la toute-puissance, de la sagesse, de la bonté de cet être suprême, mon ame s'élève jusqu'au pied de son trône, où elle s'anéantit dans des sentimens d'admiration, de respect, d'amour et de reconnaissance. Voilà les traités de théologie dans lesquels j'apprends à connaître Dieu, et à lui rendre le culte qui lui est dû. Quant à la morale, je ne possède qu'un livre qui en traite, et ce livre est mon cœur. Toutes les fois que je rentre en moi-même, j'y lis ces mots, que le souverain législateur de l'univers y a tracés : *Tends sans cesse à la perfection, et cherche ton bonheur*. Il résulte de ce peu de paroles, bien entendues, la règle entière de mes devoirs envers moi-même et envers les autres.

L'histoire des empires, des royaumes, des différens peuples qui ont existé depuis le commencement du monde jusqu'à ce jour, m'est fort inutile. Tous les événemens des siècles passés se représentent journellement sur le théâtre du monde; ce sont toujours les mêmes causes qui produisent les mêmes effets; il n'y a de différence que dans le temps, les circonstances, les lieux de la scène et les acteurs.

Je ne possède aucuns poètes, soit anciens, soit modernes; je n'ai besoin ni de ces images vraies ou fausses que nous présente la poésie, ni de l'harmonie des vers, pour toucher mon ame et échauffer mon imagination. La contemplation de tout ce qui m'environne est infiniment au-dessus de la lecture du meilleur poème qui ait jamais paru.

— Monsieur, dit le compère, tout ce que vous venez de nous dire est admirable. Mais que pensez-vous de la religion et des lois en général, de l'intolérance des méchans, et des préjugés des sots? — Je vous ai dit, répondit le savant, que Dieu avait gravé

au fond de mon cœur : *Tends sans cesse à la perfection, et cherche ton bonheur.* — Comme cet homme paraissait n'avoir point d'autres raisons à nous donner, le compère ne le questionna pas davantage.

Lorsque nous fûmes sortis, Vitulos dit : Voilà encore une singulière espèce de visionnaire : cet homme voit tout, sait tout, et ne nous a rien appris. Il vient de nous débiter avec emphase une espèce de formule qu'il a débitée hier à d'autres, qu'il débitera demain encore à d'autres, et qui ne signifie rien. On lui fait une question à laquelle un enfant de dix ans pourrait répondre, et il élude cette question par un quolibet. — Cela nous apprend, dit le compère, qu'il n'y a rien de si aisé à acquérir aujourd'hui qu'un grand nom; mais un grand nom ne fait point un grand homme. Pour parvenir à ce point de philosophie auquel nous avons atteint, mon cher Vitulos, il faut autre chose que des cabinets de curiosités, qu'une gravité catonienne, et que la ridicule manie de ne s'exprimer que par hyperboles, à la manière des inspirés.

Le compère et Vitulos tinrent encore plusieurs propos sur cette matière, qu'il est inutile de rapporter. Tout ce que j'ai à dire, c'est qu'après avoir dîné à Leyde ; nous continuâmes notre route, et nous arrivâmes le soir à Amsterdam.

CHAPITRE II.

L'Espagnol veut épouser deux femmes à la fois.—Père Jean le dissuade de faire une telle folie.—En conséquence Diégo fait une exhortation chrétienne et pathétique à ses deux prétendues, et les abandonne pour nous suivre.

A notre arrivée au logis, nous trouvâmes père Jean qui dormait à côté d'un broc de vin, et Diégo couché entre les deux donzelles que le Juif leur avait procurées! Aussitôt que l'Espagnol nous eut aperçus, il sauta tout nu en bas du lit, et dit, en se jetant au cou du compère : Ah, mon cher maître ! vous me trouvez occupé à faire un miracle.

Le vénérable père Jean que voilà qui dort, a retiré autrefois le corps d'une religieuse des griffes de Satan qui la tourmentait; et moi je vais retirer des pattes de Béelzebuth ces pauvres petites filles que voici cachées sous cette couverture. Au moment où vous êtes arrivés, je leur peignais le concubinage où elles sont plongées, comme un état dans lequel il était très difficile de faire son salut. Je leur proposais les exemples de la Madeleine et de sainte Marie-Egyptienne, qui, après avoir passé la fleur de leur jeunesse dans ce métier, l'abandonnèrent enfin, et passèrent le reste de leur vie dans la pénitence (1). Je leur disais encore que si elles

(1) Mon camarade Diégo ment ici comme un arracheur de dents; la Madeleine n'a jamais fait la gourgandine : c'était une femme de bien et d'honneur, qui avait sept diables dans le corps, que Jésus-Christ chassa; qui, en reconnaissance d'un si grand bienfait, suivit le sauveur jusqu'à sa mort, avec

ne se sentaient point appelées à une vie si austère que celles que ces grandes saintes menèrent après leur con-

---

d'autres femmes de Galilée : elle mourut à Ephèse. Ce ne fut que depuis le dixième siècle, que l'on a imaginé qu'elle était allée en Provence avec Marthe et Lazare, que l'on suppose faussement être sa sœur et son frère, puisque l'Evangile dit : La Madeleine de Galilée et Marie, sœur de Marthe de Béthanie. La pécheresse, avec laquelle on la confond, était une femme publique de Naïm, dont on ignore le nom, qui ne vit Jésus-Christ que la seule fois qu'elle lui oignit les pieds, et à laquelle il dit : Allez en paix et ne péchez plus.

Quant à sainte Marie-Egyptienne, Diégo a raison ; elle fut une fameuse débauchée et une grande pénitente. Ayant quitté ses parens à l'âge de douze ans, elle s'en fut à Alexandrie, où elle se prostitua au premier venu pendant dix-sept ans. Elle alla ensuite, par curiosité, à Jérusalem, avec une troupe de pélerins, pour assister à la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix ; y étant arrivée, elle continua son métier. Mais ayant voulu entrer dans l'église, elle se sentit repoussée par trois ou quatre fois sans y pouvoir entrer. Marie, frappée d'un tel obstacle, prit aussitôt la résolution de changer de vie et de faire pénitence ; puis elle entra dans l'église aussi facilement que les autres, y adora la Croix, et partit le même jour de Jérusalem pour se retirer dans une vaste solitude qui était au-delà du Jourdain. Lorsqu'elle fut arrivée au bord de ce fleuve, elle ne se trouva point d'argent pour se faire transporter de l'autre côté ; le diable croyant que cet obstacle lui ferait rebrousser chemin, se réjouissait déjà ; mais Marie, inébranlable dans la sainte résolution qu'elle avait prise, paya le batelier de son ancienne monnaie et passa outre. Arrivée dans le désert, elle se mit à pleurer ses péchés et à mener une vie si austère, que le seul récit en fait frémir ; elle passa ainsi quarante-sept ans sans voir personne. Au bout de ce temps-là, un solitaire nommé Zozyme, la rencontra et lui donna l'Eucharistie : un an après le saint homme retourna où elle était pour la communier encore, mais il trouva son corps étendu sur le sable avec une inscription tracée sur la terre, qui annonçait à Zozyme que la sainte femme était morte l'année précédente, le même jour qu'elle avait reçu la communion. Il s'agit alors de donner la sépulture au corps de Marie ; mais l'homme de Dieu

version, elles pouvaient demeurer dans le monde, se marier et vivre désormais d'une manière chaste et honnête; j'ajoutais enfin que si elles craignaient que le scandale qu'elles avaient donné leur apportât quelque obstacle à trouver des maris, je les épouserais toutes les deux pour leur faire plaisir.

— Mon cher Diégo, dit le compère, sais-tu que la religion défend la polygamie? — Mon doux maître, répondit Diégo, j'ai toujours été très bon catholique, et j'espère que je le serai jusqu'à la consommation des siècles; mais sur cet article-ci je suis plus hérétique que maître Jean Calvin; car s'il a été permis au plus sage de tous les hommes (1) d'avoir sept cents femmes et trois cents concubines, il doit bien être permis à celui qui en est presque le plus sot d'en avoir deux; au reste, ces pauvres petites mères ne sont ni Sydoniennes, ni Cananéennes, ni Ammonites, ni Moabites: elles ne me feront point sacrifier à Astarte, à Moloch, à Tamos, et je...... — Tu raisonnes comme un animal, tel que tu es, interrompit le compère; ne sais-tu pas que si Dieu toléra autrefois la pluralité des femmes (2), c'était parce que les Juifs vivaient dans un

---

n'avait point de pelle pour faire une fosse. Un lion qui était là aux environs s'aperçut de l'embarras du saint, et vint faire un trou avec ses pates: Zozyme y mit le cadavre et partit. V. *le Martyrologe Romain.*

(1) Salomon.

(2) Nous ne devons point trouver étrange que Dieu toléra la polygamie, qui s'était introduite dès avant le déluge, parmi les Israélites, quoiqu'elle fût contraire à la première institution du mariage; car quand il fut institué dans le paradis terrestre, il n'y avait point encore de concupiscence, et depuis que, par la loi nouvelle, il a été élevé à la dignité de sacrement, il est accompagné de graces très fortes, mais dans l'intervalle, lorsque la grace était beaucoup moindre et que le

temps où la concupiscence était beaucoup plus forte qu'aujourd'hui, et la grace beaucoup moindre? — Il fallait donc, reprit Diégo, que Salomon fût en butte à de terribles tentations, et que la grâce fût en lui presque anéantie; car sept cents femmes et trois cents concubines!.... — Qu'est-ce que j'entends là, s'écria père Jean en se réveillant en sursaut. A cette voix, l'Espagnol ressauta sur son lit, et se fourra entre ses deux prosélytes.

Alors père Jean nous ayant reconnus, dit : Ah! voici mes amis de retour : ça, mes enfans, approchez; buvez un coup à ma santé, et contez-moi un peu ce que vous avez vu dans votre voyage. Le compère m'ayant fait signe de parler, je dis : Le révérend père Jean saura qu'en partant d'Amsterdam nous fûmes à Maarsen et à Loenen, deux grands villages remplis de maisons de plaisance assez jolies, et de jardins que mon compère et moi avons trouvés magnifiques; mais qui ne plurent point autant à M. Vitulos, parce qu'ayant été en Italie, il aura dit en lui-même : Ce n'est point ici *il giardino del principe Borghese, ni il Belrespiro del sig. Pamfili, ni la villa Ludovisi, posta sul monte Pincio*.

De Loenen et de Maarsen nous allâmes à Utrecht, où il n'y a rien à voir qu'une université, objet très peu intéressant pour des philosophes.

D'Utrecht nous fûmes à Rotterdam, ville très jolie et très bien située; mais la grande quantité d'hommes que nous y vîmes avec des plumes à leurs perruques, nous fit juger que nous n'y trouverions guère à nous amuser.

péché régna , il était digne de la bonté de Dieu d'user d'une plus grande indulgence. V. M. Fleury, Mœurs des Israélites, chap. 16, p. 85.

Étant arrivés à La Haye, nous fûmes chez un amateur de tableaux, qui manqua de nous avaler, parce que Vitulos lui avait dit que les peintres de son pays ne sont point les meilleurs peintres de l'univers.

De chez ce brutal, nous fûmes chez un amateur de dessins et d'estampes, qui battit Vitulos pour lui avoir prouvé qu'il n'était qu'un ignorant.

De chez ce batteur de gens nous fûmes chez un bibliophile qui était assez raisonnable; aussi priai-je Dieu de le conserver tel, car il court grand risque de se gâter avec les autres.

De la Haye nous partîmes pour Leyde, où nous trouvâmes un savant qui avait des chambres pleines de terres, de métaux, de minéraux, de fossiles, d'oiseaux, de poissons, d'insectes, de reptiles, d'instrumens et de machines. Ce savant appelait tout cela des tableaux et des livres. Il se vantait de voir des faits, des raisons, des rapports, que personne n'avait jamais vus. Il disait qu'il voyait partout la main de l'Éternel; que l'univers était un théâtre, et ce qui l'environnait, un poëme. Lorsque le compère demanda à ce savant ce qu'il pensait de la religion, des lois, de l'intolérance et des préjugés, il répondit que Dieu avait gravé au fond de son cœur : *Tends sans cesse à la perfection, et cherche ton bonheur.*

Enfin de Leyde nous sommes revenus ici, où nous avons trouvé votre révérence qui dormait, et Diégo qui faisait un miracle.

— Par ma foi, dit père Jean, pour faire une pareille tournée, ne rien voir d'extraordinaire, n'entendre que des impertinences, attraper des coups, et ne point trouver l'occasion de faire la moindre dissertation philosophique sur la nature de l'ame, sur le bien et le mal moral, sur l'intolérance et les préjugés, ce n'était point la peine d'aller si loin: pour le coup, je vois que les

Hollandais n'ont point l'esprit tourné à la philosophie; nous ferons donc bien de partir demain.

Le respectable père Jean aurait-il la dureté de partir sans son serviteur? s'écria Diégo de son lit. — Eh! qui t'empêche de partir avec nous? dit père Jean. — L'amour, répondit Diégo, ce doux tyran des cœurs, qui fit filer Hercule avec Omphale, qui mit Achille en fureur pour Briseïs, qui fit descendre Orphée aux enfers pour Eurydice, qui enchaîna Marc-Antoine à Cléopâtre, qui étend son empire jusque sur les Dieux et qui fait brûler le pauvre Diégo pour ces deux petites poulettes qu'il tient ici entre ses bras. — En voici bien d'une autre, dit père Jean; que veux-tu donc faire de ces deux poulettes? — Les épouser toutes les deux, mon révérend père. — Fi! n'es tu pas honteux de vouloir épouser deux infames prostituées à tous les diables, qui te planteront autant de cornes sur la tête qu'il y a de sapins dans toutes les forêts de la Livonie, qui te pilleront, qui te voleront, qui te battront, qui te mangeront, qui te recondylomiseront. — Le vénérable père Jean ne sait peut-être pas que je viens d'opérer leur conversion, interrompit l'Espagnol, et qu'elles m'ont promis de vivre aussi saintement avec moi que sainte Anne vécut avec son mari Joachim. D'ailleurs, s'il n'y avait que ceux qui épousent des prostituées qui fussent sujets aux malheurs dont vous me menacez, à la bonne heure; mais je vois tous les jours les plus simples Agnès, que l'on tire d'un couvent pour être mariées, devenir au bout d'un an pires que ces pauvres petites malheureuses-ci ne furent et ne seront de leur vie. — Tu n'as peut-être pas songé aux autres inconvéniens où un galant homme s'expose (1) lorsqu'il se marie, tels que le

---

(1) Plusieurs grands personnages ont estimé le lien du ma-

soin du ménage ; le dégoût de sa femme, l'embarras des enfans, la perte de la liberté. — J'ai pensé à tout cela, répondit Diégo. — Tu n'as pas songé que si tu te ma-

---

riage une obligation injuste, par dure et trop rude captivité, d'autant que par le mariage l'on s'attache et s'assubjectit par trop au soin et aux humeurs d'autruy. Que s'il advient d'avoir mal rencontré, s'estre mescompté au choix et au marché, et que l'on aye prins plus d'os que de chair, l'on demeure misérable toute sa vie. Quelle iniquité et injustice pourrait estre plus grande, que pour une heure de fol marché, pour une faute faicte sans malice et par mesgarde, et bien souvent pour obéir et suivre l'avis d'autruy, l'on soit obligé à une peine perpétuelle ? Il vaudroit mieux se mettre la corde au col, et se jeter en la mer la teste la première pour finir ses jours bientost, que d'estre toujours en peines d'enfer, et souffrir sans cesse à son costé la tempeste d'une jalousie, d'une malice, d'une rage et manie d'une bestise opiniastre et d'autres misérables conditions ; dont l'un a dict, que qui avoit inventé ce nœud et lien du mariage, avoit trouvé un bel et spécieux expédient pour se venger des humains, une chaussetrape ou un filet pour attraper les bestes, et puis les faire languir à petit feu, l'autre a dict que marier un sage avec une folle, ou au rebours, c'estoit attacher le vif avec le mort, qui estoit la plus cruelle mort inventée par les tyrans, pour faire languir et mourir le vif par la compagnie du mort..... Pour la seconde accusation, ils disent que le mariage est une corruption et abastardissement de bons et rares esprits, d'autant que les flatteries et mignardises de la partie que l'on aime, l'affection des enfans, le soin de la maison et l'avancement de sa famille, relaschent, destrempent et ramollissent la vigueur et la force du plus vif et généreux esprit qui puisse estre, tesmoin Samson, Salomon, Marc-Antoine... Plus, le mariage empesche de voyager parmy le monde et les estrangers, soit pour apprendre à se faire sage, ou pour enseigner les autres à l'estre et publier ce que l'on sait ; bref, le mariage non seulement apoltronnit ou accroupit les bons et grands esprits, mais prive le public de plusieurs belles et grandes choses, qui ne peuvent s'exploiter, demeurant au sein et au giron d'une femme et autour des petits enfans.

Charron, *de la Sagesse*, liv. 1, chap. 42.

ries, nous partons sans toi et nous t'abandonnons ici comme un malheureux? Serait-il possible! s'écria Diégo en sautant de son lit : non, je veux que la postérité apprenne qu'un Espagnol a sacrifié une fois en sa vie l'amour à l'amitié. Je vous suivrai partout, ô très benin, très sage, très redoutable père Jean! et vous, mon doux maître! le prototype de tous les philosophes de la terre, je ne vous abandonnerai jamais. Si quelque Hector vous insulte, je lui arrache la vie de ma propre main, et je traîne impitoyablement son cadavre d'un bout du monde à l'autre (1). Si je suis riche, et que je vous survive, j'ouvre Pline et Aulugelle, j'y prends le plan du tombeau qu'Artémise fit bâtir à Mausole, et je vous en fais faire un pareil; si je n'ai que cinquante pistoles, je fais frapper une médaille d'or, et je prie quelque académie de la proposer pour récompense au bel esprit qui fera le mieux votre éloge; si je n'ai que trente sous, je les porte au premier journaliste pour qu'il daigne faire mention de vous dans son journal; si je n'ai que cinq sous, je les envoie à un gazetier (2)

---

(1) Il me paraît que Diégo fait ici allusion à l'histoire d'Achille, qui, après avoir tué Hector pour venger la mort de son ami Patrocle, traîna le cadavre de ce Troyen autour des murs de Troye.

(2) Mon camarade Diégo se trompe; il en coûterait plus de cinq sous pour faire insérer dans la Gazette une nouvelle comme celle-là; car j'ai appris, il n'y a pas long-temps, que le docte Taylor, le célèbre Wincel, le fameux le Lièvre, le sage du Vicq, le savant Cottet, l'adroit Neilson (et jadis l'empoisonneur Aillaud), donnent cinq sous par ligne aux gazetiers, pour les avertissemens dont ils étourdissent si souvent le public dans les gazettes. Quant aux journalistes, j'ignore ce qu'ils prennent pour dire la vérité; tout ce que je sais, c'est que lorsque nous étions à Paris, il en coûta au compère, un vieux coq, et quinze livres de lard, qu'il donna à un faiseur de feuilles pour

pour qu'il annonce votre mort dans sa gazette; si je n'ai rien, mon cœur sera votre tombeau ; mes plaintes, mes regrets, feront votre éloge, et mes larmes annonceront à l'univers entier que le révérend père Jean de Domfront, et son neveu Mathieu le philosophe, ne sont plus.

Et vous, ô poulettes admirables! qui avez des yeux comme des yeux de pigeons, qui avez du poil comme des chèvres, des tétons qui ressemblent à de petits chevrelots (1), le ventre uni comme de l'ivoire, des lèvres vermeilles qui distilent la myrrhe: j'ai reposé comme un sachet de fleurs odoriférantes entre vos mamelles; mais je n'y reposerai plus, ma gloire m'appelle ailleurs, et je pars.

Souvenez-vous cependant que vous avez été un pied hors de l'abîme dans lequel vous avez été plongées jusqu'à ce jour: de cet abîme effroyable où, livrées en proie aux insatiables désirs d'un tas de libertins infames, vous êtes obligées de vous prêter aux dégoûtantes caresses d'un ivrogne ou d'un goujat, vous soumettre aux caprices d'un brutal, de supporter les mauvais traitemens d'un emporté, ou, pour prix de ces viles complaisances, de cette lâche soumission, de cette servitude odieuse, vous n'avez à attendre que des verrues, des fungus, des ficus, des thimus, des rhagades, une vieillesse pauvre et misérable, la mort enfin, et la damnation éternelle qui s'ensuit.

Si le tableau que je viens de vous faire de cet abîme

---

faire décrier un bon ouvrage et l'honnête homme qui l'avait fait, parce que ce bon ouvrage renfermait quelques petits traits contre le traité de cracologie.

(1) Diégo veut dire des chevreaux, car chevrelots n'est pas français, au moins ne l'ai-je point trouvé dans le dictionnaire de Trévoux, qui est bien le meilleur dictionnaire des dictionnaires.

épouvantable ne vous touche pas; si votre malheureux penchant étouffe en vous tous motifs de crainte et d'honnêteté; si les tentations du diable l'emportent sur tous mes raisonnemens, retournez à votre ancien métier, abandonnez le corps à Satan, mais sauvez votre ame.

Cependant, comme la science d'abandonner son corps au diable en conservant l'ame à Dieu demande quelques leçons, quelque pratique, quelques expériences, avant qu'on la possède au point d'être utile et profitable, je vous conseille de vous adresser à quelque sage directeur de la compagnie de Jésus, lequel vous instruira dans cet art admirable, que je croirais une chimère, si l'éducation que j'ai reçue des jésuites de Sarragosse ne m'eût prouvé le contraire.

Adieu, mes petites mères, adieu, mes petites femmes; levez-vous, habillez-vous, partez, et n'oubliez jamais votre tendre ami, votre inconsolable ami, Diégo-Arias-Fernando de la Plata, y Mendoça, y Rioles, y Bajaloz, qui va prier saint Antoine de Padoue qu'il veuille vous faire ressouvenir sans cesse des conseils salutaires que vous venez de recevoir.

L'Espagnol, ayant fini ces mots, se jeta à deux genoux au milieu de la chambre et se mit à prier: les poulettes se levèrent, s'habillèrent et partirent.

CHAPITRE III.

Notre arrivée à Pétersbourg. — Persécution que nous y essuyons. — Nous sommes exilés en Sibérie. — Mort et résurrection de Diégo.

Le lendemain de notre retour à Amsterdam, nous partîmes pour Pétersbourg, ainsi que le révérendissime père Jean de Domfront l'avait conclu. Nous prîmes notre route par Naarden, Osnabruck, Hanovre et Berlin, où nous séjournâmes quatre jours : de Berlin nous passâmes par Dantzick, Konisberg, Riga, Revel, et de là à Pétersbourg.

Lorsque nous fûmes arrivés dans cette seconde capitale de l'empire de Russie, il nous parut que les Russes étaient effectivement plus raisonnables que les Français et les Hollandais. Père Jean et le compère lièrent amitié avec quelques officiers allemands de la garnison, qui leur procurèrent tous les plaisirs possibles dans une ville telle que Pétersbourg. Vitulos se faufila parmi les francs-maçons, et y trouva ses ressources ordinaires, tant pour l'utile que pour l'agréable. Il n'y eut que deux Italiens qui passèrent dans ce pays là, qui troublèrent un peu notre tranquillité ; ces deux marauds établirent une banque de Pharaon dans une espèce de taudis où le compère, père Jean et Vitulos gagnèrent le premier jour deux cents roubles, et où ils perdirent le lendemain non seulement leur gain de la veille, mais encore tout ce que nous possédions, jusqu'au dernier sou (1).

(1) Il est étonnant que Vitulos, qui avait été pendant plusieurs années un des principaux piliers des tripots de Venise,

En attendant que nous fussions en état de reparaître avec dignité dans le monde, père Jean nous associa avec un Juif philosophe qu'il avait connu autrefois à Smyrne, et nous battîmes monnaie; ce métier honorable, dont les souverains s'arrogent le privilége, était un petit Pérou pour nous : nous nous trouvâmes au bout d'un mois plus en état de faire figure qu'auparavant.

La grande quantité d'espèces nouvelles qui se répandirent en peu de temps dans le public, inquiéta le ministre; l'on en chercha les auteurs, et l'on promit cinq cents roubles à qui les découvrirait; mais ces recherches et cette promesse ne nous inquiétèrent guère. Nous avions trop bien pris nos mesures pour avoir rien à craindre sur cet article. Il ne fallait pas moins qu'un accident des plus extraordinaires pour nous faire découvrir, et cet accident arriva.

Quoique nous fissions très bonne chère, et que nous eussions bonne provision de vin, père Jean ne passait point un jour sans aller à la taverne. Un après-midi il sortit comme à son ordinaire, sans nous dire l'endroit où il allait, et entra dans un bouchon (1) voisin de notre demeure. Le révérend père ayant trouvé la cabaretière seule, il lui fit la proposition que l'on fait aux femmes; soit que celle-ci ne trouvât point cette proposition de son goût, ou qu'elle tardât trop à satisfaire sa révérence, le respectable père Jean, sans autre compliment, la renversa sur son lit et la baisa bon gré mal gré qu'elle en eût. Sur ces entrefaites, le mari rentra

---

se soit ainsi laissé dévaliser par deux avanturiers, qui vraisemblablement devaient être bien moins futés que lui. J'ai eu vingt fois envie de lui en demander la raison; mais comme cela aurait pu ne point lui faire plaisir, je m'en suis tenu à mes conjectures.

(1) Petit cabaret borgne.

et voulut assommer le révérend; mais celui-ci envoya d'un coup de pied au cul l'assommeur dans une cave contiguë, ferma la porte à la clef, ressaisit la cabaretière et l'exploita de plus belle.

Cependant le tintamarre du cabaretier, qui criait de toutes ses forces au meurtre! au viol! par le soupirail de la cave, mit tout le voisinage en alarme et fit venir la garde. Père Jean se barricada dans la maison, et jura qu'il assommerait le premier qui oserait y entrer. L'officier de garde se souciant peu de ces menaces, fit enfoncer la porte par ses soldats, et le révérend père, armé d'un levier, jeta sur le carreau les deux premiers qui se présentèrent, ce qui ralentit un peu l'ardeur des autres; mais ayant repris courage, ils assaillirent la maison par derrière, par les fenêtres et par le grenier, de sorte qu'en un instant elle se trouva remplie de soldats. Père Jean, retranché dans un coin et toujours armé de son levier, se défendait en désespéré: tous ceux qui en approchaient de trop près étaient sûrs de payer leur témérité de leur vie. Enfin il fallut céder au nombre; ils se jetèrent tous à la fois sur lui, et le garotèrent pour l'emmener en prison.

Nous avions entendu tout ce tapage dès son commencement; Diégo s'était mis à la fenêtre pour voir ce qui l'occasionait, et nous étions bien éloignés de croire que père Jean en fût l'auteur. Mais l'Espagnol ayant aperçu le révérend père au milieu d'une troupe de soldats, s'écria tout à coup: Au secours! mes amis, l'on emmène le redoutable père Jean pour le pendre! En même temps il saisit une carabine que nous avions, la déchargea à travers la foule, et cassa l'épaule à un tailleur: après cet exploit, il jeta la carabine, et se sauva dans le tuyau de la cheminée de la chambre où nous étions. L'officier ayant fait arrêter la troupe, en détacha dix hommes pour prendre le tireur. Lorsqu'ils fu-

rent montés, ils se saisirent du compère, de Vitulos, du Juif et de ma chétive personne, et nous demandèrent en leur jargon où était celui qui avait tiré le coup de carabine. Nous leur fîmes entendre par signes que nous n'en savions rien. Là-dessus, deux d'entre eux se mirent à fouiller dans tous les recoins des appartemens que nous occupions, forcèrent les armoires, et trouvèrent pour environ quatre mille roubles d'espèces nouvelles que nous avions faites. Alors l'un de ces deux hommes s'avisa de regarder dans la cheminée et y découvrit Diégo. Le pauvre Espagnol eut beau réclamer tous les saints du paradis, il fallut qu'il descendît, sans quoi il allait être tiré comme une grive. Enfin l'on nous joignit tous les cinq à père Jean, l'on nous mena en prison, et l'on déposa nos espèces à la chancellerie.

Trois heures après cette aventure, l'on nous conduisit pardevant les commissaires constitués pour nous examiner. L'un de ces messieurs demanda à père Jean qui l'avait induit à l'action violente et brutale qu'il avait commise envers la cabaretière et son mari. — La nature, répondit le révérend, et les leçons des plus grands philosophes de l'antiquité. — Le commissaire insista, père Jean répondit la même chose et l'envoya à tous les diables. — Et toi, dit le commissaire à Diégo, qui t'a poussé à casser l'épaule à un tailleur? — L'amour de mon prochain, répondit l'Espagnol, et la défense du meilleur catholique de la terre contre des maudits Grecs. — Et vous, dit le juge à nous autres quatre, d'où viennent les espèces que l'on a trouvées parmi vos effets? — De notre fabrique, répondit le compère. — Qui vous a autorisés à enfreindre les lois de ce pays. — La loi naturelle, repartit le philosophe, et l'exemple du célèbre Diogène, qui avait plus de philosophie dans son petit doigt, que les têtes de tous les Russes ensem-

ble n'en réuniront jusqu'à la consommation des siècles. Après cet examen l'on nous renvoya au cachot.

Les deux jours suivans l'on nous examina de rechef, soit en général, soit en particulier, et les commissaires ne reçurent d'autre réponse de chacun de nous que ce qu'on leur avait dit la veille. Le quatrième jour l'on ne nous dit rien. Le cinquième l'on nous annonça que nous étions dignes de mort, mais que des scélérats tels que nous ne méritant pas qu'on souillât la terre de leur sang, l'on avait jugé à propos de nous envoyer faire un bail de quatre-vingt-dix-neuf ans dans les déserts de la Sibérie, afin que, retranchés pour jamais de la société que nous avions outragée par nos actions, que nous allions pervertir par nos maximes, nous lui fissions une espèce de réparation par notre travail aux mines, auxquelles nous étions condamnés pour toute notre vie.

Cette nouvelle fit différens effets sur nous : le Juif la regarda comme une grace extraordinaire, et le compère comme une injustice inouïe. Père Jean disait que s'il tenait tous les Russes l'un après l'autre, il les étranglerait ; Vitulos ne disait rien, mais il n'en pensait pas moins ; Diégo prenait cela comme une calamité que Dieu avait envoyée à son serviteur pour l'éprouver, et moi je pleurais.

L'on ne tarda guère à nous envoyer à cet exil, dont je m'étais formé une idée si épouvantable, que j'eusse mieux aimé être mort cinquante fois que d'être réduit à passer mes tristes jours dans ce désert affreux, où je croyais que le froid excessif, le travail, la mauvaise nourriture, les mauvais traitemens de ceux auxquels nous allions être subordonnés, la compagnie de gens à demi-sauvages parmi lesquels il nous faudrait vivre, nous allaient rendre les plus malheureux des hommes. Il en fut tout autrement ; cet exil n'est pas si insuppor-

table que je me l'étais figuré. Nous y rencontrâmes des philosophes de toutes les espèces et de tous les étages; mais comme nous étions obligés de travailler aux mines de cuivre qui sont aux environs de Tobolsk, nous n'avions point tout le temps que nous désirions pour philosopher. Toutefois nos occupations ne nous empêchèrent pas de trouver le moyen de former un complot pour nous évader du côté de la Tartarie.

Lorsque ce complot fut bien et dûment cimenté, le compère Mathieu, qui savait parfaitement la géographie, fut déclaré directeur de la route que nous devions tenir: le respectable père Jean de Domfront fut proclamé capitaine général de la troupe; Vitulos, capitaine en second; le Juif, un Anglais (1), un Allemand (2), un Suédois (3), Diégo et moi étions tout ce que l'on voudra.

Ayant trouvé le moyen de nous munir de trois fusils, de poudre, de balles, de deux arcs, de flèches, d'une hache, d'une serpe et d'une marmite, et ayant pris un temps favorable pour notre évasion, nous partîmes sous les auspices de la fortune.

---

(1) Cet Anglais avait été autrefois quaker, ensuite il était devenu philosophe, et puis commissionnaire en Russie; mais les Russes l'ayant surpris avec de faux poinçons dont il contrefaisait la marque de la douane, ils l'avaient envoyé en Sibérie.

(2) Cet Allemand avait été long-temps arien, et les Russes l'avaient laissé tranquille sur cet article; mais ayant appris qu'il débauchait leurs plus beaux hommes pour les envoyer dans un certain pays d'Allemagne, ils l'avaient envoyé à son tour en Sibérie.

(3) Le Suédois qui avait été un ministre luthérien, était passé en Russie pour y professer la religion grecque et pour y faire le métier d'espion : les Russes avaient été édifiés de son zèle pour le premier article, mais ils s'étaient scandalisés du second et l'avaient envoyé en Sibérie.

Nous rencontrâmes la rive gauche de l'Oby (1) jusqu'aux environs de Kalami (2), où nous passâmes ce fleuve sur un radeau de branchages dont l'exécution fut dirigée par père Jean. Lorsque nous eûmes atteint la Kicka (3), nous la côtoyâmes en traversant la Grutinski (4), la Lucomirie (5), et nous gagnâmes les montagnes de Krakia, là où elles se joignent avec celles de Sania et de Belgian. Ayant passé ces montagnes, non sans courir risque de périr de froid et de misère, nous nous trouvâmes dans un désert, que le compère résolut de traverser en tirant sur Samarcand (6), qui devait être au moins à quatre-vingts journées de là. Le compère prétendait que nous pourrions arriver en cette ville en traversant le Samariki, la Karacathaï, le Canaket, le Charbian et quelques autres contrées de la Tartarie occidentale : cela pouvait être ; mais étant avancés environ cent soixante milles dans le désert, nous fûmes arrêtés par des ruisseaux, des marécages et autres obstacles qui nous contraignirent de prendre le parti de passer l'hiver, qui approchait, dans cet endroit. Ayant donc fait une baraque pour nous mettre à l'abri des injures du temps, nous fîmes en diligence notre provision de gibier, de poissons et de bois, afin que nous ne fussions point pris au dépourvu par les neiges : nous agîmes très prudemment, car huit jours après notre approvisionnement, il en tomba une si grande quantité, que la terre en fut couverte de plus de six pieds.

---

(1) Fleuve qui prend sa source dans la Tartarie, et qui se jette dans l'Océan septentrional.

(2) Ville de la Sibérie méridionale.

(3) Rivière qui se jette dans l'Oby, à quarante milles au-dessus d'Ostro.

(4) (5) pays au sud-ouest de la Sibérie.

(6) Capitale de la grande Bucharie.

Environ deux mois après notre arrivée dans cet endroit, nous tombâmes successivement tous malades à l'exception de père Jean, qui, malgré les fatigues de notre voyage et le genre de vie que nous venions d'embrasser, jouissait d'une santé qui eût porté envie à un moine. Nos maladies ne furent ni longues ni dangereuses : il n'y eut que celle de Diégo qui devint très sérieuse.

Lorsque le pauvre Espagnol se vit bien mal, il commença à se lamenter sur ce qu'il allait mourir sans avoir fait le voyage de Compostelle en Galice; mais le compère lui ayant dit qu'il se chargeait d'accomplir ce vœu pour lui, et père Jean lui ayant donné l'absolution générale, il parut attendre la mort avec résignation. Enfin il entra dans un délire qui le conduisit à une léthargie si profonde, que nous eussions pris cet état pour la mort même, s'il n'eût conservé quelque reste de chaleur vers la région du cœur.

Il demeura pendant trois jours sans donner d'autres signes de vie que celui dont je viens de parler; mais au bout de ce temps-là, père Jean s'aperçut qu'il avait remué un pied; deux heures après, il remua un bras, puis les jambes, puis les fesses, puis la tête, puis le corps entier si bien qu'à la fin il s'assit sur son grabat, nous contempla tous l'un après l'autre, et s'écria : Quoi ! serais-je ressuscité ! Quel miracle ! mes amis ; ah ! si vous saviez d'où je viens, ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu ! — Eh ! d'où viendrais-tu? lui dit le compère, tu n'as point bougé d'ici. — Ah ! mon maître ! répondit Diégo, si mon corps n'a point bougé d'ici, mon ame n'a pas fait de même : il y a trois jours que je mourus ; voici ce qui m'est arrivé depuis ma mort :

Lorsque mon ame eut quitté mon corps, ce corps parut à mon ame ce que paraît une chemise sale que l'on vient de quitter. Mon ame ainsi débarrassée était

de la grandeur et de la forme de ce même corps; elle était diaphane et composée d'une matière (1) extraordinairement élastique et si subtile, que Muschenbroeck ne l'auraitpu discerner avec cent cinq millions de microscopes.

Voilà, mes chers amis, comme le monde est habité d'ames et d'esprits, bons ou mauvais, sans qu'il soit possible aux hommes ni de les voir, ni de les entendre, ni de sentir leur choc, quoique le contraire arrive entre ces esprits. S'il se fait quelquefois des apparitions, ce n'est que par un assemblage subit de suffisante quantité d'atômes pour former un corps quelconque, dans lequel une ame ou un esprit se loge, apparaît et agit en conséquence de sa mission.

Mon ange gardien, nommé Jahel, qui s'était trouvé à son poste au moment où j'allais partir de ce monde, eut une dispute avec Astaroth sur la possession de mon ame. Celui-ci se fondait sur certaines petites fredaines que j'avais faites dans ma vie, et particulièrement sur les côtelettes, la poularde et le gigot de Senlis; mais Jahel lui ayant opposé l'absolution générale du père Jean, la décision de cette affaire devint si embrouillée, qu'il fallut en venir aux mains pour savoir à qui j'appartiendrais. Mon bon ange, qui était armé et cuirassé comme l'archange Michel lorsqu'il se battit avec Lucifer, tira son sabre et en porta un coup terrible sur Astaroth ; mais le malin l'esquiva, et appliqua un si furieux coup de griffe au milieu de la face de son adversaire, que je crus qu'il l'avait aveuglé. Jahel ne per-

(1) Si ce que mon camarade Diégo dit ici est vrai, lés sentimens des premiers chrétiens sur la moralité de l'ame le sont aussi; car il ne paraît point qu'avant saint Augustin l'on convint que l'ame pût être une substance incorporelle.

dit point courage; il porta un autre coup beaucoup plus terrible que le premier, et pourfendit le diable depuis l'occiput jusqu'à trois ou quatre doigts au-dessus du croupion; alors la dispute fut décidée, et, selon toutes les lois divines et humaines, j'appartins au plus fort.

Le différent étant terminé, Jahel me toucha, et nous nous trouvâmes à l'instant sur le long de l'Euphrate, à peu près au même endroit où notre premier père exploita pour la première fois notre première mère. Alors mon divin tutélaire m'ayant fait faire par sept fois le plongeon dans le fleuve, je redevins tel que lorsque j'étois sur la terre, c'est-à dire, qu'une masse de chair, parfaitement semblable à défunt mon corps, s'étant subitement formée, mon ame s'y fourra; et voilà que je pouvais aller, venir, chanter, sauter, danser, en un mot, faire toutes les fonctions que je faisais lorsque je vivais encore. Jahel me dit: Mon cher pupille, vous voici en état de jouir de la gloire céleste; ce corps dont vous serez revêtu jusqu'à la résurrection générale, où vous reprendrez l'ancien, est fait pour procurer à votre ame toutes les sensations délicieuses qui vous sont préparées, et d'ici ce temps-là, elle ne l'abandonnera point, à moins que, pour quelques raisons particulières, vous ne deviez retourner sur la terre.

Vous allez donc partir pour le paradis, continua Jahel; aucunes sensations fâcheuses ne pourront y affecter votre individu. La qualité d'élu vous met à l'abri de tous les maux; mais gardez vous de tomber de cet état de perfection; car les plus grands saints, qui sont actuellement dans le ciel, sont sujets à trois vices, qui sont l'orgueil, l'envie, la colère; le démon, qui sait cela, vous tendra des embûches jusque dans le sein de la félécité suprême. La chute de ce réprouvé; ainsi que celle de de ses compagnons, est un exemple terrible

de la faiblesse, de l'aveuglement, de l'ingratitude des anges mêmes. Prenez donc garde de vous laisser séduire ; vous perdriez en un instant cette faculté inestimable de n'être sensible qu'au bonheur et au plaisir; une réprobation éternelle serait peut-être la peine que vous encourriez.

Le paradis n'est point tel que les hommes le croient d'après saint Paul, c'est-à-dire *ce que l'œil n'a jamais vu, ni ce que l'oreille n'a jamais entendu ;* il a été réservé à l'incomparable jésuite Henriquez (1) d'en donner une description exacte et complète dans son admirable livre de *l'Occupation des saints dans le ciel*. Si vous avez lu ce livre, vous aurez vu que le paradis est un lieu de délices, un lieu de sensualité, duquel les bals les plus brillans, les fêtes les plus magnifiques, les repas les plus somptueux que les hommes aient inventés, n'approchent pas plus que la lumière d'un flambeau n'approche de celle du soleil. Mais je vous l'ai déjà dit, l'ennemi du bonheur des saints ne profite que trop souvent de l'ivresse où les plaisirs les plongent pour séduire ceux qui ne sont point assez sur leurs gardes, et leur faire perdre une éternité, ou du moins pour un temps, la félicité dont ils jouissent ; je dis pour un temps, car les fautes ne sont pas toujours telles qu'elles méritent une punition éternelle. Il est un certain lieu d'exil inconnu aux humains et au pape même, où les saints coupables d'une faute légère sont relégués pour y souffrir plus ou moins jusqu'à l'expiation entière de cette faute. Enfin il y a dans le paradis des tribunaux, des juges particuliers, préposés pour faire observer le bon ordre, et pour l'administration de la justice, ce dont le jésuite Henriquez n'a point parlé.

---

(1) V. ci-après un échantillon de sa Description du paradis.

Voilà, mon cher pupille, ce que j'avais à vous dire pour le présent; je vais vous quitter pour quelques heures. Ne vous étonnez point de tout ce que vous verrez en mon absence; je vous rejoindrai à votre entrée dans la gloire céleste. — En finissant ces paroles, mon bon ange disparut

Je ne fus pas sitôt seul que la terre s'ouvrit tout-à-coup sous mes pieds, et je tombai dans une caverne profonde et obscure, où j'entendis voltiger autour de mes oreilles des espèces de chauve-souris qui poussaient des cris comme des cris de lapins. J'appris depuis que cette caverne était les limbes, où sont détenus les enfans morts sans baptême!

Quoique l'espace qui conduit de la superficie de la terre à cette caverne soit de plus de sept cents lieues, et que je l'eusse franchi aussi vite que la pensée, j'ai cependant remarqué que ces spéculateurs borgnes qui soutiennent que plus on creuse avant dans la terre, plus on trouve la matière compacte et solide, plus ses parties sont serrées et cohérentes, se trompent; car les lits des différentes espèces de terres, de pierres, etc., ne se trouvent point arrangés dans l'ordre de leurs gravités spécifiques (1), et la cohésion de la terre n'est

(1) Si Diégo ne dit point ici entièrement la vérité, il la dit au moins en partie, puisqu'en creusant un puits de deux cent trente-deux pieds de profondeur à Amsterdam, l'on a remarqué l'ordre suivant des couches de terre :

Terre à jardin	7 pieds.
Tuf.	9
Argile molle.	9
Sable.	8
Terre.	4
Sable à paver.	10
Argile.	2
Terre blanche.	4

rien moins que l'effet de la puissance de la pesanteur des parties qui la composent. J'ajouterai en même temps que le docteur Halley (1) se trompe également lorsqu'il prétend que les parties centrales de la terre sont occupées par un grand corps magnétique, puisque le centre de ce globe est l'enfer, comme vous le verrez par la suite de mon récit; au reste, ceux qui ne veulent pas me croire peuvent y aller voir.

Je traversai les limbes avec la même vivacité que j'avais franchi l'espace qui y conduit, et en dépit de l'impulsion et de l'attraction, sur l'une ou l'autre desquelles l'on fonde la mécanique des forces centrales, cette vitesse ne reçut aucune accélération par mon approche du centre du globe.

Lorsque j'eus traversé les limbes, je tombai sur une calotte pareille au cul d'une chaudière renversée, elle me parut de métal, car ma chute lui fit rendre un son à peu près semblable à celui d'une poèle que l'on bat

---

Terre sèche.	5
Terre mouillée.	1
Sable.	14
Argile sablonneuse.	3
Sable mêlé d'argile.	5
Sable de mer mêlé de coquillages.	4
Argile.	102
Terre grasse.	31, etc.

Ceux qui voudront en savoir davantage sur cet article, pourront consulter Varen. Général Geog., l. 1, c. 8, prop. 7 — La Théorie naturelle de la terre de Woodward et de Stenon. Les mémoires sur la structure intérieure de la terre, par M. Bertrant, etc.

(1) V. la dissertation de ce docteur sur ce sujet, et sur la théorie des variations de l'aiguille aimantée dans le Lexicon d'Harris, au mot *variation*, et dans les Transactions philosophiques, numéros 148 et 195.

pour épouvanter les mouches à miel; bref, cette calotte était la calotte du purgatoire.

A l'instant de ma chute, la calotte s'ouvrit, et j'entendis pousser un cri de joie, mais ce cri cessa aussitôt que l'on m'eut vu: cela provenait de ce que l'on avait pris mon arrivée pour celle de la Vierge, qui, toutes les veilles de Noël (1), va délivrer trois cents ames détenues dans ce lieu.

Le purgatoire est un lieu assez éclairé, rempli d'une infinité de purgatoriens de tout âge, de tout sexe, nus et couleur de marron. Je ne fus pas long-temps dans ce pays-là sans rencontrer plusieurs personnes que j'avais connues dans ce monde; je vis entre autres un épicier de Bilbao, que l'inquisition avait fait brûler parce qu'il avait trouvé un trésor après les guerres de la succession d'Espagne. Je vis aussi mon maître don Scabrillas, le chef de l'honorable troupe de comi-tragi-sauteurs chez lequel j'avais commencé mes caravanes, et qui s'était cassé le cou en faisant une cabriole à Saint-Jean-Pied-de-Port. Le bourgeois de Bilbao ne me fit point grand accueil, parce que depuis son démêlé avec l'inquisition il était devenu sournois; mais don Scabrillas me parut aussi libre, aussi affable, que lorsqu'il était sur la terre.

Après les complimens ordinaires, je demandai à mon ancien maître pourquoi je ne voyais ni feu ni flammes, que je n'entendais ni plaintes ni soupirs, enfin rien de tout ce que l'on débite sur la terre touchant le purgatoire.

— Mon cher Diégo, me répondit-il, tout ce que tu as entendu dire de ces lieux est en partie véritable; tu es arrivé dans l'unique temps de l'année où il y a

(1) Voyez l'Avocat des âmes du purgatoire, p. 102 et suiv.

relâche à nos souffrances : voilà pourquoi tu nous vois si tranquilles. Nous ne sommes point ici brûlés d'un feu tel que celui que l'on connaît chez les vivans, mais d'un feu particulier, et mille fois plus pénétrant : ce feu nous affecte en tout ou en partie, selon la nature des fautes que nous avons à expier. Par exemple, une femme qui aura pris trop de plaisir dans le bain, ressentira par tout le corps la punition de l'offense qu'elle a commise par la délectation générale de son individu : un amant qui a pris un peu trop de plaisir en prenant le bout du doigt de sa maîtresse, n'est puni que par la main criminelle, et la maîtresse par le bout du doigt. Enfin lorsque l'expiation des péchés commis par un membre est finie, celle d'un autre membre criminel commence, ainsi du reste jusqu'à expiation entière.

Vers le onzième siècle, c'est-à-dire, dans les premiers temps de l'établissement du purgatoire, et même dans les trois siècles suivans, les chrétiens avaient le cœur bon ; ils employaient les trois quarts de leurs biens à faire prier pour les ames détenues dans ce lieu expiatoire ; les prêtres, les moines s'acquittaient de bonne foi de la besogne dont ils se chargeaient. On voit par les archives de céans, que tel qui avait été condamné à dix ans de souffrance en avait été souvent quitte pour dix jours ; un chacun se ressentait de la charité qui régnait sur la terre. La plus abandonnée de toutes les ames recevait alors plus de soulagement dans une heure que la moins oubliée n'en reçoit aujourd'hui dans un mois. Outre les prières qui se faisaient pour le général, l'excédant des satisfactions particulières était réparti sur un chacun et faisait encore un objet considérable. Cet heureux temps n'est plus, mon cher Diégo ; la piété est ralentie, rien ne peut plus toucher les cœurs endurcis des vivans. Nous avons beau faire de temps en temps quelques tournées sur la terre

pour ranimer la charité envers nous, peines inutiles !

Je fus détaché après la Toussaint dans la ville de Salamanque; je me suis transformé en chat, en lévrier, en âne, je fis peur à deux sentinelles; je courus les cimetières couvert d'un suaire, je tirai trois vieilles par le gros orteil, je me plaignis près du lit d'une veuve, j'apparus à six religieuses, je bouleversai tous les meubles dans dix maisons, je fis un tintamarre épouvantable dans quantité d'autres, enfin je mis en œuvre tous les moyens imaginables pour tirer quelque fruit de mon voyage, et je n'ai rapporté en tout que deux messes, quinze rosaires et huit *de profundis*, lesquels répartis également entre nous tous, il me revint trois minutes et dix-sept secondes de diminution sur les quinze ans que j'ai à souffrir ici.

Il est vrai que les personnes riches font faire des funérailles pompeuses à leurs parens décédés, que l'on y brûle jusqu'à cinq cents livres de cire, que l'on sonne sans discontinuer; que trente, quarante et soixante prêtres sont quelquefois payés pour y assister; mais comme tant de dépense ne doit son origine qu'à la vanité des vivans, le défunt pour qui on la fait ne reçoit aucun soulagement.

Quand même Dieu ne serait point offensé de tout cet appareil mondain, ne le serait-il pas de la manière dont on l'y prie ? Est-ce qu'on demande une grace au son des basses, des violons, des flûtes, des hautbois, des cors de chasse et de cent autres instrumens faits pour la jubilation? Allez à une messe solennelle pour quelque riche défunt, après un prélude général de tous ces instrumens, vous entendrez tout à coup un châtré entonner les trois ou quatre premières syllabes de quelques mots grecs, qu'après beaucoup de patience et d'attention vous comprendrez être un *Kirie eleïson*, puis un autre beugler, d'une voix de tonnerre, aussi

Kirie eleïson, puis quatre ou cinq autres se joindre à ces animaux et crier tous comme des enragés, l'un sur un ton, l'autre sur un autre : *Kirie eleïson son son eleïson;* puis enfin, l'accompagnement de tous les instrumens susdits : comparez alors ce vacarme épouvantable avec le charivari des sorciers du sabbat, et vous verrez qu'il n'y a point de différence.

Je veux cependant que, dans le grand nombre, il y ait quelques personnes véritablement pieuses, qui, au lieu d'employer leur argent à ces vaines cérémonies, l'envoient dans les couvens pour faire prier pour les trépassés. L'intention est louable; mais remplit-on l'engagement que l'on contracte en recevant la pécune (1) du bienfaiteur? Non, le couvent augmente son ordinaire, et se donne bien de garde d'ajouter un *oremus* au baragouin journalier. D'un autre côté, si un mourant épouvanté de l'avenir, lègue à l'église tel bien ou telle somme pour chanter annuellement tant de messes, tant de saluts, pour le repos de son ame, cela s'exécute aussi long-temps qu'il y a des parens qui y veillent; manque-t-il de surveillans? Adieu les obits; les prêtres boivent à la santé du fondateur, qui grille ici comme un cochon.

Les congrégations, les confréries, la dévotion aux rosaires, aux scapulaires, aux saints cordons, aux saintes ceintures, aux pardons, aux indulgences, nous valaient autrefois quelque chose; mais tout cela est tombé aujourd'hui : les trois quarts de l'Europe sont ou païens, ou Turcs, ou juifs, ou hérétiques; les Français sont tous déistes ou jansénistes; l'on dit les Italiens impies, les Espagnols molinistes ou molinosistes, tellement que sans une partie de l'Allemagne et de

---

(1) Passez le terme, c'est un Espagnol qui parle.

la Flandre où il y a encore quelques catholiques de la vieille roche, sans les passe-ports pour le ciel que les jésuites donnent de temps en temps, le purgatoire serait trop petit pour contenir tous ceux qui y viennent.

Ah ! mon cher Diégo, nous n'aurions pas besoin de tous ces suffrages, s'il plaisait à notre saint père le pape d'ouvrir les portes de notre prison : il en a le pouvoir; mais, le tigre qu'il est! il a le cœur plus dur que l'enclume de Lopez de Séville : nos larmes, nos cris ne le touchent pas. Quelle action héroïque, cependant, que d'envoyer tout d'une traite en paradis soixante ou quatre-vingts millions de malheureux qu'un feu terrible dévore ! Mais non, nous ne devons point nous attendre à ce bonheur. Rome, cette Rome avare et cruelle, n'ouvre le ciel qu'à ceux qui paient (1); quand on n'a rien à donner, la serrure est rouillée. Aussi Dieu punit bien ses lieutenans pour la dureté de leurs cœurs; car, y compris saint Pierre, il n'y en a eu qu'un de sauvé. O mon pauvre Diégo! il te faudrait voir avec quelles huées l'on accueille ces animaux-là lorsqu'ils passent par ici pour aller en enfer! Tudieu, comme on les régale!

Enfin, mon cher, voilà l'état présent du purgatoire. Malgré ce que je t'en ai dit, je suis bien heureux d'y être; car si je fusse mort sur les terres de France au lieu de celles d'Espagne, j'étais damné à tous les diables; les gens de ma profession sont dans ce pays-là damnés sans miséricorde, et, comme tu sais, le salut dépend souvent du pays où l'on meurt. — Don Sca-

(1) Obtinet expulsâ probitate pecunia Romam :
Nec Deus in totâ possidet urbe locum.
Mantuan. ad Falcon., t. 1.

brillas achevait ces mots lorsque la Vierge arriva : je ne pus voir la bonne dame, parce que le sol du purgatoire s'étant ouvert à l'instant, je continuai ma route d'une telle vitesse, qu'en deux minutes je me trouvai en enfer, à une portée de carabine du palais de Lucifer.

Diégo ayant fini ce discours prit un restaurant, dormit une couple d'heures, et continua sa relation, ainsi qu'on va le voir dans le chapitre suivant.

CHAPITRE IV.

Suite de la relation du voyage de Diégo en l'autre monde.

Le séjour ordinaire de Lucifer est un palais spacieux, agréable à la vue, mais d'une architecture un peu gothique. Les avenues de ce palais sont défendues par dix mille pièces de canon de soixante-douze pouces de calibre. La grille de la seconde cour est gardée par trois cent quatre-vingt-cinq suisses, commandés par Guillaume Tell, auquel l'empereur Albert I[er] sert de tambour : celle de la première cour est gardée par six cent quatre-vingt-quatorze diables de toutes sortes de figures, armés de figures et de dents aiguës, vomissant du feu par la gueule, le nez, les oreilles et par le trou du cul : la principale porte du palais est gardée par vingt mille loups-garoux rangés en double haie, et bien plus redoutables que celui que je rencontrai dans l'escalier de notre hôte le Parisien; car, lorsqu'ils sont en colère, ils se trémoussent d'une telle force, que dans un instant l'air qui les environne se remplit d'étincelles qui, semblables aux bombes et aux grenades, fracassent, brûlent et réduisent en poudre tout ce qu'elles rencontrent lorsqu'elles viennent à péter.

Lorsque je fus dans ce palais, un huissier de la chambre me fit entrer chez Lucifer. Ce monarque ne paraît pas si vieux qu'on le fait; il pourrait même passer pour joli, s'il n'avait une verrue au bout du nez (1).

---

(1) Ce portrait se trouve bien différent de celui qu'on nous fait ordinairement de Lucifer. Je crois qu'il n'y a que le seul Diégo qui l'ait fait si beau. Les théologiens, les peintres et les poètes semblent avoir enchéri les uns sur les autres dans leurs efforts à nous rendre ce prince des ténèbres hideux et épouvantable: mais ils n'ont puisé les traits du portrait qu'ils en font que dans leur imagination échauffée. L'Espagnol dit: *Ce prince ne paraît pas si vieux qu'on le fait; il pourrait même passer pour joli, s'il n'avait une verrue au bout du nez.* Si la nature est simple, si la vérité est naïve et pure, c'est bien dans ces quatre mots qu'on les reconnaît l'une et l'autre, et non dans tout ce que l'on nous débite à ce sujet.

« Je vis un monarque d'une taille prodigieuse, assis sur un » trône immense, ayant le front ceint d'un bandeau de feu, » ayant la poitrine gonflée, le visage bouffi, les yeux étincelans, les sourcils élevés et l'air menaçant; il avait les narines extrêmement larges, et deux grandes cornes sur la tête; » il était noir comme un Maure; il avait deux grandes ailes de » chauve-souris attachées aux épaules, de larges pattes de canard, une queue de lion, et de longs poils depuis la tête jusqu'aux pieds, etc. »

Voilà en substance la description que Palingène fait de son Typhurgue, prince des diables. Si les portraits que les autres font de Lucifer sont différens, ils n'en sont pas moins affreux; témoin celui qui se voit sur une médaille que j'ai entre les mains, et dont voici la description. L'on voit d'un côté le buste du Sauveur avec cette légende allemande: *Ich bin das Lemlein das der welt sünd tregt. Johanes am I. Cap. — Neimant kumpt zu dem vater den durch mich. Joam. XIV* * De l'autre est le buste du pape avec cette autre légende: *So bin ich das kind der Verdhernus und der Sand. Sagt Sant Paul. in der II. Epistel an*

* « Je suis l'agneau de Dieu qui efface les péchés du monde, etc.

— Personne ne peut aller à mon père que par moi, etc. »

Il était sur son trône, et environné de toute sa cour ; il était vêtu d'une simarre de ras de Saint-Maur, doublée de ferblanc et avec des paremens de faïence ; il avait sur la tête une couronne de buis, et tenait à la main un sceptre de fer : son trône était autrefois d'or massif ; mais depuis qu'il a perdu une somme considérable en jouant aux cartes, ce trône n'est plus que de bois de noyer. Ce prince est d'un appétit extraordinaire ; il mange lui seul autant que tous ses sujets ensemble ; il lui faut annuellement plus de quinze cent mille aunes de boudin, et environ six millions de quintaux de poivre, ce qui fait que cette denrée est si chère en enfer ; il dort au moins cinq mois de l'année ; le reste, il ne fait que végéter. Il est extraordinairement simple et crédule ; il n'y a point de jour qu'on ne lui fasse accroire que les vessies sont des lanternes, et ceux qui ont intérêt qu'il demeure tel, lui disent que sa bêtise est débonnaireté. Mais ses officiers ne lui ressemblent pas ; ce sont bien les plus malins, les plus déterminés coquins qui aient jamais existé : parmi ces officiers je remarquai les diables Moria, Misia, Sual, Jabes Enac et Javan ;

Item, les diables Rebla, Bezec, Borithon, Bela et Uriel ;

Item, les diables Achaïan, Corrœos, Easas et Béelzebuth ;

---

*die Tessalonicher***. Satan a les deux pattes de derrière sur les les épaules du Saint-Père, et le coiffe d'une triple couronne. Le prince des ténèbres est ici représenté avec le corps d'une harpie, les pattes d'un vautour, la queue d'un serpent, les ailes d'un drogon, les testicules d'un taureau, la tête d'un cochon et le capuchon d'un moine.

**« Je suis cet homme de perdition, cet enfant de péché etc. »

Item, les diables Acaos, Cédon, Cis, Armer et Isboseth;

Item, les diables Aphron, Rammon, Oreb, Ur et Ramessès;

Item, les diables Avon, Boanergon, Siba, Sichor et Lapidoth;

Item, les diables Cinoth et Astaroth, qui fut pourfendu en disputant mon ame contre Jahel, et qui était déja aussi parfaitement guéri que s'il ne lui fût rien arrivé.

Je vis encore les diables Sin, Achas, Alez, Asmodee et Béelphégor;

Item, les diables Rajan, Boohra, Palin, Urthos et Grevianan;

Item, les diables Saroth, Faïthros, Molabi et Cosbi, qui se brûla les griffes en éclairant saint Dominique (1).

Comme depuis cette aventure ce Cosbi est demeuré manchot, et que par conséquent il n'est plus propre à grand chose, il est chargé de montrer le palais aux étrangers, et de satisfaire à leurs questions sur l'état et le gouvernement de l'enfer.

---

(1) Saint Dominique était un homme qui travaillait, qui lisait, qui priait sans cesse. Le diable, quoique jaloux des vertus éminentes du saint homme, le laissait assez tranquille pendant le jour; mais lorsque le soir était venu, il lui faisait mille niches, et se plaisait surtout à lui souffler sa chandelle. Le saint supportait cela avec beaucoup de patience; mais un jour qu'il était occupé à lire l'Ecriture sainte, Cosbi, dont je viens de parler, vint éteindre sa lumière; Dominique s'impatienta et dit au diable: Puisque tu éteins ma chandelle pour ton plaisir, tu la tiendras présentement pour le mien, aussi long-temps que j'aurai fini ma lecture. Le diable obéit, et la chandelle étant venue à sa fin, il fut obligé de la tenir encore, et de se laisser brûler les griffes plutôt que de la lâcher. V sa Vie.

Lorsque j'eus assez contemplé le seigneur Lucifer, et que j'eus parcouru les principaux appartemens de son palais, Cosbi, qui m'accompagnait, m'en fit voir les environs. Le premier objet qui s'offrit à ma vue fut l'empereur Charlemagne, ramant des pois sous la direction d'un Bostangi bachi, Saxon d'origine, qui houssait les épaules à sa majesté toutes les fois qu'elle ne travaillait point à son gré: comme j'ai toujours respecté ce grand homme, je n'osai lui demander qui l'avait réduit à une condition si basse et si méprisable; mais je me doutai bien que c'avait été son ambition démesurée, et le zèle un peu trop apostolique qu'il avait fait paraître dans la plupart de ses expéditions. Plus loin, je vis le pape Sixte-Quint à l'affût sur un saule, et guettant un lièvre sur lequel il fondait son souper et celui de quinze enfans qu'il avait de la reine Elisabeth sa femme. Ayant aperçu sa sainteté, je me jetai à genoux pour lui demander la bénédiction; mais le saint-père me coucha en joue pour me donner un coup de fusil, ce qui fit que je me relevai au plus vite et que je me sauvai à toutes jambes. Un peu plus loin je vis.... ah! mes chers amis! lorsque je pense à ce que je vis, peu s'en faut que je ne remeure de douleur et de tristesse: je vis mon ancien maître, l'éminentissime cardinal Tongarini, jusqu'à la ceinture dans un ruisseau bourbeux, ayant une chemise bleue, dont les manches étaient retroussées jusqu'aux épaules, une toque de laine crasseuse sur la tête, le visage aussi noir que celui d'un charbonnier, et mâchant du tabac comme un Ecossais, je vis, dis-je, un si saint homme réduit à pêcher des écrevisses pour gagner sa vie. Je voulus embrasser mon doux maître, mais une puissance invisible m'empêcha d'en approcher. Je lui parlai; mais il était devenu si bègue qu'il me fut impossible d'entendre ce qu'il me répondit. Je commençai à pleurer; alors il se

mit à beugler d'une force si terrible, qu'un troupeau de vaches qui passait près de là s'enfuirent et se précipitèrent dans un lac profond, où elles se noyèrent toutes, excepté un veau que le vacher retint par la queue.

Lorsque j'eus quitté son éminence, je demandai à Cosbi pourquoi un prélat d'une si haute qualité, si sage, si vertueux, se trouvait dans un état si pitoyable. — C'est, répondit Cosbi, qu'il a fait comme ceux qui mangent leur pain blanc avant le bis. Il fait ici à peu près le même métier que saint Pierre faisait sur la terre, tandis que ce saint est aujourd'hui un grand seigneur dans le ciel. Il ne se trouverait cependant point réduit si bas s'il eût pu se comporter comme un honnête damné; car lorsqu'il arriva dans ce pays-ci, on le fit maître d'école à la réquisition de la signora Livia Pottacciani, qui a grand crédit à la cour; mais indépendamment de sa crasse ignorance, qui lui aurait fait perdre son emploi un jour ou l'autre, au bout de trois semaines il avait tongarinisé les trois quarts de ses écoliers, ce qui fit qu'on le chassa, et que Lucifer jura par sa barbe que de sa vie aucun office de ce genre là ne serait donné aux prélats italiens. — Cosbi parlait encore lorsque nous nous trouvâmes près d'une tour d'une hauteur prodigieuse, au pied de laquelle il y avait un diable tout disloqué qui demandait la charité (1).

---

(1) C'était apparemment le diable qui servit autrefois de roue à la charrette de saint Bernard, et dont voici l'histoire : Saint Bernard étant un jour en route sur une charrette, et non en carrosse comme les abbés d'aujourd'hui, un diable s'avisa d'en casser la roue et de faire culbuter le saint homme; mais celui-ci, irrité de l'audace, ordonna à Satan de plier son corps en forme circulaire, de se mettre à la place de cette roue, et de l'aider ainsi à le conduire au lieu de sa destination. Comme cette aventure arriva le long d'un chemin inégal et

Étant monté sur cette tour, je découvris à l'entour de moi un port de mer admirable, un pays immense, aussi fertile, aussi peuplé que les vallées de Tempé (1), un pays tel que le seraient les terres de la domination du pape, s'il avait le malheur d'être huguenot, un pays enfin tel que serait la France si tous les maltôtiers étaient pendus. Cosbi, remarquant mon étonnement sur tout ce que je voyais, me dit : Monsieur l'élu, l'enfer n'est rien moins qu'un gouffre de feu et de flammes dévorantes, ainsi qu'on vous l'a fait accroire au pays d'où vous venez ; l'on n'y est point couché sur des matelas d'airain, hérissés de pointes de fer brûlant ; l'on n'y est point régalé de plomb fondu, ni de soufre et de bitume enflammé ; l'on n'y est point étourdi des hurlemens épouvantables des damnés et des bêtes féroces ; ni des continuels miaulemens des chats ; l'on n'y est point plongé dans des cuves remplies de serpens, de couleuvres, de vipères et de crapauds ; il n'y a point de ver qui ronge le cœur, le foie, la rate à personne ; l'on n'y est point plongé dans des chaudières d'huile bouillante ou de poix fondue ; l'on n'y marche point sur des charbons ardens, et l'on n'y reçoit point des clystères d'eau forte ; mais l'on y souffre des maux terribles de tout autre genre.

---

raboteux, le diable eut tellement le corps fracassé, qu'il n'en guérira de sa vie.

Ouvrez la *Medula vitæ sancti Bernardi*, édit. Antwerp., ann. 1653, in-4° ; vous y verrez les autorités respectables dont on y appuie la vérité de cet évènement, et l'estampe édifiante où l'on remarque saint Bernard courant au grand trot dans sa charrette, et le diable y servant de roue.

(1) Les vallées de Tempé en Thessalie, qui se trouvent entre le mont Ossa et l'Olympe, arrosés par le fleuve Penée, ont toujours passé dans l'opinion des anciens pour les lieux les plus délicieux de la Grèce.

Nous autres diables sommes tourmentés d'une passion plus insupportable que le feu le plus dévorant: c'est la jalousie inexprimable du bonheur de toutes les autres créatures; comme de celui des saints, qui n'ont autre chose à faire qu'à se divertir en paradis; de celui des hommes, qui, étant encore sur la terre, ont la liberté de parvenir à la même félicité; enfin de celui de tous les animaux, qui, s'ils n'ont rien à espérer après leur vie, n'ont aussi rien à craindre. Indépendamment de cette jalousie, le chagrin cuisant que nous ressentons lorsque les peines que nous nous sommes données pour attirer quelqu'un dans notre nasse sont vaines, les coups, les blessures, les estropiades (1) que nous attrapons de temps en temps, sont encore autant de surcroîts à nos maux. — A propos d'estropiades, dis-je à Cosbi, d'où vient que votre confrère Astaroth, qui a été pourfendu par Jahel, est parfaitement guéri, et que vous êtes demeuré manchot? C'est, répondit Cosbi, que, lorsque nous nous battons avec les anges, qui sont toujours armés de pied en cap, le combat étant inégal, il n'est pas juste que nous soyons estropiés de nos blessures, mais lorsque nous avons affaire aux hommes, que nous pouvons attaquer désarmés, il est très raisonnable que nous demeurions invalides à jamais, soit qu'ils trouvent le moyen de nous estropier par force ou par adresse. Ah! mon cher élu, si j'avais tordu le cou à saint Dominique la première fois que l'envie m'en prit, je ne serais point dans l'état où vous me voyez; mais j'ai toujours été trop bon, et ma bonté est la cause que ce maraud-là, ainsi que bien d'autres que j'ai eus entre mes pattes, est là-haut dans le fin fond du paradis, où il se moque de

(1) Ce mot peut-être usité en enfer, mais il ne l'est point dans ce monde-ci.

moi, avec juste raison. Voilà pour ce qui nous regarde.

Quant aux damnés, continua Cosbi, vous saurez qu'il y a ici autant de royaumes, de provinces, de villes et de sortes de climats qu'il s'en trouve sur la terre. Chacun de ces royaumes, chacune de ces provinces ou de ces villes, sont destinées à recevoir les damnés qui viennent de l'endroit de la terre qui leur correspond; mais comme chaque damné, en conservant les mêmes mœurs, les mêmes inclinations qu'il avait pendant sa vie, est contraint de subir pendant toute une éternité précisément le contraire de ce qui a causé sa damnation, qu'il pense sans cesse au monde qu'il regrette, au paradis qu'il a perdu, et qu'il est privé de la consolation que les diables ont d'aller de temps en temps tenter quelque saint en paradis, ou posséder quelque religieuse sur la terre, le sort de ces créatures est en quelque sorte plus malheureux que le nôtre. Par exemple, ces femelles sensibles et délicates, si sujettes aux évanouissemens, aux syncopes, aux vapeurs, tombent régulièrement du haut mal toutes les fois que quelque sujet désagréable affecte leurs sens ou leur petite cervelle, et au lieu d'une scène ridicule qu'elles donnaient autrefois, elles deviennent ici l'objet d'un spectacle aussi sale que dégoûtant.

Cette quantité prodigieuse de femmes tendres et douillettes, sont condamnées à s'asseoir six heures par jour le cul nu sur un roc de glace, en butte à la furie du vent du nord, des grêles et des giboulées, ou aux rayons d'un soleil aussi ardent que celui de Gingiro (1).

Ces mères inhumaines et marâtres sont obligées d'aimer, d'élever, de veiller, de bercer, d'allaiter leurs

(1) Royaume de la cafrerie, sous la ligne.

enfans, au risque d'avoir le teint aussi ridé qu'une vieille vessie, et les tétons faits comme la besace de frère Lubin de Truxillo.

Ces grands seigneurs, ces faiseurs de lit à part, sont contraints de coucher avec madame, de faire eux-mêmes leurs enfans; et de faire aussi bon ménage que Garot et sa femme.

Ces prélats orgueilleux, ignorans ou fanatiques, sont obligés de catéchiser eux-mêmes leurs ouailles; de les prêcher d'exemple, de jeûner au moins huit jours de carême, de savoir lire un peu de latin, d'être aussi tolérans qu'un Hollandais, et aussi humbles que saint Alexis.

Ces sangsues publiques, ces maltôtiers impitoyables, sont condamnés à être aussi pauvres que Guillot de Blengy, à faire chaque semaine trois corvées sur les grands chemins, à ne manger que de la castagne et de la ribiole (1), et à être mis au pilori tous les dimanches.

Ces abbés poupins et débauchés, ces fléaux de la virginité, sont condamnés à un satyriasis éternel, à coucher entre deux pucelles, et avoir autant de continence que saint Adhelme.

Ces magistrats freluquets, ces animaux....

Cosbi allait continuer, mais une odeur de soufre se répandit tout-à-coup autour de nous, la lumière fit place en un instant à des ténèbres épaisses, un vent furieux se fit entendre, les cris des damnés, les hurlemens des animaux remplirent les airs, la mer mugit d'une force épouventable; alors un coup de foudre qui ébranla la voûte des enfers me précipita aux antipodes.

---

(1) Des châtaignes et des raves.

Ayant percé la croûte de la terre précisément entre les jambes de Xanti-you-fiou-chieu, empereur du Japon, à présent régent, je gagnai les nues et l'Ether, et le premier spectacle que j'observai dans ma course rapide, fut cet astre resplendissant, qui, spectateur tranquille du mouvement inégal des planètes qui l'environnent, ainsi que de leurs révolutions respectives, dispense avec sagesse la chaleur et la lumière à ces globes errans, qui, gravitant les uns vers les autres, gravitent tous ensemble vers le père du jour, lequel gravite à son tour vers eux tous. — Ici chacun de nous se mit à rire de l'enthousiasme avec lequel l'Espagnol racontait cette avature singulière; mais il ne prit point garde si nous ririons ou si nous pleurions, et continua ainsi sa relation :

Je questionnai le soleil sur sa grandeur, sa densité relative, sur le degré de lumière et de chaleur qu'il contenait; il satisfit à mes questions; je m'informai de quelle matière il était composé; il me répondit qu'il me le dirait une autre fois; je lui demandai s'il était mâle ou femelle, il se mit à rire et je passai outre.

En avançant vers cette région admirable, émaillée d'une quantité prodigieuse d'étoiles fixes qui nagent dans un vide immense, je rencontrai un million de ces corps surprenans, composés de bitume et d'asphalte, avec des queues de petrolœum (1), occupés à décrire

(1) Diégo parle, selon toute apparence, des comètes, ou de ces substances solides, compactes, fixes et durables, qui se meuvent autour du soleil, brillent par la lumière de ses rayons qu'elles réfléchissent, et qui, venant à en approcher, s'échauffent si prodigieusement, que la matière onctueuse qu'elles exhalent s'enflamme et forme ou une queue ou des rayons semblables à des cheveux; d'où viennent les noms de comète enfiforme, de comète barbue, de comète chevelue, etc.

autour du soleil des orbes plus ou moins excentriques, et dans des périodes plus ou moins longues; à mesure que j'avançais, je vis des soleils sans nombre entassés les uns sur les autres, environnés de leurs planètes, de leurs comètes, de leurs lunes, et le tout dans la même analogie, dans le même ordre, dans la même proportion, dans le même nombre que le premier système solaire que j'avais rencontré.

Jusque là je n'avais parcouru que le *vacuum plenum;* j'entrai enfin dans le *vacuum perfectum,* que je traversai sans rien voir, puisqu'il ne contient rien, et j'arrivai au faubourg du paradis.

Ce faubourg est habité par des ames qui n'ont fait ni assez de mal pour être damnées, ni assez de bien pour être sauvées, c'est-à-dire que leurs mérites et leurs démérites se contrebalancent : ces ames occupent donc l'endroit que je viens de dire, et tiennent toutes auberges ; c'est chez elles que l'on prend son logement en attendant que l'on puisse entrer dans le paradis, lequel ne s'ouvre que trois fois la semaine, le lundi, le mercredi et le vendredi; comme le jour que j'arrivai était un jeudi, je dus prendre gîte. Etant entré dans une de ces auberges, l'hôtesse me regarda fixement et me sauta au cou, en faisant des exclamations si extraordinaires qu'elle mit tout le voisinage en alarme : cette femme était ma mère; elle avait été de son vivant la sacristine des carmélites de Bilbao; elle me conta que mon père était le sous-gardien des révérends pères cordeliers, à la porte desquels l'on m'avait trouvé deux jours après ma naissance; elle ajouta que j'avais trois frères et quatre sœurs, dont deux vivaient encore, quatre étaient en enfer et un en paradis.

Il est inutile de me demander quelle fut ma joie de voir pour la première fois celle qui m'avait donné le jour, et si je fus fêté, régalé pendant le court espace

de temps que j'avais à demeurer chez elle. Tout ce que j'ai à dire, c'est que, le lendemain étant arrivé, la porte du paradis s'ouvrit à l'heure ordinaire; je pris congé de ma mère, et je partis pour la gloire éternelle.

Ah! mon cher maître! ah! mes chers compagnons! où trouverai-je des termes suffisans pour vous exprimer ce que j'ai vu dans ce séjour de délices? L'esprit du père Henao de Salamanque, la rhétorique de Caramuel d'Orviedo, et la langue de sainte Colette d'Avilès, réunis dans la personne d'Hurtado de Penaflour, suffiraient à peine pour faire une esquisse des merveilles que le paradis contient.

J'entrai d'abord dans une rue prodigieusement large, bordée de palais et de jardins si magnifiques, que lorsque je les examinai de près, je ne doutai nullement que l'art et le goût les plus parfaits n'eussent concouru à l'envi pour former ces lieux délicieux.

L'on ne remarque dans l'architecture extérieure de ces palais ni cette stérilité, ni cette richesse indiscrète que l'on voit dans les bâtimens construits de la main des hommes, non plus que ces décorations ridicules, produites par l'imagination bizarre des architectes modernes. L'ordonnance générale, l'élégance des proportions, leur harmonie, forment un tout qui vous saisit de respect et d'admiration : l'intérieur de ce palais n'est pas moins bien entendu que le dehors; l'on n'y voit point cet assemblage confus d'ornemens capricieux et d'attributs placés sans choix : chaque objet correspond à l'usage de la pièce dont il fait partie, et ces pièces sont distribuées de façon que l'on ne peut rien désirer de plus, tant pour la commodité que pour la satisfaction particulière de ceux auxquels elles sont destinées.

Les jardins sont dignes de ces demeures charmantes : si on les considère tout d'un coup, la perspective

la plus riante, la plus agréable, la plus majestuese, se présente à la vue; si on les considère en détail, l'on voit d'un côté les pierres et les métaux les plus précieux employés par la main des sages à former des figures si parfaites, que la plus belle nature n'en approche point plus que la careasse d'Esope ne ressemble à la Vénus de Médicis! d'un autre côté, ce sont des rampes, des boulingrins, des terrasses, dont le gazon est un duvet charmant, ou du velours de toutes couleurs; d'un autre côté, ce sont des canaux, des cascades, des jets-d'eau, des fontaines d'eau claire, de lait, de miel, d'hydromel et de ratafia; d'un autre, ce sont des palissades, des berceaux, des charmilles en pastillages, des arbres, des arbrisseaux dont le corps est d'or pur, les branches d'argent, les feuilles de cristal, et les fruits des perles, des diamans, des saphirs, des rubis, des émeraudes, aussi mangeables, et mille fois plus délicieux que les ananas et les topinambours; enfin tout ce que le génie, l'art, le goût, la magnificence peuvent réunir de plus sublime, de mieux entendu, de plus somptueux se trouve rassemblé en ces lieux avec autant de sagesse que de profusion.

Si les yeux procurent à l'ame un plaisir infini par un spectacle si charmant, les autres sens ne lui en procurent pas moins par les sensations qui leur sont propres. L'air semble être rempli des odeurs de toutes les toilettes de Paris et de tous les parfums de l'Asie. Les chiens y aboient en musique, les bœufs y beuglent en faux-bourdon; tous les oiseaux, jusqu'aux coqs-d'Inde et aux autruches, y chantent le plus mélodieusement du monde, ainsi du reste, comme vous l'apprendrez par la suite.

Jusque-là je n'avais encore vu personne, mais je ne tardai guère à revoir Jahel; lorsqu'il fut arrivé, il me mena dans une de ces maisons que j'avais vues à

mon arrivée, et dans laquelle je ne fus pas peu surpris de voir les différentes actions de ma vie représentées sur des tapisseries autant au-dessus de celles des Gobelins, que la nature est au-dessus de l'art. Jahel me dit que cette maison était le lieu qui était destiné de toute éternité pour ma résidence; que tout ce que j'y pourrais souhaiter me serait accordé; qu'à cet effet je n'aurais qu'à tirer le cordon d'une sonnette qui pendait à côté de moi, et qui m'accompagnerait partout où j'irais.

Comme j'avais soif, je tirai ce cordon; à l'instant un carillon mélodieux se fit entendre, et quatre anges habillés en femmes, ayant les cheveux en tresses et du linge d'une finesse extrême, parurent avec différentes sortes de rafraîchissemens, lorsque j'eus vidé un gobelet de vermeil rempli d'un orgeat exquis, et mangé quelques dragées à la célestine, les quatre anges me tondirent, me lavèrent depuis la tête jusqu'aux pieds, me revêtirent d'une robe de lin, blanche comme la neige, me ceignirent d'une ceinture de tissu d'or, me mirent un bonnet aussi pointu que celui du roi de Siam, et m'armèrent d'un sabre aussi tranchant que celui de Mahomet II.

Cette cérémonie étant achevée, Jahel me dit : Mon cher pupille, voilà les quatre domestiques qui seront désormais à vos ordres. La robe dont vous êtes revêtu est la robe d'élection; il n'y a que les personnes qui ont passé leur vie dans quelqu'ordre monastique qui soient habillées ici comme elles l'étaient sur la terre : la raison de cette distinction est que les séculiers, tels que vous, n'ont porté que des habits profanés, et que les religieux ont porté un uniforme sacré qui fut agréable aux yeux de Dieu, et dont il veut qu'ils soient éternellement revêtus.

Lorsque Jahel eut achevé son discours, il me mena

dans une assemblée où il y avait plus de quatre mille saints qui se réjouisaient. L'on voyait d'un côté des bains d'eau rose où un grand nombre d'élus de tout sexe nageaient pêle-mêle comme des harengs (1); d'un autre côté, l'on voyait des femmes qui chantaient, des hommes qui jouaient à colin-maillard, des enfans qui fouettaient leur toupie; plus loin c'étaient des chanoines qui dormaient, des curés qui buvaient, et des religieuses qui jouaient au tric-trac avec des moines. Mais qu'elle diversité, grand Dieu! dans les accoutremens de ces derniers! Il y en avait de tondus, de chevelus, de chauves, de pelés, de barbus, de rasés, de chaussés, de pieds-nus, de culottés et de culs-nus; il y en avait avec des cocluchons, des capuchons longs, courts, larges, étroits, ronds, carrés, pyramidaux, pointus, cylindriques, blancs, noirs, bruns, tannés ou gris, ainsi qu'avec des robes, des tuniques, des manteaux plissés, unis, de drap, de serge, de ratine, de bure ou

(1) Le père Henriquez, jésuite, dit dans son livre de l'Occupation des saints dans le ciel, qu'il y aura un souverain plaisir à baiser et embrasser les corps des bienheureux; qu'on se baignera à la vue les uns des autres; qu'il y aura pour cela des bains très agréables, où l'on nagera comme des poissons; que les saints chanteront aussi agréablement que les calandres et les rossignols, que les anges s'habilleront en femmes, et qu'ils paraîtront aux saints avec des habits de dames, avec les cheveux frisés, des jupes à vertugadins et du linge le plus riche; que les hommes et les femmes se réjouiront avec des mascarades, des festins et des ballets; que les femmes chanteront plus agréablement que les hommes, afin que le plaisir soit plus grand; qu'elles ressuciteront avec les cheveux plus longs, et qu'elles se pareront avec des rubans et des coiffures, comme on fait dans le monde; que les gens mariés se baiseront comme en cette vie, et caresseront leurs petits mignons d'enfans, ce qui sera avec un grand plaisir. V. le premier vol. de la Morale pratique, p. 274, etc.

de moleton : l'on en voyait avec des bas, des bottes, des souliers, des socques, des sandales, des pantoufles ou des savates : l'on en remarquait avec des cordes de fil, des écharpes de laine, des cordons de soie, des lisières de coton ou d'écorce d'arbre; d'autres avec des ceintures de peau, des tresses de cuir, des boucles de bois, des boutons de cuivre, des agrafes de fer et des bilboquets de corne... Je n'aurais jamais fait, mes chers amis, si je voulais faire une énumération complète des accoutremens de cette classe de bienheureux.

Le divertissement étant fini, l'on chanta le *miserere* en trois parties pour le repos de l'ame du pape Léon X, que l'on tâche de tirer de l'enfer, pour faire cesser le scandale qu'il y cause par ses querelles continuelles avec Luther et Jean Hus. Après cet acte de piété, il se fit des parties de quatre, de six, de quinze, de vingt personnes et davantage, pour aller souper ensemble.

Comme j'étais un nouveau venu, et que l'on ne se pique point trop de politesse en ce pays-là, je serais vraisemblablement demeuré seul, si Jahel ne m'eût introduit dans une compagnie de vieux saints qui se disposaient à aller souper chez Saint-Christophe, qui régalait ce jour-là.

Lorsque nous fûmes arrivés chez le saint, Jahel me dit : Mon cher Diégo, en attendant l'heure de se mettre à table, je veux vous faire voir l'arsenal du paradis, où l'on conserve par vénération les principales choses qui ont servi à la gloire des saints et à la propagation de la religion sur la terre.

Le premier objet qui s'offrit à ma vue en entrant dans cet arsenal, fut la machine avec laquelle les anges transportèrent la maison de la Vierge de la Judée à Lorette.

Puis le cabriolet dans lequel sainte Marguerite venait rendre visite à Jeanne d'Arc (1).

Le métier sur lequel on fit l'oriflamme.

La ruche qui fournit la cire pour la sainte chandelle d'Arras.

Le moulin qui a fait le papier sur lequel saint Pierre écrivit au roi Pépin (2).

L'anneau que Jésus-Christ donna à sainte Catherine lorsqu'il l'épousa (3).

Le mouton qui fournit la laine du scapulaire que la Vierge donna aux carmes (4).

La béquille avec laquelle sainte Agnès chassait la goutte (5).

L'âne que saint Germain ressuscita (6).

Le corbeau qui nourrit pendant dix ans saint Paul ermite (7).

Le pigeon qui apportait la communion à saint Elme (8).

L'oie qui servit de guide aux croisés de Hongrie (9).

Les canards de saint Nicolas, qui adoraient le bon Dieu (10).

La mule qui prouva le mystère de la Transsubstantiation (11).

---

(1) Mézerai, Abrégé chron.
(2) Mézerai, Abrégé chron.
(3) Vie de sainte Catherine.
(4) *Vinea Carmeli, Arc. de S. Simon. Stoch.*
(5) Valer, *Sanct. Feminarum.*
(6) Vie de saint Germain, évêque d'Auxerre.
(7) Saint Hieronim. *in Vità S. Paul. erem.*
(8) Bleda, Traité de la confrérie du Saint-Sacrem.
(9) Les croisés de Hongrie s'étant égarés de leur route, s'abandonnérent à la conduite d'une oie que le ciel leur envoya. V. leur hist.
(10) D'Argentré hist. de Bretagne, liv. 1, p. 63.
(11) Surius, *ad 4 decem. item* Novarini *in Agno Euch.* n. 803.

L'agneau de sainte Collette, qui s'agenouillait à la messe (1).

Les six mois pendant lesquels saint Macaire fit pénitence pour avoir tué une puce (2).

Le soufflet que saint Hilarion donna à Satan dans le désert (3).

La révérence que la Vierge fit à saint Bernard (4).

La corde avec laquelle sainte Marie de Tours attacha le diable (5).

La chaudière dans laquelle on fit bouillir sainte Vénérande sans pouvoir la faire cuire (6).

L'araignée qui sortit par la cuisse de saint François d'Ariano (7).

---

(1) Surius, *ad sextam Martii.*

(2) Vie de saint Macaire le jeune.

(3) Lezanna, Annal., t. 2.

(4) Saint Bernard avait beaucoup de dévotion à la Vierge, et ne récitait jamais le *Salve Regina* qu'il ne fît trois génuflexions à ces mots : *ô clemens*, *ô pia*, *ô dulcis, virgo Maria.* Un jour qu'il était à réciter cette antienne, lorsqu'il vint à l'*ô clemens*, il fit sa première génuflexion, et l'image de la Vierge, devant laquelle il était, lui fit une profonde révérence, en lui disant : *Salve, Bernarde.* Le saint continuant dit : *ô pia*, et fléchit derechef; la Vierge réitéra le salut et répéta *Salve, Bernarde.* Alors l'homme de Dieu dit : *ô dulcis virgo Maria*, fléchissant pour la troisième fois; la Vierge qui ne voulait point être en retour de politesse envers son serviteur, tripla le *Salve, Bernarde. Medul. Vit. S. Bernard. Item.* Chrysost. Henriq. *in fasciculo SS. Ordin. S. Bern.*

(5) Valer. *Sanctarum Feminarum Minoritas, libro* 4, *capite* 17.

(6) Sainte Vénérande fut mise toute vive dans une chaudière, où les païens tâchèrent par tous moyens de la faire cuire, mais ils n'en purent venir à bout; elle en sortit aussi saine que Sidrach, Misach et Abdenago sortirent de la fournaise. Petrus de Natal. *Episc. Equil.*

(7) Le frère François d'Ariano avala un jour une araignée en communiant; quelque temps après l'animal sortit par la cuisse du frère François. Bart. *Pis. Lib. Conform.*

Puis enfin la biche de saint Anogène (1), les hirondelles de saint Regalat (2), le renard de saint Boniface (3), les moineaux de saint Vincent (4), les poules de saint Ide (5), l'aigle de saint Guislain (6), le cochon de saint Antoine (7), le diable de saint Martin (8)... Ma foi j'en aurais bien vu d'autres si la cloche n'eût sonné pour le souper.

Lorsque nous fûmes de retour, l'on servit. Sainte Claire et sainte Thérèse prirent le haut bout; Jahel et moi fûmes placés à côté de ces deux saintes; saint François et le frère Massé, son compagnon, se placèrent ensuite, puis saint Polycrone le portefaix (9), saint Jean le manchot (10), saint Cyrille le hargneux (11), saint Dominique le cuirassé (12), saint Baradat le ra-

---

(1) (2) (3) (4) (5) (6) (7) (8) L'on peut voir dans le Martyrologe romain, dans les Vies des saints, tant générales que particulières, ce qui regarde les saints et les animaux dont il est question dans ces différentes notes, ainsi que la raison pourquoi ces saints et ces animaux sont toujours représentés ensemble dans les églises, soit dans les chapelles particulières, soit au maître-autel, où ils sont placés à côté du Saint-Sacrement, pour l'édification du peuple.

(9) Saint Polycrone ne priait point Dieu qu'il n'eût une grosse racine de chêne sur les épaules. V. sa vie.

(10) Le calife Hiocham ayant fait couper une main à saint Jean Damascède, cette main fut miraculeusement remise à sa place la nuit suivante. V. la Vie des Saints, et Moréri, au mot *Jean Damas*. Mais si l'on en veut croire Fulbert de Bredenback, le saint en demeura un peu estropié.

(11) Le glorieux saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, avait la bile un peu aisée à émouvoir; le saint homme querella toute sa vie, et mérita à bon droit le titre honorable de patriarche des intolérans, et de persécuteur d'hérétiques. Voyez ce qu'en dit saint Isidore de Peluse, son contemporain. S. Isidori Oper. édit. Paris, 1638, in-folio.

(12) Ce saint Dominique était un ermite du onzième siècle.

bougri (1), saint Adhelme l'intrépide (2), sainte Dorothée l'éveillée (3), Ambroise Paré, Ponce-Pilate, Rabelais et saint Christophe.

Ce repas, quoiqu'on me le dit être un des plus simples que l'on fît en paradis, était bien le plus splendide, le plus magnifique que j'aie vu de ma vie, même chez M. de la Grapillardière, le fermier-général, que j'ai servi pendant dix-huit mois.

Indépendamment de toutes les viandes célestes dont je ne puis vous dire le nom, il me sembla que quelque pourvoyeur ailé avait parcouru les quatre parties du monde pour rassembler cette variété infinie de mets, tant en viandes qu'en gibiers, qu'en poissons dont notre table fut couverte, et qui furent tous servis dans de grands plats d'or garnis de pierres précieuses. L'entremets et le dessert ne furent pas moins somptueux que les deux premiers services; les pâtés, les tourtes, les crêmes, les pâtes de toutes espèces, les fruits en tous genres, tant crus, secs que confits, ou différemment

---

Il vivait sur l'Apennin, où il récitait par jour deux ou trois Psautiers en se donnant quinze mille coups de discipline, ce qui avait fait de sa peau une espèce de croûte sur laquelle il mettait une cuirasse de fer pour emplâtre. V. sa vie.

(1) S. Baradat se tenait d'une posture gênante dans une cage de fer si étroite, que son corps et ses membres se retirèrent d'une telle façon, qu'il ressemblait plutôt à un pigeon à la crapaudine qu'à une figure humaine. V. sa vie.

(2) L'inimitable saint Adhelme comptait tellement sur ses forces, que lorsqu'il sentait que le démon de la concupiscence le chatouillait, il allait se coucher au milieu de deux jeunes filles, où il défiait le diable de lui faire seulement remuer le bout du doigt. V. sa vie, et le Dictionn. de Bayle, à la table, au mot *Adhelme*.

(3) Cette sainte-là eût été bonne pour veiller les malades, car elle ne dormait jamais. V. sa vie.

préparés ; les vins, les liqueurs, les fondans, les cordiaux, les excitatifs, les stomachiques et les digestifs les plus exquis furent répandus avec profusion ; enfin tout ce que l'art de la cuisine peut exécuter de plus succulent et de plus délicieux fut réuni, selon moi, pour former ce repas admirable, ou si quelqu'un trouve de la superfluité, c'est qu'il ignore que les saints ont meilleur appétit que les hommes.

Le palais n'était point le seul organe du plaisir ; les yeux, le nez, les oreilles, et généralement toutes les parties de notre corps se disputaient à l'envi la gloire de procurer le plus de délectation à chacun de nos individus.

Une vapeur délicieuse qui sortit d'un plat de boudin du premier service, charma l'odorat pendant tout le repas. Vingt-deux jeunes filles d'une beauté ravissante nous chatouillaient de temps en temps la plante des pieds et le gras des jambes ; trente-six autres, non moins belles, nous versèrent à boire jusqu'au dessert, et nous essuyaient les lèvres avec une gaze légère qui voltigeait sur leur sein. Huit cors de chasse, quinze trompettes et seize tambours remplacèrent ces jeunes filles, et vinrent faire l'accompagnement de la plus belle voix du monde, qui nous chanta les prouesses de saint Georges, la conversion de saint Bruno, et le risque que le Lazare courut sur la mer Méditerranée, en venant de la Terre Sainte à Marseille.

Mais rien ne me fit plus de plaisir qu'un moutardier de la grandeur d'un œuf d'autruche, ou environ : le pied de ce moutardier était de rubis, et la coupe était le crâne d'un de ces mille Philistins que Samson tua avec une mâchoire d'âne : cette coupe était enrichie de bas-reliefs admirables... si admirables, que je ne crois pas qu'il en existe de pareils dans le ciel entier. La composition, la disposition, la correction, le goût, l'é-

légance, le caractère, la variété, l'expression, la délicatesse, le fini, porté au plus haut point, semblaient être réunis pour former ce chef-d'œuvre accompli : on voyait d'un côté les passages de la Mer-Rouge et du Jourdain par les Israélites, ainsi que celui de la Manche par le roi Jacques lorsqu'il se sauva en France; d'un autre, c'était la chute des murs de Jéricho au bruit des cornets à bouquins des prêtres de l'ancienne loi, et la démolition du temple de Charenton; puis le repos du soleil pendant la défaite d'Adonibesec et de ses confrères, et la même complaisance de cet astre pour Charles-Quint (1), lorsqu'il battit les protestans à Mulberg; enfin le séjour de Jonas dans la baleine, l'enlèvement d'Habacuc (2), quelques autres sujets

---

(1) Sandoval, évêque de Pampelune, et historiographe de Philippe III, rapporte ce prodige comme témoin oculaire, ainsi que plusieurs auteurs contemporains.

(2) Il n'y a rien qui me tarabuste plus l'esprit que cet enlèvement d'Habacuc. L'Ecriture rapporte que, cet homme, qui demeurait en Judée, allant porter une potée de soupe à ses moissonneurs, un ange vint lui dire de porter cette soupe au prophète Daniel que l'on avait jeté dans la fosse aux lions à Babylone; et que, sur ce qu'Habacuc répondit qu'il ne savait point le chemin de Babylone, ni où était cette fosse aux lions, l'ange le prit par les cheveux et le transporta dans la fosse; que Daniel mangea, et qu'Habacuc fut remis à la même place où l'ange l'avait pris.

Je trouve extraordinaire que l'ange soit allé à plus de cent cinquante lieues chercher de la soupe pour un prophète tandis qu'il n'en manquait point à Babylone, et de toute espèce; qu'il choisit plutôt la portion de quelques pauvres moissonneurs qui n'avaient peut-être que cela pour dîner, que quelque plat de la table d'un richard; qu'il emporta Habacuc avec la potée de soupe, tandis qu'il pouvait prendre la soupe seule et laisser là Habacuc, etc.

Je trouve encore extraordinaire que l'ange ait dit à Habacuc de porter lui-même cette soupe à Daniel; car si cet homme

d'histoires, mais plus simples, et qui n'excitèrent point tant mon admiration que la représentation au naturel, non seulement de tous les Israélites qui se sauvèrent d'Egypte, mais encore celle de toute l'armée de Pharaon, depuis le chef jusqu'au moindre fifre; ainsi des autres, jusques et y compris les trois cents renards qui mirent le feu aux plaines de Thamnata, et dont j'avais oublié de vous parler.

Pour le coup, père Jean ne put plus s'empêcher de rire de toutes ses forces. Oserai-je demander, dit Diégo, pourquoi le vénérable père Jean rit? — Je ris de ton moutardier, répondit celui-ci. — Et moi je n'en ris pas, répartit l'Espagnol.

---

eût obéi sans réplique, comme font les jésuites à leur général, il aurait été au moins quinze jours avant d'arriver à Babylone avec sa soupe; et indépendamment qu'elle se fût aigrie en route, il eût peut-être trouvé le prophète mort de faim en arrivant. L'on me dira que Dieu pouvait conserver la soupe en état pendant ces quinze jours, et le prophète en vie; je réponds à cela que c'est justement parce que Dieu pouvait conserver ce prophète en vie pendant quinze jours, qu'il le pouvait aussi conserver pendant une semaine qu'il fut dans la fosse, sans donner tant de besogne à cet ange et à Habacuc. L'on me répliquerai que c'est parce que Dieu l'a voulu ainsi; à cela je n'ai plus rien à dire. Cependant, si j'avais autant d'esprit que mon compère Mathieu, j'ambitionnerais de devenir interprète, critique ou commentateur, pour avoir le plaisir de faire une dissertation sur cette aventure, sans toutefois perdre le respect dû au *sacro saint Concile de Trente*, qui a mis cette histoire au rang des livres sacrés, tandis que ces vilains hérétiques de protestans * la rejettent comme une fable digne des rêveries des rabbins.

* Voyez entr'autres le ministre Martin, en ses notes sur l'histoire de l'idole Bel, de son édit. de la Bible in-folio.

CHAPITRE V.

Suite du voyage de l'Espagnol en l'autre monde.

Diégo avait assez parlé pour prendre un nouveau restaurant, aussi prit-il celui qu'on lui avait préparé pendant son dernier discours ; ensuite il dormit un peu, puis il continua ainsi :

Lorsque la voix qui nous avait chanté les hauts faits du patriarche d'Angleterre, la conversion du père saint Bruno et le voyage du Lazare, eut fini, l'on renvoya les instrumens. Alors saint Polycrone entama une conversation sur la qualité du bois de Brésil. Cette matière fut généralement discutée avec beaucoup d'intelligence et de sagacité, et saint Baradat ne m'y parut pas le moins entendu. Lorsque cette conversation fut finie, il lui en succéda de particulières, c'est-à-dire que chacun des convives se mit à parler avec son voisin : saint François et le frère Massé s'entretinrent des chaleurs de la canicule ; saint Dominique et saint Jean le manchot parlèrent de cuirasses ; saint Cyrille et sainte Dorothée de l'abréviation des procédures ; saint Adhelme et Ponce-Pilate discoururent de la levée des impôts ; Ambroise Paré se mit à lire ; saint Polycrone se mit à dormir, saint Christophe dormait déjà, et Rabelais parla tout seul.

Quant aux deux saintes, leur entretien roula sur leur vie passée et sur les vertus éminentes qui leur avaient ouvert le ciel. Comme Jahel était sorti pour affaire, j'eus le loisir et la facilité d'entendre ce que ces saintes femmes dirent. En voici le précis :

Il faut avouer, ma chère sœur (c'est sainte Thérèse qui parle), que notre réputation sur la terre et le

bonheur dont nous jouissons ici, valent bien les peines que nous nous sommes données pour acquérir l'un et l'autre.

Il y a un temps infini que je brûle d'envie de vous conter l'histoire de ma vie; je vais vous faire d'autant plus volontiers cette confidence, qu'après sainte Ursule vous êtes la femme du paradis pour laquelle j'ai le plus d'estime et d'attachement; je ne sais pas même si, avec le temps, vous ne l'emporterez point sur votre rivale, tant je me sens d'inclination à vous aimer.

Avila, dans la Vieille-Castille, m'a vu naître (1). Je suis la cadette de trois filles de don Alphonse Sanchès de Cépède et de dona Béatriz d'Ahumada, tous deux recommandables par leur piété, et, soit dit sans vanité, par une noblesse égale à celle de Charles-Quint.

Le goût de ma nation pour le merveilleux porte mes chers compatriotes à ne lire que des histoires qui flattent ce même goût : l'hérosïme, la chevalerie, les enchantemens, les prodiges, les miracles, sont les seuls faits qui les touchent; et comme les romans et les vies des saints sont remplis de faits de cette nature, ce sont les seuls livres qu'ils lisent ordinairement, et ce furent aussi ceux que Sanchès de Cépède lisait ou donnait à ses enfans pour leur lire former l'esprit et le cœur.

Je n'avais que neuf ans lorsque je commençai à prendre goût pour la lecture de la légende : les romans ne me touchaient point encore; les aventures qu'ils contenaient y étaient mêlées de certaines matières trop abstraites pour un enfant de mon âge; mes sœurs, plus âgées, et par conséquent plus intelligentes, en sa-

(1) Voyez la vie de sainte Thérèse par divers auteurs, nommément les Œuvres de cette sainte, par Arnaud d'Andilly, et le Martyrologe romain.

vaient faire leur profit ; pour moi, je m'en tins à la Vie des Saints, et je trouvai tant de satisfaction à cette lecture, que, par la suite, j'en fis une des principales occupations de ma vie.

Née avec un cœur tendre et sensible, avec l'imagination vive, avec cette inquiétude d'esprit qui affecte particulièrement les personnes sujettes aux grandes passions de l'ame, je ne pouvais entendre, sans être pénétrée de crainte et de trouble, les pénitences affreuses que plusieurs saints anachorètes avaient faites pour éviter l'enfer, duquel on me faisait de temps en temps des peintures effroyables; je ne pouvais lire l'histoire des tourmens terribles que les martyrs avaient soufferts pour la gloire de Dieu, sans avoir un désir ardent de mourir de même pour un objet si beau.

Occupée sans cesse de ces sortes de choses, j'en perdais le boire et le manger; je ne dormais plus, je ne faisais que rêver, et mes rêves achevaient de peindre à mon esprit échauffé ce que la lecture et les propos que j'entendais n'avaient que crayonné.

Tantôt je me trouvais sur le mont Liban, sur le mont Oreb, ou sur le mont Sinaï, tantôt c'était dans les vastes déserts de la haute Egypte et de l'Arabie, et partout je voyais ces bienheureux solitaires des premiers siècles, les uns chargés de chaînes comme des démoniaques, se traînant à quatre pattes comme Nabuchodonosor, et broutant l'herbe comme des chèvres ; d'autres se déchirant le corps comme les fakirs des Indes, se roulant sur les ronces et les orties comme les bronzes de la Chine, et jeûnant sans cesse comme des talapoins de Siam ; d'autres se tenant debout sur une jambe, sur un fer pointu, ou les bras élevés comme les dervis du Candahar, se disloquant les membres comme les santons de l'Asehour, méditant sans cesse comme les sauguis du Mogol, et priant sans relâche

comme les lamas du Thibet; d'autres s'exposant aux injures de l'air comme les bramins du Visapour, se vautrant dans la neige comme les moinaux du Chili, ou se cachant dans des trous comme les blaireaux de la Westphalie.

D'autres fois je me trouvais chez les païens dans les siècles de persécution, et je ne rencontrais que des roues, des gibets, des croix, des bûchers préparés pour les supplices de cette classe d'élus, qu'un zèle intrépide faisait renverser les idoles des nations, pour les convaincre de la fausseté de leur culte : ici je voyais des bras, des jambes, des têtes séparées de leur tronc, se rejoindre en un instant au grand étonnement d'un peuple barbare, aveugle et endurci; là c'étaient des vierges qu'on violait, d'autres qu'on lapidait, qu'on déchirait, qu'on grillait, qu'on éventrait, et qui, pour faire enrager les tyrans, se trouvaient guéries à l'instant ou la nuit suivante; plus loin, c'étaient d'autres martyrs à qui l'on faisait souffrir les mêmes tourmens, mais qui trouvaient à propos de demeurer estropiés ou de mourir de leurs blessures; partout, enfin, c'était, tant de la part de ces saints que de celle des païens, un contraste frappant d'innovations et de préjugés, de zèle et de menaces, d'obstination et de rigueur, d'enthousiasme et de violence, de fureur et de cruauté.

Je sortais de ces rêves avec l'imagination remplie de ces choses; la lecture du même genre succédait et achevait de me convaincre que, quoi que ce monde-ci fût le meilleur des mondes possibles, l'on ne pouvait se sauver qu'en faisant précisément tout le contraire de ce que la nature et la raison nous prescrivent; qu'il fallait anéantir l'espèce humaine en embrassant la plus étroite virginité, tourmenter et ruiner par les jeûnes, les veilles et la discipline, ce corps que le Créateur a formé, embrasser une pauvreté volontaire,

renoncer au travail, aux emplois, et par conséquent à tous les devoirs de la société tant générale que particulière; courir avertir les infidèles qu'ils se défissent de la religion de leurs ancêtres, sous peine d'être pris par le diable; les convertir malgré eux, ou du moins se faire égorger pour couronner l'œuvre.

A l'aide des réflexions que je faisais sur ces choses et sur leurs conséquences, je conçus une telle haîne pour le monde, une telle frayeur pour l'enfer, que je courais quelquefois comme éperdue par la maison de mon père, en poussant des hurlemens épouvantables (1).

Je n'avais pas encore dix ans que je formais déjà le dessein de prêcher l'Evangile aux Maures : j'irai parmi ces infidèles, me disais-je en moi-même ; je leur reprocherai leur aveuglement, je leur exposerai les vérités de notre sainte religion; je les exhorterai par mes prières, par mes larmes, à se faire chrétiens; et si mon zèle au lieu de les toucher les irrite, je mourrai, et j'éviterai par les tourmens de cette vie ceux qui m'attendent dans l'autre.

Je communiquai cette sainte résolution à un frère que j'avais, sur l'esprit duquel la légende avait fait les mêmes impressions que sur le mien; ce frère approuva tout ce que je lui proposai, et nous partîmes incognito pour aller convertir les Maures ou mourir pour la foi (2).

L'esprit préoccupé de la gloire que nous allions acquérir par la conversion de ces infidèles, ou par la mort glorieuse qui nous attendait, nous marchions l'un et l'autre d'une ardeur extrême, quand tout-à-coup, ô ma chère sœur, quel revers! Satan suscita un certain

---

(1) *Ubi sup.*
(2) *Ibid.*

parent qui se trouva sur notre route, qui nous reconnut, qui nous arrêta, qui nous ramena chez notre père, où l'on trouva à propos de nous faire évaporer par les fesses les trois quarts du zèle qui, à ce qu'on prétendait, nous avait fait tourner la tête (1).

Voyant que nous ne pouvions devenir apôtres ni martyrs, nous résolûmes d'être ermites. Le jardin de la maison fut notre désert; les grottes que nous y consruisîmes furent les cavernes où nous passions la plus grande partie de notre temps, soit à la prière où à la lecture, soit au recueillement où à la contemplation (2).

Je continuai ce genre de vie pendant un peu plus de deux ans : au bout de ce temps-là, mon inquiétude naturelle augmenta, certain trouble inconnu affectait par intervalle toutes les facultés de mon ame, et ce trouble ne cessait que pour laisser un vide affreux dans mon esprit, que le fruit de mon éducation et de mes lectures avait rempli jusqu'alors; certain genre de mélancolie engourdit le reste de ma vivacité; ma solitude me plaisait plus que jamais, mais ce n'était plus pour y faire ces lectures, ces réflexions, qui traçaient dans mon cerveau un tableau régulier, dont l'ordonnance et la symétrie m'occupaient pendant le sommeil; au contraire, mes rêves si fréquens ne me représentaient plus que des objets monstrueux, informes et confus, qui me tourmentaient, et qui tiraient sans doute leur origine de mon imagination agitée d'une part, et de certaines dispositions physiques de l'autre.

J'étais dans cet état indéfinissable lorsque je perdis ma mère. Certaines bienséances me produisirent alors

(1) *Ubi sup.*
(2) *Id.*

dans le monde ; mais les charmes de la société, l'enjouement de mes compagnes, les amusemens de mon âge, la nouveauté, la variété des objets dont j'étais environnée ne purent tirer mon ame de sa léthargie ; la seule présence d'un jeune homme d'environ seize ans, nommé don Pèdre de Busillos, apportait, sans que je susse comment, quelqu'adoucissement à mes maux, et me causait une émotion que je n'avais pas encore éprouvée, mais son absence me replongeait dans mon premier état.

Un jour que le hasard me fit rencontrer seule avec don Pèdre, il m'envisagea d'un air si tendre, ses yeux avaient quelque chose de si vif, de si pénétrant, que je m'évanouis à leur aspect. Comme il n'y avait personne à portée de l'appartement où nous étions, don Pèdre prit tous les soins possibles pour me secourir ; il y réussit ; j'ouvris les yeux ; je me trouvai dans ses bras, le visage contre le sien tout baigné de larmes. — Charmante Thérèse, me dit-il, que vous ai-je fait pour que ma compagnie, ma seule vue, puissent être la cause de l'état funeste où je vous vois? — Hélas! je ne sais, lui répondis-je ; votre présence... vos yeux... je ne puis m'expliquer. — Serait-il possible, reprit don Pèdre avec transport, que mes yeux eussent fait sur votre cœur la millième partie de l'impression que les vôtres ont fait sur le mien! — Vous devez en juger par l'effet, lui dis-je. — Si cela est, s'écria don Pèdre, mon bonheur est extrême! Ah! divine Thérèse! que viens-je d'entendre!... ne perdons point un temps précieux que le ciel nous envoie ; jurons-nous un amour éternel, et concertons les moyens de nous rendre heureux.—Je ne vous entends point, don Pèdre, lui dis-je... heureux? cela se pourrait-il? je n'ai jamais connu de bonheur en ce monde ; à moins que ce n'en soit un que d'être avec vous. — Oui, ma chère, ajouta don Pèdre, c'en est un pour vous et pour moi.

L'arrivée d'une de mes sœurs termina notre entretien; et celle de plusieurs personnes qui entrèrent immédiatement après, empêcha que l'on ne s'aperçût du désordre où cette scène m'avait mise.

Aussitôt que j'eus le loisir, je courus à mon ermitage; je m'enfermai dans ma grotte; je m'abandonnai à un nouveau genre de réflexions, qui, jointes à mon inexpérience, à des désirs indéterminés, à une agitation générale et extraordinaire, me plongèrent dans un second trouble, où je ne démêlais rien mieux que dans le premier.

La nuit vint et se passa; le lendemain aussi; la seconde nuit était déjà bien avancée, et j'étais toujours dans le même état, lorsque tout d'un coup j'aperçus un homme à mes genoux; je n'eus pas la force de m'enfuir ni de crier, il m'en resta seulement assez pour reconnaître don Pèdre.—Téméraire, où allez-vous? lui dis-je d'une voix tremblante.—Vous le voyez, me répondit-il... Alors il se tut; il me prit les mains qu'il serra dans les siennes; nous répandîmes des larmes, et nous demeurâmes quelque tepms à nous regarder sans pouvoir rien dire.

Enfin je rompis le silence, je lui peignis le péril où sa témérité l'exposait, je le priai de se retirer, et j'ajoutai que, s'il s'obstinait à demeurer davantage, la crainte qu'on ne me surprît dans ce lieu allait me faire mourir de frayeur. Ces paroles furent un coup de foudre pour don Pèdre: l'image du danger où il s'était exposé, la nécessité de me quitter, l'état où il me voyait, faillirent de lui ôter la force de s'éloigner; enfin il m'embrassa, il me dit adieu, et disparut.

Jugez, ma chère, après tout ce que vous venez d'entendre, de la situation où don Pèdre me laissa.

Le jour étant venu, je me retirai dans mon appartement: j'y passai la matinée dans une agitation extrême,

et sous prétexte que je jeûnais, je ne voulus point dîner. L'après midi, mon père partit pour la campagne ; mes sœurs allèrent faire quelques visites: je demeurai seule, et don Pèdre accourut me trouver. Grand Dieu! qu'il était beau!.. Anges du ciel! qui m'êtes apparus tant de fois dans ma vie, n'en soyez pas jaloux, mon amant était mille fois plus brillant et plus aimable que vous.

La solitude, le silence qui régnaient autour de mon appartement, la liberté dont j'y jouissais enhardirent Don Pèdre: il voulut m'embrasser, je le repoussai; je voulus fuir, il m'arrêta ; je redoublai mes efforts, il redoubla les siens; je voulus me fâcher, mais la nature trahit mon courage: je me pâmai, et je tombai sur un sopha, sans mouvement et sans connaissance. J'ignore les autres préludes de ma défaite; je ne recouvrai le sentiment que pour voir le triomphe de mon vainqueur, que pour sentir nos ames confodues, et nos sens inondés d'un torrent de délices.

J'appris alors, ma chère sœur, que le trouble qui m'avait si fort agitée depuis quelque temps avait son remède, ainsi que le reste des maux qui affligent l'humanité. L'enjouement, la gaîté et toutes les graces de mon âge succédèrent à cette humeur inquiète et mélancolique, qui me faisait employer mes plus beaux jours dans la contemplation de la vie des anachorètes et des martyrs, et à chercher le moyen de les imiter. Si j'avais désormais à demeurer dans les déserts, m'écriai-je quelquefois, ce serait avec mon amant! si j'avais à mourir, ce serait pour lui, et non pour l'Evangile.

Je vécus deux ans dans le sein d'une félicité digne d'être enviée. L'amour le plus tendre, l'estime la plus parfaite, une confiance entière et réciproque, des plaisirs toujours vifs, toujours nouveaux, que nous nous procurions à l'aide de certains momens que nous savions nous ménager à propos, nous rendaient les

deux plus heureux mortels de la terre. Mais ce bonheur ne dura guère ; la petite vérole enleva mon amant en six jours de maladie.

Cet affreux événement anéantit toutes les facultés de mon ame : je tombai à la renverse lorsque je l'appris, et je fus plus de deux jours dans une léthargie si profonde que l'on désespéra de ma vie. Au bout de ce temps-là je pris quelque nourriture, ma santé revint peu à peu ; mais aussitôt que mon esprit eut la force de se représenter la perte que j'avais faite, je poussai des cris perçans en appelant mon amant, et je versai tant de larmes que l'on craignit de rechef pour ma vie.

Une douleur si extraordinaire confirma mon père dans le soupçon que certaines familiarités entre don Pèdre et moi lui avaient causé : il profita du désordre de ma raison, il employa la douceur et les menaces, il m'arracha un secret qui n'eût dû être su que du ciel et de moi.

Je ne m'aperçus de ma faiblesse que lorsque je me vis enfermée dans un couvent d'augustines, et sous la garde de quatre vieilles béates qui me martyrisaient par leurs importunités, par leurs prédications étenelles. Ayant demeuré un an et demi dans cette espèce de prison, je crus fléchir mon père ; mais il demeura inexorable, et le monde me fut interdit pour jamais. Je tentai alors de rendre mon état plus supportable en le rendant en quelque façon volontaire ; j'entrai dans un monastère de carmélites, où je fis profession.

Je perdis insensiblement le souvenir du siècle, mais je ne pus si facilement oublier don Pèdre : quelqu'effort que je fissse pour être toute à Dieu, je demeurai à mon amant ; mes prières, mes cris s'adressaient au premier, et mes soupirs à celui-ci ; les préjugés, mon devoir remplissaient mon ame de trouble, de crainte et d'amertume, et n'ébranlaient pas mon amour. Le som-

meil, qui aurait dû apporter quelque trève à mes maux, était l'état que je craignais le plus; mon imagination libre me transportait alors dans les bras de cet amant chéri: ses regards, ses discours, ses caresses donnaient l'essor à ma flamme, la nature aidait au prestige et en faisait une espèce de réalité; mais si je m'éveillais dans ces momens de délices, c'était pour tomber dans un abîme de scrupules et d'horreur, où le souvenir d'une illusion passagère me paraissait un crime affreux.

Je vécus dix-huit ans en proie à cette guerre intérieure et crédule. Mais lorsque j'eus atteint un certain âge, je sentis ma tranquillité renaître et croître en proportion de la diminution de mon tempérament; le devoir l'emporta sur ma passion, je donnai à Dieu, sans crainte, un cœur qu'un mortel lui avait disputé si long-temps.

Ah! ma chère sœur! que c'est un grand chemin de fait vers l'amour mystique, que d'avoir exercé auparavant toutes les facultés de son ame dans celui d'un amant! Dieu n'y perd pas pour avoir attendu; aussi ne tarda-t-il guère à voir le cœur de Thérèse pénétré de ce feu sacré, si peu connu sur la terre.

Je ne sentis point sitôt le calme dans mon intérieur, que je m'abandonnai tout entière à la contemplation. Cet exercice m'éleva insensiblement à un point de perfection, à un amour de Dieu si grand, que mon ame se trouva épurée de toute affection terrestre, et affranchie du joug de toutes les passions. Vous le dirai-je? enfin, cet état plut tellement à Dieu, que son divin fils daigna se manifester à moi selon sa nature humaine; et m'épouser à la fin (1).

(1) Les bonzes de la Chine poussent si loin l'indifférence à

Une faveur si particulière piqua mon ambition ; je prétendis à un bonheur plus grand; mes yeux m'avaient procuré une jouissance de mon divin époux, je cherchai le moyen de le voir dans toute sa splendeur, dans toute sa gloire, c'est-à-dire dans sa divinité et de devenir semblable à lui.

Pour parvenir à un but si désirable, je ne trouvai point de morale plus propre que celle des sectateurs de Foë (1) ni de chemin plus court que la voie unitive des Platoniciens (2). Je m'élevai donc au-dessus des sens (3), j'abandonnai les opérations de mon esprit, tous les objets sensibles et intelligibles, généralement toutes choses qui sont et ne sont pas, et je parvins non seulement à voir Dieu, comme Plotin (4), sans l'entremise des

---

laquelle ils rapportent toute la sainteté, qu'il faut devenir pierre ou statue pour en acquérir toute la perfection. Non-seulement ils enseignent que le sage ne doit avoir aucune passion, mais qu'il ne lui est permis même d'avoir aucun désir ; de sorte qu'il doit continuellement s'occuper à ne vouloir rien, à ne sentir rien, à bannir si loin de son esprit toute idée de vertu et de sainteté, qu'il n'y ait rien en lui de contraire à la parfaite quiétude de l'ame. C'est, disent-ils, ce profond assoupissement de l'esprit, ce repos de toutes ces puissances, cette continuelle suspension des sens qui font le bonheur de l'homme. En cet état, il n'est plus sujet au changement ; il n'y a plus en lui de vicissitude, plus de crainte pour l'avenir, parce qu'à proprement parler il n'es rien, ou si l'on veut qu'il soit encore quelque chose, il est sage, parfait, heureux, et pour dire en un mot, il est parfaitement semblable au dieu Foë. V. le père Gobien, *Préf. de Hist.* de l'édit. de l'empereur de Chine.

(1) Porphyr., *in vita Plotin.*

(2) Voyez là-dessus La Bruyère, Dialogue sur le Quiétisme ; Molinos, Introduct. à la conduite spirit. ; l'abbé d'Estival, Conférences mystiques.

(3) (4) Porphyr., *ubi sup.*

idées, mais encore à sentir mon ame reculée et abîmée en lui par une présence foncière et centrale, par une union essentielle, immédiate et plus essentielle que l'union hypostatique (1). Ah! ma chère sœur! c'est là que l'époux se fait sentir à l'ame par des touches divines, par des goûts, des illaps, par des suavités ineffables (2)? C'est là que l'ame n'est plus à soi, ni en soi, ni par soi (3), mais elle existe en Dieu, elle vit par Dieu; elle est, si j'ose le dire, semblable à Dieu.

Lorsque je fus parvenue à cet état sublime de perfection, où rien de tout ce qui existe sur la terre ne devait plus me toucher, je daignai jeter encore un regard sur l'ordre des carmes et celui des carmélites, et j'y vis un relâchement, une tiédeur, et des désordres si considérables, que je résolus de les réformer l'un et l'autre; enfin, malgré les obstacles, les persécutions et la prison où l'on m'enferma, secondée de la grace d'en haut, du zèle de l'infatigable saint Jean-de-la-Croix, je vins à bout d'introduire ma réforme dans seize monastères de filles, et de voir avant ma mort quatorze couvens de carmes déchaussés.

— Cette sainte Thérèse était-elle jolie? dit père Jean. — Plus que jolie, répondit Diégo, car elle était belle; indépendamment de sa beauté, certain je ne sais quoi de gracieux, de tendre, de touchant dans son discours, un feu subtil qui pénétrait à travers la langueur de ses yeux, des graces infinies dans tout ce qu'elle faisait, la rendaient adorable. — Par la fressure du gardien que j'ai assommé! s'écria père Jean, si

(1) (2) (3) Les mêmes auteurs, ainsi que les œuvres des plus fameux mystiques, dans lesquels l'on apprendra tout ce que l'on désirera savoir sur la mysticité et la propre signification des termes dont Diégo se sert ici d'après sainte Thérèse, et que j'avoue ne pas entendre.

j'eusse été là, j'aurais exploité cette Castillane ; quand même saint Dominique l'encuirassé, saint Baradat le rabougri, et toute la kirielle des saints avec qui tu as soupé, auraient dû m'écarteler. Ces femelles aux yeux mourans sont pour le déduit cinquante mille piques au-dessus de ces animaux pétillans, dont le feu s'évapore aussitôt qu'il est allumé. Je me souviendrai toute ma vie de défunte ma pauvre femme la supérieure ; tudieu quelle commère ! j'eusse mieux aimé passer une nuit avec elle qu'un carême entier avec la Camargot.

— Très redoutable père Jean, dit l'Espagnol, auriez-vous osé commettre une telle action en présence d'une si auguste compagnie? — Je la commettrais en face de tout l'univers, répartit père Jean.

— O très révérend père! dit le juif, si vous eussiez commis une telle action du temps de Moïse, l'on vous aurait mené hors du camp et l'on vous aurait lapidé.

— O très respectable père! dit l'Allemand, si vous aviez commis une telle action dans mon pays, l'on vous mettrait au pilori.

— O très vénérable père! dit le Suédois, si vous aviez commis une telle action à Stockolm, l'on vous mettrait dans un sac et l'on vous jeterait à la mer.

— O très vertueux père! dit l'Anglais, si vous aviez commis une telle action en Angleterre, l'on vous enverrait à la maison des fous.

— O mon cher confrère! dit Vitulos, si vous eussiez commis une telle action dans notre couvent, l'on se serait bien donné de garde d'en parler à personne.

— O mon cher oncle! dit le compère, si vous aviez commis cette action parmi un peuple de philosophes, l'on ne vous dirait rien.

— Parbleu, dit père Jean, mon neveu a raison ; car si une action est bonne de sa nature, il n'y a pas plus de mal de la commettre en public qu'en cachette. Or,

exploiter une femme est une action qui est bonne en elle-même, puisque c'est le but de la nature de perpétuer notre espèce et de soulager nos besoins là où ils nous prennent; donc il n'y a point de mal d'exploiter une femme publiquement.

Il n'y a que les préjugés et les lois qui aient le rare privilége de changer la nature des choses. Dans l'état de nature il n'y a ni honnête ni déshonnête (1). Ce que l'on nous débite de cet avertissement de la nature, de ce sentiment interne que l'on appelle honte (2), est absurde; ce n'est que l'effet de l'opinion sur un esprit faible et préoccupé (3). Si la honte était un sentiment naturel, les animaux qui suivent si fidèlement les instincts de la nature, chercheraient les ténèbres et les endroits reculés pour travailler à la multiplication; or, rien n'est plus faux que cela (4). Il faudrait encore que tous les hommes cherchassent les retraites les plus sombres, ce qui est encore faux. N'a-t-on point vu les Mossyniens besogner les Mossyniennes aussi publiquement que les moineaux besognent leurs femelles? Sextus Empiricus ne conte-t-il pas la même chose de plusieurs peuples des Indes? D'autres nations

---

(1) C'était le sentiment d'Archelaüs. Voyez Diogène Laert. *in Socrat., lib.* 2, *num.* 19 *et* 55.

(2) Voyez ce qui se dit pour et contre la honte dans Puffend., liv. 1, chap. 2, § 2 et suiv. *Ibid.*, liv. 6, *Ibid.*, Préf. § 29 et suiv. *Ibid.*, Préf. § 22. Bayle, Pép. aux quest. d'une provinc., tom. 2, p. 92, 93, à la marge.

(3) V. les Notes de M. le Clerc, sous le nom de Phereponus sur saint Augustin, p. 506 de l'Append. de l'édit. de Holl. *Id.* sur la Genèse, 5, 7. L'examen du sentiment de Veltbyzen, dans le Traité des principes du juste et de l'honnête, 59 et suivant.

(4) Bayle, att. Hypparchia, femme de Cratès.

n'ont-elles pas fait un acte de religion de publicité de cette action? Les Massagètes (1) et les Nasamoniens(2) n'en faisaient-ils point une coutume? Une secte de Mahométans ne la pratique-t-elle pas encore aujourd'hui? N'a-t-on pas trouvé le nouveau monde dans cet état de nature et d'innocence? Et l'Europe.... Par la corbleu! si je voulais prendre la peine de fouiller dans ma mémoire, je vous citerais tant d'exemples que vous me croiriez, ou que le diable vous emporterait.

— Très redoutable père Jean, dit l'Allemand, ce que nous venons de vous dire n'a point été pour vous fâcher; nous pensons tous comme vous sur cet article; nous voulions seulement vous faire sentir qu'il y a des pays où l'on regarde la publicité d'une telle action comme un crime énorme contre la pudeur, contre les bonnes mœurs, et contre les lois qui en sont les protectrices.

D'ailleurs, mon cher père Jean, l'on pourrait encore objecter à ce que vous venez de dire, qu'il suffit que les nations civilisées soient sujettes à la honte pour que l'on regarde ce sentiment comme naturel, et qu'il ne faut point s'en rapporter aux usages de quelques nations barbares, telles que celles dont vous venez de parler. — C'est justement pour cela, morbleu, c'est justement pour cela que je les ai citées, répartit père Jean; les peuples que l'on nomme barbares se sont beaucoup moins écartés de la simple nature (3) que ceux que l'on appelle civilisés, par un raffinnement bizarre, ont tant multiplié les lois de la pudeur et de la

(1) La Mothe le Vayer, Dialog. d'Orasius Tuber. p. m. 156 Herodot. *lib.* 1, *c. ult.*

(2) Idem, *lib.* 4, *c.* 172.

(3) Bayle, *ubi sup.*

bienséance, qu'ils se sont rendus les esclaves de ces mêmes lois et les tyrans odieux de ceux qui ne les observent pas.

Que l'on ne me vienne pas dire que puisque la pudeur est inutile, la nature, qui ne fait rien en vain, nous a fait un don superflu en nous douant de ce sentiment; car je répondrais que la nature ne nous a pas doués d'un tel sentiment, mais que notre machine est tellement constituée, que, lorsqu'on a le malheur d'être né parmi une nation à pudeur, l'éducation, les préjugés, la crainte du mépris, du ridicule, cause dans certaines actions, dans certaines occasions, une effervescence dans le sang qui produit cette espèce d'émotion, d'embarras, de confusion, de trouble, que l'on appelle honte; et comme cette honte est un mal, puisqu'elle fait souffrir la machine, il ne faut point trouver étrange que l'on craigne, que l'on évite ce mal en proportion de l'idée que l'on s'en forme, et des suites fâcheuses que l'on attend de l'action qui la cause. Il y a une terrible différence entre une faculté, une disposition, une aptitude à devenir tel ou à faire telle chose, et une qualité individuelle, un sentiment inné, qui nous rend essentiellement tel, et qui nous porte à agir nécessairement d'une certaine façon. Que l'on rassemble toutes ces facultés, ces dispositions, ces aptitudes qui sont en l'homme, et que les ignorans prennent pour des qualités naturelles, pour des sentimens innés, qu'on le fasse alors agir en conséquence, on lui fera faire de belles choses. Qu'en dis-tu, mon neveu? — Je dis que mon cher oncle a raison, répondit le compère.

— Tout ce que vous nous dites-là est admirable, dit l'Anglais à père Jean; mais il me semble que l'exemple des animaux n'est pas suffisant pour autoriser la publicité de l'exploitation des femmes. 1° L'on

prétend qu'il n'y a point de droit commun aux hommes et aux bêtes, mais que les hommes ont un droit naturel particulier, c'est-à-dire une règle de morale fondée sur la connaissance des moyens relatifs à leur bonheur, dans quelqu'état qu'ils se trouvent; 2° il est très prouvé que les bêtes que l'on prétend suivre exactement l'instinct de la nature, agissent toutes bien différemment, quoique dans les mêmes circonstances. Chez les coqs, la polygamie est admise, et le mâle de la tourterelle est le plus fidèle de tous les maris; certains animaux ne vivent que de chair, les autres l'ont en horreur; d'autres dévorent leurs petits; chez d'autres, l'on n'a jamais vu et l'on ne verra jamais une telle barbarie; ainsi de mille autres exemples que je pourrais vous citer.

— Monsieur de l'Angleterre, reprit père Jean, si votre raisonnement n'est point juste, il est du moins spécieux. Je vous accorde qu'il n'y a point de droit commun aux hommes et aux animaux, mais il y a une loi commune aux uns et aux autres. C'est à cette loi que je m'attache ici, et non à ce mot vide de sens, ni à ces petites lois particulières, à ces inclinations différentes, que l'on distingue dans chaque espèce; car comme la nature a mis une dissemblance sensible, une variété infinie entre les individus de toutes les espèces, et qu'elle n'a point laissé de leur donner à chacun quelques parties par lesquelles ils se ressemblent tous, cette même nature, qui a établi entre eux une si grande différence dans leur manière de sentir, d'agir et d'exister, a aussi établi quelque manière d'être, de faire et de sentir, qui est commune à tous les animaux. Je défie le plus habile moraliste de me démontrer que la honte entre dans ce dernier article.

Ne m'allez pas répéter que le consentement universel des nations les plus considérables de la terre, sur

la nature d'une action morale, est suffisant pour rendre raison de la moralité de cette action ; car je vous dirais que l'opposition de sentimens entre ces mêmes nations sur la nature de mille autres actions, prouve sans réplique que toutes les actions sont indifférentes, et qu'elles n'acquièrent le titre d'honnête ou de déshonnête, de juste ou d'injuste, que selon les idées que les hommes y ont attachées. Ouvrons les livres qui traitent des mœurs et des coutumes des peuples anciens et modermes (1), nous verrons les Egyptiens

---

(1) C'est chose estrange de la diversité des loix et costumes qui sont au monde, de l'extravagance d'aucunes. Il n'y a opinion ny imagination si bigearre, si forcenée qui ne soit establie par loix, ou constumes en quelque lieu. Je suis content d'en réciter quelques unes, pour montrer à ceux qui font difficulté de le croire, jusques où va cette proposition, ne m'arrestant point à parler de ce qui est de la religion, qui est le subject où se trouvent de plus grandes estrangetés, et impostures plus grossières; mais pour ce qu'ils est hors le commerce des hommes, et que ce n'est proprement coustumes, et où il est aisé d'être trompé, je le laisserai. Voici donc des plus remarquables en estrangeté : tuer par office de piété ses parens en certain cage, et les manger. Aux hostelleries prester leurs enfans, femmes et files à jouir aux hostes en payant : bordeaux publics des masles; les vieillards prester leurs femmes à la jeunesse ; les femmes estre communes, honneur aux femmes d'avoir accointé plusieurs masles, et porter autant de belles houppes au bord de leurs robes, les filles montrer à descouvert leurs parties honteuses, les mariés non, ainsi les couvrir soigneusement, les filles s'abandonner à leur plaisir, et devenues grosses se faire avorter au veu et sceu d'un chacun ; mais mariées estre chastes et fidelles à leurs maris, les femmes mariées la première nuict, avant l'accoinctance de leurs espoux, recevoir tous les masles, qui sont de l'estat et profession du mary, conviés aux nopces, et puis estre loyalles à leur mary; les mariées présenter leur pucellage au prince avant qu'au mary, mariages des masles : les femmes à la guerre et au combat avec les maris : femmes mourir et se

trouver fort joli d'épouser leurs sœurs (1), et les Perses leurs mères (2); nous verrons les femmes des Gétuliens (3) et des Bactriens autorisées par la loi de cocufier leurs maris avec qui bon leur semble; en Colchide (4), en Abyssinie, honorer les voleurs; les Athéniens les lapider, et les Bactriens cracher dessus; chez

---

tuër lors ou tots après le décez de leurs maris; femmes vefves pouvoir se remarier si les maris sont morts de mort violente, et non autrement; les maris pouvoir répudier leurs femmes sans alléguer cause, vendre si elle est stérile, tuër sans cause sinon pource qu'elle est femme, et puis emprunter femme des voisins au besoin : les femmes s'accoucher sans plaincte et sans effray : tuër leurs enfans pource qu'ils ne sont pas beaux, bien formez, ou sans cause : en mangeant essuyer ses doigts à ses génitoires et à ses pieds : vivre de chair humaine, manger chair et poisson tout crud : coucher ensemble plusieurs masles et femelles, jusques au nombre de dix ou douze : saluer en mettant le doigt à terre et puis le levant vers le ciel : tourner le dos pour saluer, et ne regarder jamais celuy que l'on veut honorer : recueillir en la main les crachats du prince; ne parler au roy que par sarbacane; ne couper en toute sa vie ny poils ny ongle : couper le poil d'un costé et les ongles d'une main et non de l'autre; les hommes pisser accroupis et les femmes debout; faire des trous et fossettes en la chair du visage, et aux tetins, pour y porter des pierreries et des bagues; mépriser la mort, la festoyer, la briguer, et la plaider en public pour en estre honoré comme d'une dignité et grande faveur, et y estre préféré; sépulture honorable d'estre mangé des chiens, des oyseaux, estre cuit et pilé, et la poudre avalée avec le breuvage ordinaire.

CHARRON, *liv.* 2 *chap.* 8.

(1) V. Sextus Empyricus. *Phyrrhon. Hypotipos. l.* 3, *c.* 35. *num.* 245 *et* 246. Vous y trouverez l'approbation de cette sorte de mariage, par Zenon le Cittien et par Chrysippe.

(2) Euseb. *Præparat. Evangel. lib* 1, *p.* 8 *et seq. édit. Robert. Steph.*

(3) Id. *ibid. I.* 6, 8.

(4) Id. *ibid.*

les Scythes, tuer leurs pères et mères à soixante ans, les Massagètes assommer leurs parens devenus vieux, et les manger ensuite; les Hyrcaniens les exposer tout en vie pour être dévorés des chiens et des oiseaux (1); chez les Grecs et les Romains, la pédérastie tolérée, et l'infidélité des femmes punie; chez les modernes de l'Europe enfin, quel contraste ! quelle variété ! que de contradictions dans les coutumes, les mœurs et les opinions ! Je n'en rapporte rien, car j'en aurais trop à dire.

Ne m'allez point non plus citer Grotius, qui dit que puisque l'homme est un animal doué de raison, et fait pour vivre en société, la moralité de ses actions provient de leurs convenances ou disconvenances avec une nature raisonnable et sociable (2); car je vous enverrais demander à Grotius où il a appris que l'homme est fait pour la société, ou plutôt pour cet état de contrainte et d'esclavage, où l'inégalité des fortunes et des conditions, le progrès des connaissances, la contrariété des opinions, le joug de la religion, l'autorité des lois, ont rendu cet homme malheureux, tandis qu'il était fait pour être libre, indépendant, égal à ses semblables, pour n'avoir que des idées propres à cet état de nature, à ses besoins, en un mot, pour être aussi heureux que les autres animaux.... Qu'en dis-tu, mon neveu. — Je dis, répondit le compère, que mon cher oncle raisonne comme un ange. — Aussi est-ce à l'école de mon cher neveu que j'ai appris toutes ces choses.... Or çà, l'homme de l'autre monde, continue nous le récit de tes visions. — Mon très-révérend père, dit Diégo,

(1) Id. *ibid. lib.* 1, *p.* 9.
(2) Droit de la guerre, etc., L. 7, c. 1, § 10.

ce ne sont point des visions que je vous ai contées, c'est bien la pure vérité..— Visions ou non visions, continue, te dis-je.

CHAPITRE VI.

Suite de la relation de Diégo.

Lorsque sainte Thérèse eut fini son histoire, reprit l'Espagnol, elle dit à son amie qu'elle était passablement instruite de la sienne; mais que, comme elle ignorait le fond de celle de saint François, elle la priait de vouloir la lui conter. Sainte Claire acquiesça avec plaisir à une demande si raisonnable, et parla ainsi :

Le séraphique saint François, que voilà, est né à Assise, en Ombrie, ainsi que moi. Après avoir passé les premières années de sa vie à apprendre le commerce, auquel son père, qui était un riche négociant, le destinait, il attrappa je ne sais quel mal en courant le guilledou avec ses camarades, et ce mal lui renversa tellement la cervelle qu'il devint fou. — Fou ! s'écria sainte Thérèse. — Oui, ma chère, fou, et très fou; mais d'une folie si admirable, qu'elle servit de modèle par la suite à la réformation de la simplicité évangélique.

Le premier exploit que mon compatriote François fit en entrant dans la carrière qu'il courut si dignement après cette aventure singulière, fut de se revêtir de haillons, et de s'aller planter au milieu de soixante à quatre-vingts gueux qui mendiaient à la porte de l'église de Saint Pierre, à Rome. Après avoir demeuré quelque temps parmi ces truands, il jeta ses guenilles, reprit ses habits ordinaires, et revint à Assise; mais sa charité pour ses confrères ne l'abandonna pas; pour

en convaincre toute la terre, il ne crut pouvoir mieux faire que de voler son père pour faire l'aumône aux ladres, et raccommoder une église sur la recommandation d'un crucifix qui lui avait fait l'honneur de lui parler.

Le père François, interprétant mal à propos certaines paroles de Salomon (1), ou plutôt craignant que les pieuses libéralités de son fils ne lui fissent faire un jour banqueroute, le déshérita, et le traîna devant l'évêque pour le faire condamner (2). Mais le saint n'en fit pas à deux fois, il se mit nu comme un ver en présence de toute l'assemblée, rendit toutes ses hardes à son père et nia le bonhomme, pour apprendre aux parens à respecter leurs enfans; après quoi, s'étant affublé d'une guenille qu'on lui donna, s'étant ceint d'une corde qu'il trouva, et enveloppé la tête d'un capuchon qu'il se forma, il se mit à courir les champs, équippé à peu près comme Cratès.

Des actions si saintes et si édifiantes touchèrent une infinité de personnes. L'on n'entendait parler que d'enfans qui avaient volé leurs parens pour faire l'aumône; l'on ne voyait que des fils qui avaient renié leurs pères pour s'attacher à Dieu; l'on ne rencontrait que des gens qui avaient renoncé à tout pour aller mendier; c'était à qui admirerait, à qui imiterait, à qui suivrait le nouvel apôtre. Bref, en moins de quatre ans, la moitié de l'Italie se trouva obligée de faire l'aumône à l'autre, et la quantité prodigieuse de disciples de tout sexe, de tout âge, de toute condition que le saint personnage

---

(1) Celui qui vole son père et sa mère, et qui dit que ce n'est pas péché, participe au crime des homicides Prov. chap 28, v. 24.

(4) V. sa vie.

se fit, le détermina à former un ordre de religieux, ce qu'il fit à la grande satisfaction d'un chacun, n'ayant encore que vingt-sept ans.

Je ne tenais point le moindre rang parmi les admirateurs de François, mais je n'osais le témoigner. Mon père était terrible sur cet article; il regardait le saint comme un fanatique, un écervelé; il gémissait de la faiblesse de la raison humaine, en voyant l'ardeur avec laquelle un chacun embrassait un genre de vie à son avis si ridicule, si méprisable. Cependant je n'eus pas plutôt entendu parler de l'établissement que le patriarche de la besace venait de faire, que je résolus de m'y faire agréger.

Pour cet effet je m'échappai une nuit de la maison de mon père (1); je courus au monastère de sainte Marie des Anges, où ayant été reçue, fêtée, régalée comme une divinité par cet homme admirable, je fus prêchée, bénie, tondue, puis dépouillée des habits du siècle, revêtue de l'habit de l'ordre, menée chez les bénédictines de Pozzo, et de là dans une vieille église, où je devins, non pas une simple réformatrice comme vous, ma chère sœur, mais bien la fondatrice de l'ordre des damianites (2), ordre fameux, où les femmes vont sans chemises comme les capucins, sans caleçons comme les singes, et nu pieds comme les poules, croupissant par humilité dans l'ordure et la vilenie inséparables de notre sexe; psalmodiant, priant, méditant, gémissant, jeûnant sans cesse, et faisant tout ce qu'elles peuvent pour tourmenter leur corps et faire enrager le diable.

Je ne fus pas long-temps sous la direction de l'hom-

(1) Voyez la vie de sainte Claire.
(2) Voyez la vie de sainte Claire.

me de Dieu, sans atteindre à un si haut degré de perfection, que je servais de modèle à toutes les saintes femmes qui avaient quitté le monde ou leurs maris pour embrasser ce nouveau genre de vie. Mais cette perfection était encore bien éloignée de celle de mon directeur. François était devenu si humain, qu'il se serait plutôt laissé manger des poux que d'en tuer un; il était si humble, qu'il appelait les élémens, les plantes et les animaux ses frères (1); il était si fervent qu'il prêchait aux oiseaux, aux poissons, aux moutons et aux chevaux (2); il était si respectable, que malgré l'air hideux qu'il avait acquis par sa manière de vivre, les oiseaux le caressaient, chantaient avec lui, se taisaient lorsqu'il le leur ordonnait (3).

Les oiseaux n'étaient point seuls dociles à sa voix; les autres animaux, le feu même, lui obéissaient. Un jour qu'un chirurgien se disposait à lui cautériser les tampes pour une fluxion qu'il avait sur les yeux, il dit, en voyant le fer chaud: Mon frère le feu, fais-moi l'amitié de tempérer ta chaleur, et de ne me brûler que le plus doucement que tu pourras. Ce que son frère le feu fit. Une autre fois qu'il prêchait dans un endroit où il y avait un âne si fougueux qu'il troublait tout l'auditoire, il dit: Mon frère l'âne, tiens-toi tranquille et laisse-moi prêcher. — Son frère l'âne se mit la tête entre les deux jambes et ne remua plus.

Cet âne-là avait son bon sens; ainsi il n'est point étonnant qu'il obéît si facilement. Mais voici l'histoire d'un autre animal qui était dans le cas de ne pas entendre raison. Un loup enragé entra un jour dans une ville, mordit un grand nombre de personnes, et ré-

---

(1) (2) (3) Voyez *Barth. de Piis*. Saint Bonaventure, *ubi sup.* et toutes les vies de Saint François.

pandit une épouvante générale. François, ayant appris cette aventure, vint trouver l'animal et lui dit : Mon frère le loup, si tu veux me promettre de ne plus faire le diable à quatre, comme tu as fait jusqu'ici, les bourgeois de cette ville te nourriront. — Le frère le loup fit signe de la tête qu'il ne demandait pas mieux. — Assure-moi donc de ta promesse, reprit le saint homme. — Le frère le loup leva la patte droite, et la mit très poliment dans la main du frère François. Alors le frère François dit au peuple : Mon frère le loup, qui est ici présent, promet de vivre en paix avec vous, si vous consentez de le nourrir comme il doit l'être, ce dont je suis caution. — Toute l'assemblée promit de ne rien laisser manquer au loup. Alors le saint personnage dit : Et toi, frère le loup, promets-tu de garder ta promesse ? Le loup se mettant à genoux, et levant derechef la patte droite, fit entendre par gestes qu'il n'était point loup à violer ce qu'il avait promis : en effet, l'animal vécut encore deux ans, cherchant sa pitance de porte en porte, et dans une profonde paix, non-seulement avec les hommes, mais encore avec les chiens de la ville et des environs (1).

Quoique mon compatriote aimât beaucoup ses frères es animaux, il ne laissait point de les punir lorsqu'ils commettaient quelque cas un peu grave. Il maudit un jour une truie pour avoir tué un agneau par bêtise, et la malédiction eut son effet. Il n'était pas plus traitable lorsque quelques malintentionnés l'interrompaient dans ses sermons. Un jour une femme s'étant avisée de sonner une clochette tandis qu'il prêchait, il lui enjoignit de se tenir tranquille; mais cette femme con-

(1) Barth. Pis. *ubi sup.*

tinuant toujours, il commanda à Satan de l'emporter et Satan l'emporta.

A propos de Satan ou du diable, ce qui est la même chose, je veux, ma chère sœur, vous conter un des tours que saint François lui jouait de temps en temps.

Vous n'ignorez pas que l'ennemi du genre humain est continuellement aux aguets, qu'il étudie le faible des hommes, et qu'il ne manque point de profiter de ce faible pour les faire tomber dans les piéges qu'il leur tend. Or, voici ce qui arriva : le serviteur de Dieu était un peu enclin à la paillardise; et comme la mollesse et l'oisiveté sont la source de ce vilain péché, c'était aussi par-là que l'ennemi commun formait ses attaques. Un jour du mois de janvier, que le saint homme était en prière dans sa cellule, le diable vint à lui et lui dit: Mon pauvre François, pourquoi abrèges-tu tes jours par les veilles et la mortification? Ne sais-tu pas que le repos est le soutien de la vie et l'arc-boutant de la santé? Ne t'ai-je point dit cent fois que tu es encore jeune, que tu as du temps de reste pour faire pénitence? Vous vous imaginez peut-être que le saint perdit son temps à quelque répartie vague et inutile, point du tout : il se déshabilla nu comme la main, en présence de son adversaire, il ouvrit la porte de son taudis, et puis, zeste, il partit comme un éclair, traversa les haies comme un sanglier, et courut se fourrer au beau milieu d'un buisson d'épines, qui le déchirèrent depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds. Satan aimait trop sa peau pour poursuivre sa proie jusque dans cette singulière espèce d'asile : François y triompha à loisir; et, ce qui est bien plus admirable, c'est que le ciel honora le triomphe de son serviteur en répandant une lumière éclatante sur le buisson, en le chargeant subitement d'une grande quantité de roses aussi fraîches que celles du mois de

juin (1). Mais si le saint homme savait garder son ame des embûches que son ennemi tendait à son innocence, il ne pouvait pas mettre son corps tellement à l'abri des griffes du diable, que celui-ci ne le rossât de temps en temps à un tel point que tout le monde en avait pitié (2). Enfin, c'est assez parler de ces choses, il est temps de vous rapporter l'histoire de ce prodige inouï, de cette grace ineffable dont ce grand saint fut favorisé du ciel par préférence à toutes les créatures de l'univers.

François s'était retiré, sur la fin de sa vie, sur une des plus hautes montagnes de l'Apennin pour y vaquer plus à loisir aux méditations sublimes auxquelles il s'était entièrement abandonné; mais cela n'empêchait pas qu'il ne vînt me voir une fois tous les mois.

Un jour qu'il devait me rendre sa visite accoutumée, je le vis arriver crotté jusqu'à l'échine, avec son capuchon de travers, se soutenant à peine sur sa béquille, marchant de côté comme les crabes, ayant les pieds et les mains enveloppés de chiffons et un emplatre sur l'œil gauche; je lui demandai qui l'avait ainsi accommodé. Ma chère Claire! s'écria-t-il d'une voix languissante, le Seigneur s'est manifesté à son serviteur d'une manière.... Ah! ma chère! quel bonheur pour un ver de terre, pour un pécheur, pour un misérable! — Comme il louait Dieu de toutes choses, je ne pus rien comprendre à ses exclamations. Est-ce que Satan vous a encore houspillé? lui dis-je. — Non, ma chère amie, non; vous allez entendre : Le jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix, au matin, comme je sortais de mon réduit, je vis un Séraphin à six ailes qui descendait des nues, environné d'une lumière si éclatante, que toute la montagne parut en feu. Lorsque ce Séra-

(1) Voyez sa vie.
(2) *Ibid.*

phin fut près de moi, il me demanda si je n'avais rien à lui donner; je lui répondis que non. Alors Jésus-Christ, car c'était lui-même sous cette forme séraphique, m'imprima les marques de sa passion, et je ressentis à chaque impression une douleur si violente que les bois et les rochers des environs retentirent des cris perçans que je jetai. Cette opération étant finie, le Sauveur disparut; les plaies qu'il m'avait faites demeurèrent ouvertes, le sang en ruisselle encore, et je regarde cet événement au-dessus de toutes les merveilles que Dieu ait jamais opérées.

Quoique j'eusse été toute ma vie très disposée à croire les événemens les plus extraordinaires et les plus miraculeux, je vous avoue, ma chère, que le récit de François révolta ma crédulité; le saint homme s'en aperçut et me demanda si je doutais encore de la vérité de ce prodige. — Oui, mon père, lui repondis-je; j'ai cru jusqu'aujourd'hui toutes vos visions, vos extases, vos querelles avec le diable, parce que rien de tout cela ne répugnait à cette foi simple et docile qu'une bonne catholique doit avoir pour les choses de cette espèce; mais pour votre stigmatisation, je ne la croirai de ma vie : c'est une illusion, un prestige, une opération du diable qui s'est transformé en un ange de lumière pour vous surprendre, ou plutôt vous êtes un.... Ah! mon père! notre divin Sauveur, qui a daigné descendre ici-bas et mourir pour nous d'une mort cruelle et ignominieuse, est monté au ciel après sa résurrection triomphante; il est assis à la droite de son père, d'où il ne doit descendre que pour juger tous les hommes; il est impie de croire qu'il abandonne ces lieux, qu'il descend sur la terre pour y jouer des rôles indignes de lui, pour y faire des choses.... Ah! mon père, si le ciel se sert quelquefois de la foudre pour punir les coupables, ce devrait être pour exterminer les im-

posteurs abominables, qui par un zèle indiscret, par des vues d'ambition ou d'intérêt, forgent des mensonges énormes, des blasphêmes horribles, des sacrilèges exécrables, en faisant intervenir le nom de Dieu, son opération immédiate, la présence de son divin fils dans leurs inventions diaboliques, dans leurs manèges impies... Retirez-vous de moi, votre vue m'est en horreur; vous n'êtes plus à mes yeux qu'un monstre vomi par l'enfer.... J'allais poursuivre, mais le saint ne m'en laissa pas le loisir; il se jeta par terre en s'arrachant la barbe, en roulant les yeux comme un forcené, en hurlant si épouvantablement, que le frère illuminé qui l'avait accompagné, et qui par discrétion, nous avait laissés seuls, accourut tout effrayé me demander ce qui avait donné lieu au carillon que le saint homme faisait? Je lui contai naïvement ce qu'il en était; alors le compagnon de François s'écria : Quoi! malheureuse, vous avez osé douter un instant de la vérité de ce que l'homme de Dieu a daigné vous confier! ô aveuglement funeste et déplorable! Comment! ne pas croire un homme que Dieu a chéri par-dessus toutes les créatures, un homme par lequel il lui a plu manifester sa gloire, sa puissance et son amour (1), d'une manière extraordinaire; un homme qu'il a choisi pour être ici bas par ses peines et ses souffrances, par son humilité, sa patience et sa résignation, un second rédemteur des hommes (2); un homme enfin dont les écits, ou plutôt la règle qu'il a composé, est le vrai livre de vie, l'espoir du salut, le gage de la gloire, la moële de l'Evangile, le chemin de la croix, l'état de perfection, la clef

(1) Barth. Pisan. *in lib. Conform.* Bayle, Dict. Hist. au mot *François*.
(2) *Ibid.*

du paradis, et le contrat de l'alliance éternelle. Ce n'est pas tout : vous avez osé ajouter que ce divin sauveur, qui est aujourd'hui assis à la droite de son père, ne descend plus sur la terre ; n'avez-vous point considéré que si avant son incarnation il a daigné quelquefois se manifester aux hommes sous des apparences sensibles (1), comme à Agar près de la fontaine du chemin de Sur (2) ; à Abraham dans la vallée de Mambré (3) ; à Jacob lorsqu'il lutta avec lui (4) ; à Moïse dans le buisson ardent et parmi les éclairs du Mont Sinaï (5) ; à Josué près de Jéricho (6) ; aux Israélites à Bokim (7) ; à la femme de Manoah à Tsorba (8) ; à *Zacharie* enfin, à la tête d'une troupe de cavaliers montant des chevaux de toutes couleurs (9) ; si, dis-je, le fils de Dieu s'est manifesté alors de tant de façons différentes, pourquoi osez-vous affirmer d'une audace extrême qu'il ne l'a plus fait depuis son ascension au ciel ? L'époque de notre rédemption serait-elle celle de la fin de son amour pour nous, de ses soins paternels, de sa puissance et de l'opération de ses merveilles ? Avez-vous bien pesé les suites de cette assertion impie ? Ah ! ma sœur ! si ce que vous dites était vrai, les écrits de tant de saints personnages, les légendes qui nous rapportent le con-

---

(1) Partout où l'on trouve, dans l'Ancien Testament, *l'ange de l'Éternel apparut*, il faut entendre par ces mots le fils de Dieu, la seconde personne de la Trinité, l'envoyé de l'Éternel, le Messie. Tel est le sentiment des plus fameux interprètes.
(2) Gênes. 16, 7 et suiv.
(3) *Ibid* 18, 13, 17.
(4) *Ibid* 22, 24, 25.
(5) Exod. 3, 2, et suiv. *ibid.* 20. Psaume 109, 88.
(6) Josué, v. 13, 15.
(7) Juges 2, 1.
(8) *Ibid*, 13, 3, 18.
(9) Zachar. 1, 8, 17.

traire, les décisions des souverains pontifes qui les confirment, ne seraient plus que des impostures affreuses, la sainte et respectable tradition que l'église tient, la foi de tous les fidèles sur les apparitions réitérées de Jésus-Christ depuis son départ d'entre les hommes, ne seraient plus qu'une illusion odieuse... Ne m'en dites pas davantage ! m'écriai-je, je crains que la terre ne s'ouvre sous moi, et ne m'engloutisse à l'instant. Ah ! mon frère ! ayez pitié d'une malheureuse ! ayez pitié de ma faiblesse... En finissant ces mots un tremblement universel me saisit : tout mon sang se glaça, une pâleur mortelle se répandit sur mon visage, mes yeux se couvrirent de ténèbres et de larmes, mes sens se troublèrent, mes forces m'abandonnèrent, je tombai à la renverse; l'on m'emporta sur mon grabat, et je ne recouvrai la connaissance que pour pleurer amèrement ma faute, pour demander mille fois pardon à Dieu et à son serviteur d'une incrédulité sans exemple, et dont j'ai fait pénitence toute ma vie.

Je vous avoue, dit sainte Thérèse, que j'avais lu une partie de toutes les choses que vous venez de me conter dans le livre des conformités de saint François avec Jésus; mais comme de mon temps ce livre fut attaqué de toutes parts, et qu'il tomba en discrédit, je cessai de le lire, et je me mis fort peu en peine d'approfondir la vérité des choses merveilleuses qu'il contenait, et particulièrement l'article de la stigmatisation, qui me parut au-dessus de toute créance. — Quoi ! ma sœur, reprit sainte Claire, pour les vaines invectives de quelques hérétiques infames, vous avez négligé la lecture d'un livre rempli de religion et de piété, un livre composé par un homme célèbre par son érudition, sa sainteté, et les miracles qu'il a faits; un livre qui ne contient rien de plus surprenant que ce que tant

d'auteurs fameux ont écrit de ce saint homme (1) ; un livre, enfin, qui ne rapporte rien que le grand saint Antoine n'ait rapporté de saint Dominique. Dailleurs si les histoires de saint François ne vous touchaient pas, les bulles que les papes ont données pour la confirmation des prodiges que le ciel a opérés pour glorifier son serviteur, ne devaient-elles point vous convaincre de la réalité de ces merveilles, et surtout de la sacro-sainte stigmatisation, dont l'ordre séraphique célèbre annuellement la fête avec autant de pompe et d'éclat que celle de la nativité du sauveur ? Ah ! ma chère sœur ! si j'eusse eu la millième partie des preuves que vous pouviez avoir de cet événement admirable, je me serais bien donné de garde de prendre le saint pour un menteur lorsqu'il me le conta. Enfin une marque incontestable de ce dernier fait, un argument convaincant qui doit fermer la bouche aux plus incrédules touchant l'article des stigmates, c'est que le corps de saint François est encore aujourd'hui derrière le grand autel des Franciscains d'Assises. Ce corps est debout, entier, avec les yeux élevés au ciel, avec les mêmes plaies que le sauveur y imprima, et dont le sang ruisselle encore. Il est vrai que depuis un certain temps, le ciel, pour des raisons à lui connues, a mis un obstacle invincible à l'ouverture du caveau où ce trésor est conservé ; mais il a été vu tel que je viens de vous le décrire par le

(1) Tels que saint Bonaventure, saint Antonin, Jac de Voragine, Surius, Villegas, Lippomanus, René, Benoît, Haræus, Lippelo, Ribadeneira, Picquet, Doublet, Gazet, Binet, Antoine de Sainte-Marie, Nicolas de Bruges, Gonon, Simon-Martin, Beurrier, Nicolas Oudard, Baronius, la Saussaye, Warner, Schedel, Volterranus, Sabellicus, Noucler, Salazar, et tous les monumens, les chroniques, les Annales, les Bréviaires, les Missels de l'ordre de saint François, ainsi que le Martyrologe Romain.

pape Nicolas V, accompagné d'un évêque et de plusieurs autres personnes; par Sixte IV, accompagné de trois cardinaux; du duc de Milan et d'un autre personnage d'Assise; il'a encore été vu par un gentilhomme en 1309. Pie V eut aussi la même curiosité; pour cet effet, il manda au ministre général de l'ordre de faire ouvrir ce caveau, mais en vain : le temps était venu où les efforts de tous les maçons de l'univers n'étaient plus capables d'enlever le moindre morceau de plâtre de la muraille qui ferme l'ouverture de l'endroit qui contient ce dépôt sacré.

Voilà, ma chère sœur, les principales choses qui regardent la vie de cet homme admirable, que l'on peut regarder comme un médiateur entre Dieu et les hommes; comme un autre sauveur du monde, puisque saint Dominique et lui se sont trouvés dignes d'apaiser le courroux de l'éternel, lorsqu'il voulut foudroyer la terre pour les péchés du genre humain (1).

---

(1) Voici le fait. Lorsque saint Dominique était à Rome, il vit un jour, non en songe ni en extase, ni en aucun autre état que ce puisse être où l'imagination entre pour plus des trois quarts, mais *vigilanter*, c'est-à-dire étant éveillé, ce saint vit, dis-je, le ciel ouvert, et Jésus-Christ se levant de la droite de son père pour exterminer tous les pécheurs de la terre. Rien ne pouvait l'apaiser; c'était fait de l'espèce humaine, les prières même de la sainte Vierge n'étaient point capables de fléchir sa justice irritée. Mais cette mère, féconde en ressources lorsqu'il s'agit de faire du bien, dit à son fils qu'elle avait deux serviteurs qui étaient en état de convertir tous les hommes, et de les ramener à la résipiscence. Alors elle lui montra saint Dominique, et Jésus-Christ approuva le sujet; elle lui montra aussi S. François qui fut approuvé de même, et la fin du monde fut reculée. Le lendemain de cette vision admirable, saint Dominique étant allé à une église, reconnut le collègue qu'on lui avait destiné la veille pour une œuvre si salutaire; il lui sauta au cou, l'embrassa tendrement

Quant à ce qui regarde l'ordre célèbre que le saint a institué, j'ose dire que cet ordre l'a emporté, et l'em-

---

et lui dit: Tu seras dorénavant mon compagnon; nous allons courir la même carrière, dans laquelle aucun ennemi ne prévaudra contre nous.

Comme les auteurs respectables qui rapportent ce fait font tenir à Jésus-Christ et à sa sainte mère un dialogue assez trivial et indécent, je me suis fait scrupule de le rendre en français. Ceux qui entendent le latin pourront le voir dans le passage suivant.

Romæ igitur nocte quâdam orationi incumbens, vigilanter vidit ad patris dexteram exurgere filium in irâ suâ, ut interficeret omnes peccatores terræ, et disperderet omnes operantes iniquitatem: stabat autem in æthere aspectu terribilis: et contra mundum in maligno positum lanceas tres vibrabat, quibus superborum cervices erectas transfigeret primam: alteram, quâ cupidorum viscera effunderet: tertiam, quâ concupiscentiis carnis deditos perforaret: cujus iræ dum nemo posset resistere, occurrit propitia Virgo mater, et pedes amplecteus ejus, rogavit ut parceret eis quos redemerat, et justitiam misericordiâ temparet: ad quam filius, nonne vides, inqnit, quantæ mihi irrergantur injuriæ? justitia mea tanta mala non sustinet imputina; tunc mater: tu scis, ait, qui omnia nosti, quia est hæc via per quam eos ad te reduces: habeo servum, fidelem, quem mittes in mundum ut verba tua annuntiet eis, et convertentur ad te omnium salvatorem; alium quoque habeo servum, quem ei dabo adjutorem, ut similiter operetur. Filius dixit: ecce placatus suscepi faciem tuam: verumtamen ostende mihi quos velis ad tantum officium destinare. Tunc domina mater obtulit B. Dominicum Jesu-Christo: et ait Dominicus matri: bene et studiosè faciet quod dixisti; obtulit quoque et sanctum Franciscum, quem similiter Deus laudavit. Sanctus ergo Dominicus iu visione considerans socium diligentur quem prius non noverat, in crastinum eum in ecclesiâ, ex iis quæ in nocte viderat, recognovit, et in oscula sancta ruens, et sinceros amplexus, dixit: tu es socius meus, tu curres pariter mecum: stemus simul, et nullus adversarius prævalebit. Visionem etiam narravit illi, ex tunc ergo acti sunt cor unum et anima una in Domino. *Voyez saint An-*

portera toujours sur tous les autres, tant par sa sainteté, son zèle et sa splendeur, que par le nombre ou la dignité des personnes qui l'ont embrassé. Cet ordre peut se glorifier d'avoir produit plus de trois mille saints, canonisés, ou béatifiés, ou martyrs, ou confesseurs illustres par la sainteté de leur vie et par leurs miracles: d'avoir fourni six papes à l'église, et plus de huit cents autres sujets, tant cardinaux, patriarches, archevêques, évêques et légats; d'avoir vu dans son sein plus de cent personnages de la plus haute dignité, tels que des empereurs, des impératrices, des rois, des reines et des enfans de rois; plus de sept cents autres personnes de la première distinction; tels que des princes et des princesses, des ducs et des duchesses, des marquis et des marquises, des comtes et des comtesses (1). Cet ordre enfin compte encore aujourd'hui plus de cinq cent mille sujets répandus dans toutes les parties du

---

tonin Florent. archiepisc. Hist. S. Domi. part. 3, *cap.* 3, *tit.* 28. *Martyrol. Francis. in Prolog.*, *p.* 30 *et seq.*

Si des écrivains fameux se sont fait gloire d'employer leur plume à nous transmettre une histoire si extraordinaire, de grands peintres se sont cru aussi très-honorés de consacrer leur pinceau à la perpétuer. Entre le grand nombre de tableaux du célèbre Rubens, l'on peut voir celui du maître-autel des récollets de Gand, où cette histoire est ainsi représentée : Jésus-Christ, armé de la foudre, ayant le regard menaçant et terrible, est dans le haut de ce tableau ; la Vierge, prosternée aux pieds de son fils, le conjure, par le sein dont elle l'a allaité, d'épargner le monde, qui se voit au bas ; mais Jésus-Christ, insensible aux prières de sa mère, va lancer son tonnerre, lorsqu'apercevant saint François qui couvre le globe de son manteau, sa justice se trouve apaisée.

(1) Madame sainte Claire a raison ; car voici ce que je trouve dans l'*Albor Epilogica d'Algezira*, dressé après le chapitre général de l'ordre de saint François, tenu en 1625.

monde (1), où leurs travaux, leurs exemples servent de base et d'appui à la religion chrétienne, et

---

ORDO SANCTI FRANCISCI HABENT :

Sanctos canonisatos. . .	27	Principes.	7
Beatificatos.	606	Duces.	20
Martyres.	920	Marchiones.	34
Confessores, qui vitæ sanctitate et milaculis floruerunt.	1630	Comites.	85
		Archiducissam.	1
		Principissas.	7
Pontifices.	6	Ducissas.	46
Cardinales.	56	Marchionissas.	26
Patriarches.	12	Comitissas.	32
Archiépiscopos.	128	Filios et filias hujusmodi principum.	368
Episcopos.	590	Inquisitores.	84
Legatos et oratores à pontificibus et regibus destinatos.	270	Exceptis iis qui nunc ordinarii sunt Spoleti, Fulginii, Reate, Florentiæ, Venetiæ, Ragusiæ, Istriæ, Bosniæ et Dalmatiæ.	
Imperatrices.	4		
Reges.	20		
Reginas.	20		
Filios et filias regum. .	55		
Archiducem.	1		

(1) FRATRES CONVENTUALES HABENT.

Provincias.	31	Conventus.	1509
Vicarias.	7	Fratres.	3000
Divisi in Custodias. . .	108		

FRATRES CONVENTUALES REFORMATI HABENT.

Conventus.	50

FRATRES OBSERVANTES HABENT.

Provincias.	92	Collegia.	6
Custodias.	5	Conventus.	23000
Vicarias.	24	Fratres.	163900
Domos in Indiis in quibus doctrinam christianam proponunt. . . .	127	*N. B.* Hisce annumerantur discalceati et recollecti.	

prouvent aux incrédules du siècle qu'un tel institut est l'ouvrage même du Très-Haut; et que si le patriarche de la besace fut aussi fou que mon père l'a cru, ce fut de cette folie sage et salutaire qui l'emporte sur ce bon sens ridicule et méprisable, sur cette fière et damnable raison, que les gens du monde prennent pour un rayon de la divinité, et pour l'unique flambeau qui doit les éclairer dans toute leur conduite.

Vous voyez partout ce que vous venez d'entendre, ma chère, que l'on peut aller au ciel par des routes différentes : vous avez mérité ce bonheur par la mysticité, saint François par ses extravagances, et moi en me tourmentant; je ne sais par quel moyen ce vilain M. Rabelais, que je hais plus que le diable, est parvenu en ces lieux. O maudit brouillon, bouffon, railleur, débauché, ivrogne, apostat, baiseur de femmes (1) !

FRATRES CAPUCINI HABENT.

Provincias.	42	Fratres..	17025
Conventus.	1240		

FRATRES TERTII ORDINIS HABENT.

Provincias.	17	Fratres.	3850
Conventus.	327		

MONASTERIA MONIALIUM SANCTÆ, CLARÆ, CONCEPTIONIS, ANNUCIATARUM, CAPUCINARUM.

Excedunt numerum. .	3850	numerus, Algezira ubi
Religiosæ.	93900	sup.
Tertiarum verò non est		

(1) Sainte Claire n'est point la seule qui ait honoré maître Rabelais de pareilles épithètes, l'auteur du Martyrologe Franciscain ne l'a point épargné davantage. Après avoir accoutré d'importance Guillaume de Saint-Amour, Erasme, et les ceinturiateurs de Magdebourg; voici comment il habille le curé de Meudon : Nec moror Franciscum Rabelæsium quippe qui (ut ex aliis loquar) nil aliud studuerit, nisi ut lutulenta sus, cum

faut-il que je te voie ici parmi tant d'honnêtes gens! — Taisez-vous vieille sotte, dit Rabelais, il y a une heure que vous braillez sans savoir ce que vous dites.

---

quovis, in omni voluptatum genere, maximè commessationibus et ebrietatibus, sine ulla intermissione volutaretur. Cui ad absolutam improbitatem nihil deesse potest : quique, neque Dei metus inest, neque hominum reverentia : qui omnia divina humanaque proculeat et ludibrio habet. Quis Diagoras magis de Deo præposterè sensit? Quis Timon de rebus humanis pejus meruit? Qui miseras etiam chartas nefandis scriptionibus polluit, venenum vomit, quod omnes longè latèque regiones dispergat : maledicentias et convitia in omnes passim ordines jactat. Religiosos Cœtus cavillari peritissimus; bonos viros ac pietatis studia, honestatis item jura proscindit; homo impius et impurus, impotenterque dicax, et improbitatis invictissimæ; bonorum morum, publicæque honestatis labes, turpitudinis notâ inustus; Irrisorum princeps Sænnio præcipuns. Vir omnium horarum, Baccho temulentior; Lucianus alter et Cynicus; cui somnus et ingluvies, Bacchus ac Venus, jocusque pars sibi in æternum. Inter perditos Nebulones primarius, Scurra, Nasutus et Comœdus insignis; sine fide, absque religione, apostata, sacrilegus, hæreticus, athæus. *Prolog. Martyrol. Franciscan. p. 24.*

« Je viens à François Rabelais, qui, ainsi qu'une truie infâme, n'eut d'autre plaisir toute sa vie que de se vautrer dans la fange de toutes sortes de voluptés, notamment dans celle de la gourmandise et de l'ivrognerie; qui fut un des plus parfaits coquins que la terre eût jamais porté; sans crainte de Dieu, sans respect pour les hommes, méprisant ou tournant en ridicule toutes les choses divines et humaines, un homme plus impie que Diagoras, plus ennemi du genre humain que Timon; qui a inondé l'Europe entière de sa morale empoisonnée; de ses livres, abominables; qui a accablé de calomnies odieuses, de médisance ou de raillerie, tous les ordres religieux; le détracteur des honnêtes gens, de la piété, de l'honnêteté; un impie, un impudique, un moqueur effréné, un coquin déterminé, la ruine des bonnes mœurs et de toute bienséance; un infame, et le père de tous les railleurs; plus ivrogne que Bacchus même; un second Lucien,

CHAPITRE VII.

Fin de la relation du voyage de l'Espagnol en l'autre monde, etc.

Sainte Claire ne se tut pas, poursuivit Diégo, ainsi que Rabelais le lui avait dit; mais craignant de s'attirer quelque autre apostrophe pantagruelline de la part du curé de Meudon, elle parla plus bas, et dit : Je vous jure, en vérité, ma chère, que voici la dernière fois que je me trouve en compagnie de ce vilain homme-là; n'avez-vous point entendu comme il m'a traitée! Voilà à quoi une honnête femme s'expose en se trouvant parmi un tas de profanes tels que ce maudit Rabelais, un Ambroise Paré, un Ponce-Pilate, quantité d'autres qui devraient être damnés comme Caïn. — Ne jugeons point si précipitamment des choses, dit sainte Thérèse, saint Pierre a eu sans doute ses raisons pour ouvrir la porte du ciel à ces gens que vous regardez comme profanes. Pour moi, sans entrer dans le détail des moyens par lesquels ils ont acquis le pa-

» un cynique fieffé, qui n'avait d'autre soin que de dormir, » manger, boire, baiser et rire; le plus grand fourbe, le plus » hardi bouffon, le plus effronté charlatan que l'on eût jamais vu, » en un mot, un homme sans foi, sans loi; un apostat, un sacri- » lège, un hérétique, un athée. »

Le révérend père Artur a grand soin d'appuyer toutes les gentillesses que l'on vient de lire, des témoignages de Ronsard en ses épitaphes, de Baïf, d'Etienne Paschal, de Joachim du Bellay, de M. de Thou, de du Verdier, ainsi que de ceux d'Hotman, de Puterbœus, de Pontus de Tiard, évêque de Cavaillon, de Claude Clément, de Jean Renaudot, de Mathurin Regnier, de Jean Riolan, etc.

radis, je ne suis point fâchée de me trouver quelquefois avec eux : ces sortes de gens ont ordinairement de l'esprit, et cela m'amuse. Rabelais, par exemple, indépendamment de ses impertinences, et du délire réel ou apparent de son imagination, a la conversation remplie de traits vifs, de railleries fines et de satires ingénieuses : Ambroise Paré est un excellent chirurgien, qui raisonne fort bien de son art, et qui m'a guérie de la jaunisse sans être médecin; Pilate est un homme fort galant auprès des dames, et un politique rusé, adroit parmi les hommes; s'il a eu trop de complaisance pour les criailleries des Juifs, il a pu se repentir de sa faute dans son exil en Dauphiné; et s'il s'est tué, comme on le raconte, il a fait en gros pour apaiser Dieu, ce que tant d'autres font en détail pour le même sujet. En un mot, j'aime les gens d'esprit. — Et moi je les déteste, dit sainte Claire : il semble que depuis que le monde est monde, le ciel ait pris plaisir à confondre leur vaine raison, leur savoir et leur vanité. Trouvez-moi, je vous prie, un philosophe qui ait réussi à former des sectateurs aussi enthousiastes, aussi nombreux, aussi constans que le moindre chef d'ordre monastique, ou de secte théologique ait fait? Ne m'alléguez point des sectateurs d'Aristote des quatre derniers siècles, car, toute femme que je suis, je vous prouverais clair comme le jour que si la philosophie de ce Grec ne fût parvenue à faire partie de la théologie scolastique, le règne de M. Aristote n'eût été à beaucoup près, ni si long ni si glorieux. Il faut donc bien prendre garde d'attribuer le zèle louable, l'entêtement, ou plutôt l'opiniâtreté invincible des sectateurs de ce philosophe, au pur soutien de sa philosophie; puisque ce zèle, et tout ce qui s'ensuit, n'a dû son origine qu'à la défense de la théologie de l'école qui se trouvait en quelque façon entée sur le péripatétisme. Et si..... —

La béate a raison, interrompit père Jean, les philosophes, de tout temps, ont fait des disciples et non pas des enthousiastes : Descartes, Newton, Loke, ont fait des sectateurs, mais aucun d'eux ne s'est fait égorger pour soutenir le mécanisme des tourbillons, ou l'existence du vide, ou les lois de l'attraction, ou la fausseté des idées innées. Un homme aurait beau s'égosiller en répétant qu'il vient de trouver que la lumière, telle qu'elle part du soleil, n'est point homogène, que les différents rayons qui la composent sont, sous le même angle d'incidence, inégalement réfrangibles, et portent en eux-mêmes, d'une manière inaltérable, les couleurs dont les objets sont peints, personne ne l'écouterait. Mais qu'un autre homme s'avise de dire qu'il vient d'être battu par le diable, et que Dieu lui a révélé quelque mystère inouï; qu'il débite d'un ton d'inspiré quelques opinions absurdes, quelque discours qui étonne, qui touche, qui épouvante le peuple, ou l'éblouisse, je réponds du succès de sa mission : il trouvera des partisans, des disciples, des sectateurs; le nombre, le zèle, la constance de ceux-ci augmenteront en proportion de l'impertinence des paradoxes que le chef aura débité, et des obstacles qu'on leur opposera : ceux qui auront ri de ces sottises, ou qui les auront combattues, les embrasseront par la suite, ou par la politique, ou par la force, ou par la faiblesse, le système de l'inspiré deviendra un dogme sacré qu'il faudra respecter, et la secte formera un corps dans l'état, qu'il sera dangereux de détruire, et même d'irriter.

C'est bien dans ce sens que l'on pourrait dire que les grands événemens proviennent de petites causes. Le patriarche de la besace est devenu fou? il a débité ses folies, et il en est sorti un des plus fameux ordres de la chrétienté. La cervelle a tourné à Ignace de Loyola en lisant Amadis des Gaules et la Vie des Saints; il a cou-

ru les champs, il a fait mille extravagances, et il en est sorti une société encore plus fameuse que l'autre. O François des François! sans vous les trois quarts du peuple seraient sans instruction, les veuves sans consolation, les orphelins sans pères, et les malades mourraient sans confession! O Ignace des Ignaces! sans vous Louis XIII n'aurait point succédé sitôt à son Père, les Iroquois ne sauraient point leur *Credo*, ni les Chinois leur *Pater* (1), le commerce languirait et le Paraguay serait encore en friche!

Un chacun se mit à rire de l'espèce de naïveté avec laquelle père Jean faisait ses exclamations. Mais le révérend père, reprenant la parole, dit: Oh parbleu! messieurs, ne riez pas tant, car je vous dis que la béate a raison, et je répète qu'il n'y a personne qui fasse des partisans plus zélés, plus constans, plus enthousistes, plus propres à se multiplier, s'étendre, se soutenir, se perpétuer, qu'un homme qui a trouvé le secret de captiver l'esprit du peuple par quelqu'absurdité. Si les

---

(1) Je prie messieurs les Parisiens, qui sont bien les meilleures gens du monde, de ne point prendre à la lettre tout ce que le vénérable père Jean débite lorsqu'il est une fois en train. Les Iroquois sont trop gueux, et leur pays trop ingrat, pour que les révérends pères jésuites prennent la peine d'aller jamais leur apprendre leur *Credo*; quant aux Chinois, ceux d'entr'eux qui sont baptisés n'ont vraisemblablement entendu de leur vie réciter le *Pater*, mais en revanche on leur en a appris l'équivalent que voici :

Tsai tien ong-ò tem fà chè ong-ò sem juèn úl mim chim xmò úl què lîn kè úl chi chim kim yú ty zjû yû tien ten ong-ò sjè jogn uwàng ùl kym sjè jû ong-ó ong-ò sjè jong leàn ûl mien ong-tsjày zjû ong-ô yé œé fou ong-ó tsjay tsjè yécu pû ong-ó hiú hien jù jeâu caan nây hiën ong-ò yù chiú ò kai què nêm yú fò xi ùl vû kiûm xi à mem.

Caïnites (1), par exemple, ou les Carpocratiens (2), ou les Valésiens (3), ou les Christiens (4), ou les

(1) Les Caïnites soutenaient qu'il y avait deux dieux, ou deux principes; que ces deux principes ou puissances avaient produit Adam et Eve; qu'ensuite chacun de ces principes ayant pris un corps avait eu commerce avec Eve; que les enfans qui étaient nés de ce commerce avaient chacun le caractère du principe auquel ils devaient leur existence; d'où la différence du caractère de Caïn et d'Abel.

Comme Abel avait choisi le principe de son père qui était inférieur à l'autre pour l'objet de son culte, ils regardaient le fratricide de Caïn comme l'ouvrage d'un fils digne du principe sage et supérieur, c'est pourquoi Caïn était selon eux le premier des sages, et Esaü, Coré, les Sodomites, Judas, étaient aussi des sages, qu'ils honoraient comme des saints.

Ceux qui désireront en savoir davantage sur cette secte, pourront consulter saint Iræn *lib.* 1. *cap.* 35, *alids* 38. Theodoret. *Hæret. Fab. lib.* 1, *cap.* 15, Tertul. *de Præscript.* 39. S. August. *de Hæres. cap.* 18. Hist. Eccles. *sæc.*

(2) Les Carpocratiens soutenaient que l'ame de ceux qui résistent à la concupiscence serait condamnée à passer de corps en corps, jusqu'à ce qu'elle eût accompli toutes les œuvres. Or pour éviter une transmigration si ennuyeuse et si fatigante, ils établirent la communauté des femmes, et les besognaient tant qu'ils étaient sûrs de ne point transmigrer.

Clement. Alexand. Strom. lib. 3, p. 312. Philast. de Hæres. saint Iræn. lib. 1, cap. 24. Euseb. lib. 4, cap. 7. Epiphan. Hæres. 27. Hist. Eccles. sæc. 2

(3) Les Valésiens croyaient que l'incontinence anéantissait la liberté, l'homme. Or, pour conserver cette liberté, ils se châtraient eux-mêmes, et châtraient sans miséricorde tous ceux qui avaient le malheur de tomber entre leurs mains.

S. Epiph. Hæres. 56. S. August. Hæres. 38. Baronius, ad an. 249. Hist. Eccl. sæc. 3.

(4) Les Christiens avaient pour chef un homme qui se nommait le Christ. Ce Christ menait une femme avec lui qu'il appelait Marie. Il prophétisait et faisait des miracles; il était suivi d'un grand nombre de peuples; il imposait les mains sur les malades et recevait force présens, qu'il distribuait incontinent aux pauvres; et lorsque ces présens lui manquaient, il

Eonistes (1), ou les Flagellans (2), ou les Guille-

---

détroussait les passans pour y suppléer. Quand le Christ eut fait environ trois mille disciples, il se mit à leur tête, médita des conquêtes, et marcha en ordre de bataille : il allait attaquer l'évêque de Velai lorsqu'il fut malheureusement assassiné. Hist. Eccles. ad an. 591.

(1) Un gentilhomme Breton, nommé Eon de l'Etoile, étant un jour à l'église, entendit chanter ces mots du Symbole : *Per eum qui judicaturus est vivos mortuos*, et crut que ce mot *eum*, que l'on prononçait alors comme *Eon*, le désignait, et que c'était lui qui était destiné pour juger les vivans et les morts. Infatué de cette idée, il se mit à prêcher qu'il allait juger le monde ; ses sermons épouvantèrent le peuple ; il se fit un grand nombre de disciples, dont plusieurs aimèrent mieux se laisser brûler vifs que de renoncer au juge Eon.

D'Argentré, *Collect. Judic.* Natal. Alexand. *in saeculo* 12. Dupin, Biblioth. Ecclesiast. douzième siècle. Hist. Eccles. *ibid.*

(2) L'an 1259, la frayeur du jugement dernier saisit tout à coup une grande partie de l'Europe ; plusieurs milliers de personnes, de tout âge et de toute condition, se mirent à faire une pénitence d'un genre singulier. Ils marchaient la nuit deux à deux, nus jusqu'à la ceinture, par le plus grand froid de l'hiver, se faisant ruisseler le sang à grands coups de fouet, poussant des gémissemens affreux ; des cris si perçans, des hurlemens si épouvantables, que les montagnes et les plaines en retentissaient. Les prêtres, la croix, les bannières précédaient ces troupes d'insensés ; ils prêchaient et se confessaient les uns aux autres, et donnaient des absolutions aux damnés. Il y a encore des confréries de flagellans en Allemagne, en Italie, en Espagne ; les pénitens des provinces méridionales de France en sont un diminutif ; mais tous ceux-ci, au lieu de tirer les damnés de l'enfer, y envoient par charité tous ceux qui ne pensent pas comme eux, et m'y enverront sûrement de même, lorsqu'ils liront mon livre.

Boileau, *Histor. Flagel.* Hist. Eccles. *ad an.* 1259. Quant à ce qui concerne les progrès de cette secte, son extinction, sa renaissance, et les différentes formes qu'elle a prises, l'on pourra consulter d'Argentré, *Collect. Judic.* t. 1, p. 361. Natal. Alex. *in saec.* 13 et 14. Mabill. Museum Ital. Le continuateur de M. Fleury, t. 21, p. 206. Boileau, *ubi sup.*

metelins (1) aussi bien que les Dulcinistes (2), que les Bégards (3), que les Bisoques (4), que les Hésicas-

---

(1) Guillemete de Bohème fut le chef des Guillemetelins. André Saramita, et Mayfreda Pirovana, religieux de l'ordre des humiliés, en furent les principaux sectateurs. Ces deux personnages soutenaient que Guillemete était le Saint-Esprit incarné sous le sexe féminin ; qu'elle n'était morte que selon la chair ; qu'elle ressusciterait avant la résurrection générale, et monterait au ciel à la vue de ses disciples ; qu'en attendant elle avait laissé son vicaire Mayfreda Pirovana, pour chasser le pape et ses cardinaux ; que ce vicaire aurait quatre docteurs qui feraient de nouveaux Evangiles, et qu'elle dirait la messe sur le tombeau de Guillemete. Cette secte devint fort nombreuse ; mais les gens d'église, jaloux de ses progrès, firent déterrer le corps de Guillemete, le firent brûler, ses cendres furent jetées au vent et la secte des Guillemetelins se dissipa. Mabill. Musæam Ital.

(2) Ce fut un nommé Sagarel qui fut le premier chef de cette secte, qui prit le nom d'apostolique. Cet homme fut aussi insensé que saint François. Après avoir donné tout son bien aux pauvres, il se proposa d'imiter Jésus-Christ. A cet effet il se fit circoncire, se fit emmailloter, fut mis dans un berceau, voulut être allaité par une femme, et chia dans ses drapeaux comme un enfant de quinze jours. Au bruit d'une humilité si grande, le peuple s'attroupa autour du saint homme, il fut édifié de cette nouvelle façon de vivre, et plusieurs se firent mettre en nourrice. L'inquisition ayant fait brûler Sagarel, Dulcin, son disciple, se mit à la tête de la secte. C'est de là qu'est venu le nom de Dulciniste. Indépendamment de leurs dogmes sur l'humilité, ils prétendaient que tout devait être commun entre les chrétiens ; en conséquences de cette opinion, ils établirent la communauté des femmes, et s'accommodaient sans façon du bien d'autrui, toutes les fois qu'ils en trouvaient l'occasion.

(3) Les Bégards enseignaient que l'on peut acquérir un tel degré de perfection en cette vie, qu'on ne peut plus avancer ni reculer dans la grace, et que l'on est devenu impeccable. Lors donc qu'ils s'imaginaient avoir atteint ce but désiré, ils se livraient sans réserve à la paillardise, et à tout ce que les autres passions pouvaient leur suggérer.

(4) Les Bisoques, au nombre de plus de huit mille, se miren

tes (1), que les Turlupins, et autres fous ne se sont point soutenus jusqu'à ce jour, ce n'est point que leurs principes manquassent d'extravagances et d'absurdités; mais c'est que quelqu'autre secte, plus extravagante encore, les a éteints ou absorbés. — Doucement, mon cher oncle, dit le compère, vous ne vous apercevez pas que vous faites injure à la vraie philosophie, confondant les Carpocratiens, les Dulcinistes, les Bégards et les Turlupins (2), avec un tas d'écervelés qui n'a-

---

à parcourir le Bohême, l'Autriche, la Thuringe et l'Italie, pour annoncer au peuple que Dieu avait eu tort de chasser le diable du paradis, et que, pour réparer cette injustice énorme, il le rétablirait un jour. Plusieurs de ces Bisoques aimèrent mieux périr par le feu que d'admettre la justice de la condamnation de Satan. Hist. Eccles. *ad an.* 1315.

(1) C'étaient des moines du mont Athos, qui avaient fixé la véritable perfection au degré le plus sublime de la contemplation. Pour parvenir à ce point, ils s'agitaient comme des forcenés, tournaient la tête, roulaient les yeux, et faisaient des efforts incroyables pour s'élever au-dessus des impressions des sens : à force de pratiquer cet exercice, le sang se portait à la tête, les vaisseaux sanguins se gonflaient, les fibres de leur cerveau étaient agitées de cette espèce de vibrations qui produisent aux yeux des couleurs brillantes comme des éclairs ; alors ils s'imaginaient voir une lumière céleste, qu'ils regardaient comme un rayon de la gloire des saints. Et comme ils croyaient que cette lumière sortait de leur nombril, ils se tenaient dans une certaine posture propre à fixer les yeux sur cette partie du corps, ce qui les fit nommer omphalopsiques. Par la suite, ces moines prétendirent que cette lumière était celle du Thabor. Barlaam attaqua cette opinion et fit assembler un concile pour la condamner; mais ce Barlaam y fut condamné lui-même, et la lumière du nombril des moines acquit un tel degré de réputation, que l'on ne voyait dans Constantinople que des personnes qui regardaient sans cesse leur nombril pour voir la lumière du Thabor, et des maris qui quittaient leurs femmes pour s'attacher à ce sublime exercice.

(2) Les Turlupins tenaient que l'on ne doit avoir honte de

vaient aucune teinture de la loi naturelle. — Réparation soit donc faite à ces messieurs, reprit père Jean; je les adopte pour mes frères en ce qui concerne la conformité de leurs sentimens avec les nôtres; quant au reste, ils n'étaient pas moins fous que les autres, et ils peuvent aller se faire f... avec eux.

CHAPITRE VIII.

Changement de matière.

Lorsque père Jean eut fini de parler, nous crûmes que Diégo allait continuer, mais nous fûmes bien étonnés de le voir étendu sur son grabat, et dans le même état qu'il était avant sa prétendue résurrection: il était rentré dans sa léthargie sans que nous nous en fussions aperçus, parce qu'ayant les yeux fixés sur le révérend tandis qu'il parlait, nous prêtions trop d'attention à ce qu'il disait, pour observer ce qui se passait sur le grabat de l'Espagnol.

Comme cet état nous alarma moins que la première fois qu'il y tomba, et que nous nous imaginâmes qu'il allait être d'une certaine durée, nous donnâmes carrière à l'envie de rire que le récit de ce que nous venions d'entendre nous avait causée. Mais l'Anglais garda son sérieux et ne parut prendre aucune part à notre divertissement. Père Jean lui ayant demandé pourquoi il ne riait point avec nous, il répondit : Mon révérend, c'est que l'envie que j'en avais, a fait place

---

rien de ce qui est naturel, et par conséquent l'ouvrage de Dieu. Aussi n'étaient-ils pas plus scrupuleux que Cratès. Hist. Eccles. *ad an.* 1573.

à une réflexion qui m'est survenue sur la nature du délire de l'Espagnol; mais plus je m'enfonce dans cette réflexion, moins j'y vois clair. Je sais fort bien que le délire vient d'un changement à la disposition du cerveau, occasioné par la trop grande agitation et par l'extrême sensibilité des nerfs, mais je ne puis comprendre comment ces nerfs, ainsi agités, excitent l'imagination à concevoir une suite d'idées claires, distinctes, liées ensembles, en un mot, un raisonnement parfait, sans le concours de la raison, qui est le flambeau qui éclaire notre esprit dans l'état de veille et de santé, c'est-à-dire, lorsque toutes les facultés de notre individu sont en équilibre. — Pour moi, je le conçois très-bien, dit le compère, et voici comment : La formation et la nature des idées dépendent des différens mouvemens ou ébranlemens dont les fibres du cerveau se trouvent affectées par les impressions que chacun de nos sens y transmet à sa manière, et la reproduction des idées vient de la reproduction des mêmes mouvemens qui les ont occasionées; soit que cette dernière se fasse par l'impression réitérée des objets, ou par quelque cause extraordinaire qui remue certain nombre de faisceaux de fibres appropriés à certain nombre d'idées. — Je sais tout cela, dit l'Anglais. — Tant mieux, reprit le compère, vous en concevrez d'autant plus aisément le mécanisme des visions de Diégo; et il ne faudra point que j'aie recours aux définitions, ni aux premiers élémens de la psychologie, pour me faire comprendre.

Le nombre, la liaison, la suite des idées que nous avons d'une chose dont nous entendons parler, s'impriment dans notre cerveau en raison de la fréquence des répétitions, des reminiscences de cette chose, de même qu'en raison de l'intérêt que nous y prenons, et du tempérament des fibres destinées à recevoir les im-

pressions de l'image de la chose. De là, la reproduction des idées plus ou moins vives d'une telle chose.

D'ailleurs comme aucun faisceau de fibres de notre cerveau n'est entièrement isolé, mais que tous sont liés les uns aux autres par un enchaînement naturel et nécessaire, et que les faisceaux les plus prochains sont les organes destinés à transmettre à l'ame les idées qui se trouvent avoir le plus de liaison et de rapport, l'ébranlement d'un seul faisceau doit nécessairement se communiquer aux faisceaux avec lesquels il a le plus de connexité; de là, la reproduction d'une suite d'idées.

Comme toutes les fois que hors de l'état de veille les mouvemens de la circulation, et autres qui en dérivent, occasionnent quelques impulsions qui se communiquent aux fibres sensibles qui ont été mues par les objets, l'ame se représente ces mêmes objets, et cette représentation est d'autant plus distincte, plus suivie, plus durable, que la propagation de l'ébranlement des fibres est moins troublée, moins interrompue.

L'Espagnol a entendu mille fois dans sa vie faire des descriptions plus ou moins ridicules et bizarres du paradis, de l'enfer et du purgatoire; la lecture des légendes, sa crédulité, ses réflexions continuelles, ont rappelé mille autres fois les mêmes contes; les fibres de son cerveau, destinées à recevoir les impressions de ce genre, avaient naturellement toute la sensibilité, la souplesse et l'activité nécessaires aux sensations les plus vives; le temps et le mouvement perpétuel de ces fibres ont acquis à son âme la faculté de se représenter toutes ces choses comme s'il les avait sous les yeux. Il ne faut donc plus s'étonner si pendant son délire les esprits animaux, portés à la tête, auront mis en jeu les organes de son cerveau les plus disposés à être mus, et si, revenu de son état, il aura cru avoir fait véritablement le voyage dont il nous a fait le récit. — Bravo,

dit Vitulos, mais croyez-vous, monsieur le philosophe, que la mention que Diégo a faite en passant de la cohésion de la terre, de l'impulsion, de l'attraction, de la mécanique des forces centrales, du système solaire, etc., dérive de l'ébranlement de faisceaux de fibres contigus aux faisceaux destinés à la reproduction des idées du paradis, de l'enfer et du purgatoire, qu'il a puisées des discours des dévots ou de la lecture des légendes ? — Pourquoi non ? répondit le compère; comme l'Espagnol m'a entendu cent fois traiter de ces matières, il est apparent qu'en son particulier il aura adapté ce qu'il en aura retenu aux chimères dont son imagination se repaît sans cesse. Par exemple, il est persuadé que l'enfer est situé au centre de la terre : or, en méditant sur la route qui doit y conduire il se sera représenté les différentes couches de terre, de pierres et d'autres substances, dont j'aurai dit que la croûte du globe est composée; en méditant sur la vitesse avec laquelle l'ame d'un réprouvé tombe en ce lieu, il y aura adapté quelques-uns de mes raisonnemens sur la mécanique des forces centrales. Il s'ensuit de là que ces idées si différentes, et puisées dans des sources si éloignées, se seront trouvées réunies, et seront devenues des pièces propres à former dans son esprit un tableau parfait, toutes les fois que les fibres destinées à la reproduction des idées, se trouveront ébranlées dans l'ordre, la proportion et la durée nécessaires à la formation d'un tel tableau.

— Et la verrue du bout du nez de Lucifer, dit père Jean à son neveu, sa simarre doublée de fer blanc, sa couronne de buis, les suisses de son palais, l'histoire de Charlemagne, de Sixte-Quint, du prélat Tongarini, etc., tout cela viendrait-il aussi du fruit des lectures de l'Espagnol, ou de tes discours sur ces matières ?—Que cela vienne d'où il pourra, répondit le compère, ce

n'en sont pas moins des idées reproduites. Il existe certainement dans le cerveau de l'Espagnol un certain nombre de fibres qui ont été mues par la vue d'une vertue, d'une simarre, d'une feuille de fer blanc, de quelque machine de buis, etc. ; or, si tandis que son esprit était occupé à contempler Lucifer, quelqu'impulsion intestine a ébranlé ces fibres, elles auront aussitôt reproduit les idées auxquelles elles sont appropriées ; mais l'ame n'ayant alors aucun pouvoir de réfléchir, ces idées se seront trouvées assorties d'une manière vague et bizarre, se seront incorporées dans le rêve suivi de l'Espagnol, et en auront fait un chaînon, quoiqu'informe et défectueux.

— Monsieur le philosophe, dit l'Allemand, est-ce que les songes des animaux s'opèrent par la même mécanique que ceux de l'homme ? — Sans doute, répondit le compère : puisque les animaux ont un cerveau composé de fibres sujettes aux impressions des objets, et susceptibles de mouvemens, quoique moins variés, moins combinés que les nôtres. — Si les animaux nous ressemblent du côté de la tête, dit l'Allemand, il y a toute apparence qu'ils nous ressemblent par ailleurs. — Ils nous ressemblent en tout, reprit le compère, à la perfection près. Ils ont une ame douée de perfections, de sentiment, de volonté, d'activité, de mémoire, d'imagination ; s'ils étaient doués de la parole, ils généraliseraient leurs idées, ils seraient susceptibles de moralité. Mais l'échelle qui exprime le développement de leur ame renferme moins de degrés que celle qui exprime le développement de la nôtre. Et leur imperfection sur cet article vient sans doute de ce que leur cerveau manque de fibres représentatrices des signes d'institution, ou de ce que celles qui les composent ne sont point susceptibles de tous les mouvemens, et des mêmes suites de mouvemens, que les fibres

du cerveau humain; mais cette imperfection des animaux, à parler philosophiquement, ou considérée du côté du tout dont ils font partie, n'est rien moins qu'une imperfection, il fallait qu'ils fussent tels pour occuper la place qui leur était destinée dans l'échelle des êtres. — C'est-à-dire, dit l'Allemand, que l'ame des animaux est une ame purement sensitive, et que la nôtre est d'une espèce amphibie, qui se détermine tantôt par de simples sensations, tantôt par des notions (1) : que ces notions font de l'homme un être qu'on appelle moral, et une brute, lorsqu'il ne se détermine que par des sensations. La cause des déterminations de ce dernier genre m'est passablement connue; je désirerais qu'il plût à votre philosophie de m'instruire un peu sur la cause des déterminations du premier. — Cette cause consiste, répondit le compère, dans l'entendement, la volonté, la liberté et les autres facultés de la principale partie de nous-même, qu'on appelle ame raisonnable; partie qui est déterminée au bien par le principe invariable de son essence; partie qui.... — Je vous entends, interrompit l'Allemand, lorsque nous agissons en conséquence des simples déterminations de cette ame raisonnable, nous faisons le bien; mais lorsque nos actions sont l'effet des déterminations de la partie sensitive, nous faisons le mal. —

(1) La principale différence qu'il y a entre les hommes et les bêtes, c'est que celles-ci n'agissent que par les impressions des sens, et qu'elles ne sont touchées que du présent, sans avoir que très peu de sentimens du passé ou de l'avenir; au lieu que l'homme a l'avantage de la raison, qui le rend capable de voir les causes, les progrès et les suites des choses, de comparer ensemble ce qui a quelque conformité, et de joindre l'avenir au présent.

Je ne vous dis point cela, reprit le compère. — Eh! que diantre dis-tu donc? dit père Jean; tu nous parles-là d'une ame raisonnable qui est déterminée au bien par sa nature, etc., comme si l'ame sensitive serait nécessairement déterminée au mal par la sienne; d'où viennent donc les maux qui affligent la partie du genre humain qui prétend être la plus raisonnable? d'où viennent les persécutions que nous avons essuyées? Tout cela tire-t-il son origine d'une substance qui est déterminée par sa nature à faire le bien? L'orgueil, l'avarice, la haine, la vengeance, les trahisons, les tyrannies, les cruautés réfléchies, seraient-ils les effets des déterminations de la partie sensitive? Ne doit-on point toutes ces belles choses aux principales facultés de ton ame raisonnable, de cet objet si digne d'admiration, qui distingue les hommes des animaux par l'intelligence, la réflexion, le raisonnement, les connaissances, et surtout par ce mot admirable de *conscience*, ou de *moi*, dont on fait tant de bruit? N'est-ce point, en s'éloignant de la ressemblance que l'homme a eue primitivement avec les animaux, qu'il devient méchant, cruel et féroce comme tu le dis?

Qu'on ne m'objecte pas que j'ai avancé mille fois dans ma vie qu'il n'y a ni bien ni mal moral, que toutes nos actions sont indifférentes, et que je le répète tous les jours; car j'entends cela dans l'état de nature, c'est-à-dire dans la satisfaction indifférente de tous nos besoins, dans l'appropriation des choses nécessaires à notre conservation, dans la juste défense de nous-même. Je n'ai point entendu disculper l'homme social.

Si cette substance, qu'on appelle ame, était déterminée au bien par le principe invariable de son essence en tant que raisonnable, d'où viendraient donc les maux qui résultent de cette détermination? On me dira que c'est l'influence que la partie sensitive a sur elle, mais

cette partie sensitive est l'ame des animaux, l'instrument de leurs déterminations, et il ne résulte aucun mal de ces déterminations : pourquoi donc de l'influence réciproque de deux substances parfaites dans leur essence, et déterminées par leur principe à agir dans l'ordre, lorsqu'elles agissent seules, résulte-t-il tant de maux? Ces maux viendraient-ils donc d'un troisième principe qui trouble l'ordre de cette union, de cette influence réciproque? Non; il en résulterait un effet mixte qui ne serait ni physique ni moral, et les actions de l'homme doué de connaissances, et vivant en société sont nécessairement l'une ou l'autre. Qu'as-tu à répondre à cela? — Rien, dit le compère. — Parle hardiment, je te le permets. — Rien, vous dis-je. — Parle, je te l'ordonne. — Je n'ai rien à répondre là-dessus. — Parle, ou je t'assomme. — Eh bien, puisqu'il y va d'être assommé, je dirai naïvement que je n'entends goutte au galimatias que mon cher oncle vient de débiter, et qu'il ferait bien de ne point raisonner sur des matières dont il n'a aucune connaissance. — Viens-ça que je t'embrasse, dit père Jean; je reconnais par cette réponse simple et naturelle que tu es digne d'être mon neveu; je préfère la franchise et l'ingénuité à tout l'or de l'univers.

CHAPITRE IX.

Changement de matières.

Or ça, continua père Jean, en attendant que j'aie encore passé quelque temps à l'école de mon neveu, et que je sois en état de raisonner plus pertinemment sur la nature de l'ame, et sur la mécanique de ses opérations, parlons d'autres choses.

Un chacun dans sa vie ne se détermine que par quelque motif : celui qui m'a déterminé à embrasser la vie que je mène, fut le souverain mépris des fadaises du siècle et l'amour de la liberté. Pour toi, dit-il en s'adressant au Juif, ce sera sans doute l'amour de ton profit, car les gens de ton espèce n'ont pas l'ame assez élevée pour secouer le joug de la bienséance, de la religion et des lois par un motif aussi noble, aussi désintéressé que le mien. — Il n'y a point de règle sans exception, dit Abiud (1); il est vrai que ma nation a passé de tout temps avec raison, et passera éternellement pour un peuple stupide, grossier, superstitieux, ignorant, attaché opiniâtrement aux vétilles, aux minuties des usages et cérémonies qu'il a reçus de ses pères (2), de même qu'à son intérêt. Mais il y a des hommes parmi ce peuple, qui voient aussi clair que le révérend père Jean de Domfront : il n'est même point nécessaire que sa révérence aille bien loin pour en trouver ; elle n'a

---

(1) C'est le nom de ce juif.

(2) De tous les habitans de la terre, il n'y en a point à qui la nature ait donné un caractère plus bourru, plus fantasque, et qui portât plus loin l'opiniâtreté... C'était un peuple dont le naturel était aussi féroce qu'intraitable... et qui, ignorant tout ce qui s'appelle science, se livrait tout entier à la superstition.

Les anciens juifs étaient un peuple revêche, méchant, opiniâtre, en un mot, tel qu'il semble que Dieu se l'était choisi pour la même raison que Socrate avait choisi Xantippe, c'est-à-dire seulement à cause de ses dispositions, qui étaient peut-être les plus mauvaises qui se pouvaient trouver dans tout le genre humain, et cela dans la vue d'exercer et de faire connaître à tout le monde son extrême patience. V. le docteur South, *Serm.* t. 1, p. 539. Voyez encore le docteur Burnet, *Arc. Phil.* p. 332.

Ceux qui connaissent les juifs d'aujourd'hui, savent qu'ils n'ont point dégénéré de leurs ancêtres.

qu'à ouvrir les yeux, elle verra son très-humble serviteur, qui se fait gloire d'être de ce nombre-là.

Pour vous faire voir comment je suis parvenu à voir la lumière, comme disent les francs-maçons, il est à propos que je dise un mot de mon éducation.

Lorsque je fus en âge, l'on eut grand soin de me faire apprendre les six cent treize préceptes de la loi écrite (1). Quand je fus un peu plus âgé, je trouvai étrange qu'il fût fait mention de ces préceptes de tant de cérémonies, de souillures, de purification, d'oblations ridicules, et surtout de sacrifices pour le flux des femmes (2) et pour la gonorrhée (3); qu'il fût ordonné aux Juifs de racheter les premiers nés des hommes (4) et des ânes, sous peine à ces derniers d'avoir la tête cassée (5).

D'exterminer jusqu'au dernier rejeton des sept peuples (6).

D'être les plus intolérans, les plus vindicatifs et les plus cruels de tous les hommes (7).

Qu'il fût défendu de manger de plusieurs animaux mangeables (8).

De manger du raisin sec (9).

De labourer la terre avec des animaux de diverses

(1) Ces 613 préceptes se trouvent répandus dans les livres de Moïse. Maïmonides les rassembla dans le douzième siècle, et Leusden les inséra en hébreu et en latin dans la première édition de son *Philologus Heb.* faite en 1656.
(2) Lev. 15, 21.
(3) Lev. 15, 13.
(4) Nomb. 18, 15.
(5) Exod. 13, 15.
(6) Deuter. 7, 2, 13, 16, 20, 17, 25, 19, etc.
(7) Exod. 23, 33.
(8) Levit. 11, 4.
(9) Nomb. 9, 3.

espèces (1), et de plusieurs autres choses, où il n'y a point de sens commun.

Quand je fus un homme fait, j'examinai les opinions, coutumes et usages de ma chère nation, et je trouvai absurde de croire que Dieu eût doué les coqs de raison.

Qu'il faille chausser le pied droit avant le gauche.

Que c'est une profanation énorme de marcher sur les rognures de ses ongles.

Que celui qui tue une oie dans le mois de janvier doit mourir.

Que la veille des expiations l'on doive tuer un coq ou un singe.

Que si les femmes n'allument point leurs lampes avant l'ouverture du Sabbat, elles meurent en couche.

Que l'on soit obligé d'ouvrir les œufs par le bout pointu.

Que l'on doive jeter de la terre par dessus sa tête en revenant de l'enterrement.

Que le germe de la résurrection se tient dans l'épine du dos, etc. (2).

L'examen de toutes ces choses me révolta, et peu s'en fallut que je ne devinsse philosophe dès ce moment-là. Mais je n'osai franchir le pas; le préjugé sur la nécessité d'être juif ou d'être damné me retint.

Je fus conter mon embarras à un rabbin qui demeurait dans notre voisinage, et qui avait la réputation de vivre comme un saint. Je priai cet homme d'éclairer

---

(1) Levit. 19, 19.

(2) Ceux qui voudront en savoir davantage sur cette matière, pourront consulter Buxtorf, *Synagog.*, etc. Leusden, *Philolog. Hebr. mixt.* et les autres principaux auteurs qui ont traité des rites, cérémonies, usages et opinions des juifs, et surtout le *Talmud*.

mes doutes, de lever mes scrupules, et de me donner des instructions raisonnables. Ce rabbin loua mon zèle, se prêta avec plaisir à ma réquisition, et commença par m'inculquer une forte aversion pour mes frères les Caraïtes (1), et autres qui n'ajoutent aucune foi au Talmud (2) : puis il m'apprit qu'il y avait autant de différence entre le Talmud et l'Ecriture sainte, qu'entre le vin et l'eau.

Que Dieu étudiait trois heures par jour dans la loi, et neuf dans le Talmud (3).

Que Dieu ayant diminué la lune, qui avait été vingt-un ans égale au soleil, crut avoir péché, et ordonna que l'on offrît un sacrifice propitiatoire pour lui (4).

Que Dieu dansa aux noces d'Eve (5).

Que l'ange Gabriel avait jeté les fondemens de la ville de Rome.

Qu'une bouchée de pain prise le matin avec un verre de vin, guérissait le fiel de soixante-trois maladies.

Qu'un homme qui avait bien déjeûné pouvait courir d'une telle vitesse, que soixante coureurs étaient incapables de le suivre.

Que le prophète Elie se trouve dans tous les festins.

Qu'il ne faut jeter ni os ni arêtes par terre, ni poser son couteau sur le dos, de crainte que les anges ne se blessent.

Que celui qui secoue la moëlle des os sur son assiette fait venir le diable.

---

(1) Les Caraïtes sont une espèce de juifs, qui se piquent de ne suivre que la loi écrite.

(2) LeTalmud est un recueil des traditions sur les lois orales de Moïse, et des commentaires des rabbins sur ces traditions.

(3) *Tract. de Sabath. in Talmud.*

(4) *Vide Talmud.*

(5) *Ibid.*

Ce rabbin m'enseigna en outre que Dieu avait châtré le Leviathan ; qu'il en avait tué sa femelle, et qu'il l'avait salée pour la venue du Messie ; qu'il en avait agi de même à l'égard du taureau qui mangeait journellement l'herbe de mille montagnes (1).

Que l'oiseau Bar Juchne ayant un jour laissé tomber un œuf de son nid, cet œuf écrasa trois cents cèdres par sa chute ; qu'étant cassé il inonda soixante villages, et que cet oiseau était réservé pour être tué à la venue du Messie (2).

Il n'oublia point non plus de m'instruire qu'il y avait jadis une grenouille aussi grosse qu'un bourg, que cette grenouille avait avalé un serpent d'une grandeur immense ; mais qu'il vint un corbeau qui dévora la grenouille aussi facilement qu'un renard croque une poule (3).

Qu'un lion étant à plus de deux cents lieues de la ville de Rome, se mit à rugir d'une si terrible force, que les femmes romaines qui étaient enceintes avortèrent toutes, et que ce lion s'étant approché environ de cinquante lieues de cette ville, et ayant rugi de même, toutes les dents tombèrent aux hommes, et l'empereur faillit de se tuer en culbutant de son siége (4), ce qui faisait que ce lion, ainsi que le corbeau susdit, était réservé pour être fricassé à la venue du Messie, etc.

Mon vénérable directeur sacrifiait une heure tous les matins à me régaler de pareilles bourdes, qu'il assurait être autant d'articles de foi nécessaires au salut.

---

(1) Talmud, *in baba Batra. c. 5, fol. 74.*
(2) Ibid. *in Becl oroth. p. 57.*
(3) Ibid. *in Baba Batra c. 5, p. 73.*
(4) Talmud ; *in Cholim. c. 3, p. 59.*

Un jour il m'en débita une si fraîche que je ne pus m'empêcher d'éclater de rire : le saint homme se fâcha, et me dit que j'étais un impie, pour moi je lui répondis qu'il était un vieux fou, et je sortis de chez lui.

Le lendemain de cette aventure, il se tint un conseil de rabbins pour me juger sur le blasphême que j'avais proféré en appelant leur confrère vieux fou : pour comble de disgrace, deux femmes allèrent se plaindre aux mêmes rabbins, parce que j'avais tué une poule qui couvait. En conséquence de ces deux crimes énormes, il fut décidé que pour le second cas (1) l'on prendrait un fouet composé de deux courroies de peau de bœuf et d'une courroie de peau d'ane (2), que l'on m'en appliquerait trente-neuf coups sur les épaules (3), tandis qu'on réciterait par trois fois le verset 38 du psaume 78 (4), ce qui fut exécuté le même jour : mais comme je vins à foirer pendant l'exécution, je ne reçus que vingt-deux coups, et je fus absous du reste, ainsi

---

(1) Ce cas est contre le cent quarante-huitième précepte de la loi affirmative, lequel se trouve au chap. 22. 7, du Deuter. Celui qui le commet encourt la peine du fouet. V. la *Misna in Maccoth. cap.* 3.

(2) La raison pour laquelle les Juifs composent leurs fouets de courroies de peau de bœuf et de peau d'âne est fondée sur ce passage de l'Ecriture : « Le bœuf connaît son maître, et « l'âne l'étable de son maître, mais Irsaël ne le connaît point. » *Isaïe*, chap. 1, 3.

(3) Le nombre des coups de fouet qu'un patient doit recevoir est ainsi fixé dans le Deut. chap. 25, 2, 3. Il est parlé de quarante coups dans ce passage, mais les Juifs n'en donnent que trente-neuf, pour faire voir leur indulgence envers le coupable. Voyez la *Misna in Maccoth. chap.* 3. § 10.

(4) A chaque mot l'on frappe un coup ; et comme ce verset contient treize mots en hébreu, le nombre des coups se trouve complet au bout de sa troisième récitation.

qu'il est ordonné au chapitre 2, paragraphes 11 et 14 du Maccoth (1).

Quant au premier cas, il fut décidé que j'avais encouru l'excommunication majeure: c'est pourquoi je fus mené le lendemain à la synagogue, où, après mille cérémonies qui m'auraient encore fait rire si l'envie ne m'en eût passé la veille, un vénérable rabbin à barbe blanche se mit à rouler les yeux et à faire des contorsions épouvantables; après quoi il prononça, d'une gravité digne du doge de Gênes, les paroles suivantes:

DE PAR LE SEIGNEUR DES SEIGNEURS.

« Que l'impie Abiud, ici présent, soit l'anathème
» de Ploni, l'anathème des cieux et des enfers, l'ana-
» thème des séraphins et des ophanins, l'anathème des
» grands et des petits dans tout Israël. Que son étoile
» se couvre de ténèbres; qu'il soit accablé de plaies,
» de maladies horribles, et qu'il devienne aussi lé-
» preux que Giezi. Que son or, son argent, sa femme,
» soient donnés à d'autres; que ses enfans soient ex-
» posés aux portes de ses ennemis, et que ceux-ci se
» réjouissent de son désastre. Que sa maison devienne
» la retraite des dragons. Que la colère du seigneur
» le tue; qu'il se pende comme Achitophel: que
» son ame saisie d'horreur abandonne son corps; que
» son cadavre serve de pâture aux serpens et aux
» bêtes féroces. Que la terre l'engloutisse comme

(1) Il est dit dans ce chapitre, qu'un homme qui foire ou une femme qui pisse pendant qu'on la fouette, doit être absous du reste de le punition. Sons, si conspurcet se fimo, ant obscœno liquore, liber est à cæteris plagis; scilicet si mas fimo et femina otio se conspurcent. *Leusd. Philolog. Heb. Mixt. Diss.* 49, *d.* 337.

» Coré et ses compagnons; que son nom soit en exé-
» cration à toute la postérité, et que tout ce qui peut
» rester de lui soit anéanti à jamais (1). »

Après ce compliment, le peuple se mit à crier *hou! anathema maranatha, phioë, macabatulé cethron, hou! hou! hou!* Ce cri me causa une telle frayeur, que m'étant échappé de la synagogue, je me mis à courir à toutes jambes; tous les chiens de la ville se mirent à mes trousses, et je ne m'arrêtai qu'à plus de quinze milles de Damas, où cette aventure arriva.

Comme le soir approchait, et que j'étais extraordinairement fatigué, je fus demander un gîte à un vieux Musulman, qui me reçut le plus affectueusement du

---

(1) La formule d'excommunication qu'Abiud vient de rapporter est bien la même, quant au fond, que celle du second genre qui se trouve dans le Talmud; mais l'ordre des imprécations y est tout-à-fait différent. Ceux qui n'entendent point l'hébreu peuvent la voir dans le *Lex. Talmud Buxt.* p. 828, comme il s'ensuit.

Ex sententiâ domini dominorum, sit in anathemate Ploni, in utrâque domo judicii, superorum scil. et inferorum, in anathemate item sanctorum excelsorum, in anathemate seraphim et ophanim, in anathemate denique totius ecclesiæ, maximorum et minimorum. Sint super ipsum plagæ magnæ et fideles, morbi magni et horribiles. Domus ejus sit habitaculum draconum; caliginosum fiat sidus ejus in nubibus: sit in indignationem, iram et excandescentiam: cadaver ejus objiciatur feris et serpentibus: lætentur super ipso hostes et adversarii: argentum et aurum ipsius dentur aliis: et omnes filii ejus ad ostium inimicorum ipsius sint expositi... Absorbeatur sicut Korah et cœtus ejus: cum terrore et tremore egrediatur anima ejus, increpatio domini occidat eum: stranguletur ut Architophel: sicut lepra Gethasi sit lepra ipsius: neque ulla sit resurrectio ruinæ ejus: in sepultura Israelis non sit sepulturâ ejus: alienis detur uxor ejus. In hoc anathemate fit N. N. et hæc est hæreditas ipsius, etc.

monde, et auquel je contai ce qui venait de m'arriver. L'article de la fustigation le toucha; mais celui de l'excommunication faillit le faire mourir de peur: il crut que j'avais amené plus de quinze légions de diables dans sa maison. Bref, il allait me chasser, lorsqu'un dervis arriva, et rassura le vieillard en lui disant qu'il le déferait de ces diables. Pour cet effet, il me fit mettre les deux pieds dans une terrine pleine d'eau; il me pendit une espèce de chapelet au cou; il marmota quelques mots entre ses dents, puis il se mit à hurler et à faire des grimaces cent fois plus épouvantables que celles que le rabbin avait faites le matin, ce qui dura environ une heure. La furie du dervis étant apaisée, il me donna une petite pièce de cuivre chargée de caractères qui avaient la vertu de tenir les diables éloignés à plus de trente milles; il jeta de la bouse de vache et du poil de chameau dans le feu; il dit au vieillard qu'il pouvait se tranquilliser, et finit par me demander un sequin pour ses peines.

Le dervis ayant reçu son sequin, il partit. Le vieillard satisfait me donna bien à souper; je me couchai, et le lendemain je pris la route de Smyrne.

Etant arrivé à Smyrne, je trouvai un Juif qui dogmatisait en cachette, et qui tâchait de renouveler le sadducéisme.

Tout le monde sait que les Sadducéens rejetaient les prophètes (1) et les traditions; qu'ils ne s'attachaient

---

(1) Plusieurs prétendent que les Sadducéens rejetaient les prophètes, parce que venant à Jésus-Christ pour le sonder sur ce qu'il pensait touchant la résurrection des morts, le Sauveur choisit préférablement un passage du Pentateuque pour leur prouver cette résurrection. V. Math. 2, 23. Saint Jérôme dit dans un endroit de ses ouvrages: *Sudducæi quin-*

purement qu'à la lettre des livres de Moïse, et que ne trouvant rien dans aucun de ces livres qui leur apprît que l'ame fût immortelle, ils regardaient cette substance, ainsi que les Epicuriens, comme une propriété de l'organisation du corps.

Quoique ce dernier sentiment me plût infiniment, je ne voulais point l'adopter sans connaissance de cause; c'est pourquoi je fus trouver ce Juif, et lui dis qu'il était bien vrai que le Pentateuque ne faisait aucune mention de l'immortalité de l'ame, mais que ce livre ne parlait aussi nulle part de sa mortalité; que par conséquent l'on ne pouvait se servir de son autorité pour affirmer le pour ou le contre de cette question. J'ajoutai qu'il ferait de moi un prosélyte, s'il pouvait me donner des raisons qui prouvassent suffisamment son opinion. Ce juif me répondit qu'il était fort occupé ce jour-là, et qu'il me satisferait une autre fois.

En attendant, je fus trouver un autre juif qui écrivait contre le Sadducéen, et lui demandai s'il avait de bonnes raisons à opposer à son adversaire. — J'en ai de très bonnes, me répondit-il; je veux prouver à toute la terre qu'il est un coquin et un scélérat. — Mais mon ami, ce que vous alléguez là ne sont que des sottises et non des raisons; un homme peut fort bien

---

quo tantum libros Moïsis recipiebant, prophetarum vaticinia respuentes. Gorionides, chap. 29, confirme la même chose: *Sadducæi*, dit-il, *dicunt: ne credamus, neque audiamus ullam traditionem, aut ullam expositionem, nisi solam legem Moïsis.* Mais Drusius, l. 3, chap. 9, ainsi que plusieurs autres savans, soutient qu'il n'y avait que les Sadducéens qui demeuraient parmi les Samaritains, qui rejetassent les prophètes, et que ceux qui demeuraient en Judée regardaient les livres prophétiques pour avoir été inspirés de même que ceux de Moïse.

être un coquin, un scélérat et avancer une proposition fondée et véritable. — Serais-tu aussi Sadducéen, toi, qui fais le raisonneur?... Bon : voici de nouvelles matières à mettre dans mon livre. Je prouverai qu'il a envoyé des espions chez moi pour....... Ah! mon cher frère! si vous avez le malheur d'être l'un de ses disciples, ouvrez les yeux, rentrez dans le chemin de la foi, ou vous allez vous perdre comme Caïn. — Je ne suis le disciple de personne; je serai celui de la vérité, aussitôt que je trouverai quelqu'un assez habile pour me la montrer; mais il me faut des raisons, et jusqu'à présent vous ne m'en avez donné aucune. — Tu ne sais donc pas que Caïn est l'auteur de l'opinion damnable des Sadducéens sur la nature de l'ame? — Non. — Tu n'as donc pas lu le Targum de Jérusalem? — Non. — Hé bien, lis-y, tu y trouvras que Caïn tuant Abel proféra ces paroles exécrables : *Il n'y a ni juge ni jugement après cette vie; il n'y a aucune récompense pour les bons, ni aucune punition pour les méchans* (1). Ce conte-là, dis-je à mon idiot de juif, ne prouve encore rien, parce que si Caïn a eu tort de tuer son frère, il ne s'ensuit pas qu'il ait débité un mensonge en le tuant. D'ailleurs comme ce conte est rapporté dans le Targem et non dans le Pentateuque, et selon votre adversaire il n'y a que ce dernier livre qui soit digne de foi, il dira que c'est une invention humaine sur laquelle il n'y a aucun fondement à faire. La question se réduit donc à savoir si l'immortalité de l'ame est affirmée ou niée dans les livres de Moïse : or, elle n'est ni l'un ni l'autre, car le passage de l'Exode (2), qu'on allégue ordinairement n'y

(1) Sic respondit Caïn et dixit Abeli fratri suo, non est judicium, neque judex, neque sæculum aliud, neque merces bona justis, vel ultio impiis. *Targ. Genes.* 4, 8.

(2) Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob. *Exod.* 3, 6.

a aucun rapport direct : donc il faut des raisons puisées dans la saine philosophie pour combattre l'opinion des Sadducéens ; mais vous n'êtes pas un philosophe. Adieu.

Le lendemain je fus trouver le Sadducéen. Je lui rapportai la conversation que j'avais eue avec celui qui se disposait à le combattre, et lui dis que, s'il n'avait point de meilleures raisons pour nier une chose, que son antagoniste n'en avait pour la prouver, ils feraient bien l'un et l'autre de se taire. Il m'avoua franchement que non, et que c'était justement parce qu'il n'avait aucune preuve certaine de la mortalité de l'ame, ni son adversaire de son immortalité, qu'il s'était mis à dogmatiser sur ce point. — C'est donc, lui dis-je, par envie de vous singulariser que vous dogmatisez? — Sans doute, me répondit-il : cela m'amuse et me divertit; si je me fais des ennemis, je m'acquiers des admirateurs ; l'une des choses efface l'autre ; et la satisfaction de faire parler de moi est de reste.... Voici, répliquai-je, la première fois de ma vie que je trouve la sincérité jointe à l'ignorance. Vous n'êtes cependant point l'homme que je cherche, car je veux de la sincérité et du savoir.

En sortant de chez le Sadducéen, je rencontrai un de mes compatriotes qui avait le renom d'être un peu incrédule. Cet homme s'apercevant que j'étais inquiet, rêveur et mélancolique, me demanda ce qui me tourmentait. Je lui dis que c'était la vérité que je ne pouvais trouver. — Tu trouveras plutôt la pierre philosophale, reprit-il : penses-tu que si tant de milliers d'hommes ont couru en vain, et courent encore de même après elle, il te soit réservé de la découvrir? Crois-moi, vis tranquille, et ne t'inquiète pas si la vérité existe ou si elle est trouvable : sa découverte ne rendrait ni plus parfait ni plus heureux. As-tu besoin

de connaître si une chose, purement indifférente à son égard, est ou n'est pas, pour jouir des plaisirs de la vie? La nature te tend les bras : tu es jeune, tu es environné d'un océan de plaisirs de toute espèce, noyes-y tes soins, ton inquiétude, et ta vaine curiosité.

Au reste, je suppose que tu la trouves, cette vérité que tu cherches tant : ceux qui ont intérêt qu'on ne la découvre jamais te tourmenteront; ceux qui se soucient fort peu qu'on la trouve ou qu'on ne la trouve pas, mais qui ont des raisons pour qu'on ne la divulgue pas, te persécuteront; ceux qui ont embrassé un vain fantôme pour elle, et qui croient la tenir, te lapideront. Je le répète donc : la recherche du vrai est inutile : sa découverte est nuisible, peut-être impossible; la vie est faite pour jouir, jouissons-en et soucions-nous du reste. — Mais Moïse et les prophètes n'ont-ils point été..... — Moïse était Moïse, et les prophètes étaient les prophètes (1). Si tu aimes à lire, ouvre l'histoire de

---

(1) Mais non des prophètes affamés, tels que ces visionnaires de la Légende, dont les jeûnes, les veilles, les méditations continuelles leur échauffaient tellement la tête qu'ils lisaient dans le passé, le présent et l'avenir, et qui, par-dessus le marché, voyaient encore de temps en temps Dieu, les anges, les saints, les démons, et tous les esprits qui existent dans l'univers. Ecoutons raisonner un savant anglais sur la manière dont les anciens prophètes acquéraient le don de prophétie :

In Judæorum sacrificiis incipiebant hymni et chori in laudem numinis, propterea ut videtur, quod post hilaritatem illam quam è vini haustu conceperant, eptiores viderentur, acro illi enthosiasmo percipiendo quo sacra illa essent peragenda. Multis hæc probari poterant, ni vidissem orationem potiùs esse contrehendam. Et vero corporeis id genus auxiliis Judæos usos esse constat ad concipiendum spiritum propheticum; sic musicam adhibuit Elisæus, cibum filii Esavi, et vinum senior Isaacus. *Dowel, de Jure Lais.* 359.

L'on voit par ce passage que deux causes différentes peu-

tous les peuples de la terre, et tu verras de quoi l'ambition et la ruse, l'imagination et l'enthousiasme sont capables. Sais-tu le français? — Oui. — Écoute les vers que je vais réciter, et fais-en tou profit:

Quand je cherche et que j'envisage
Les preuves d'une déité,
J'en connais l'excellence et la solidité,
J'adore en frémissant cette divinité,
Dont mon esprit se forme une si belle image;
Mais, quand j'en cherche davantage,
Je ne trouve qu'obscurité;
La vérité cachée en un épais nuage
A mon esprit confus n'offre plus de clarté;
Rien ne fixe mon doute et ma perplexité,
En vain, de tous côtés, je cherche quelque usage,
Qui du bon sens ne soit point écarté;
De mille préjugés chaque peuple entêté
Me tient un différent langage,
Où la raison prudente et sage
Ne voit qu'incertitude et qu'ambiguité.
Le vulgaire, en aveugle, à l'erreur s'abandonne,
Et la plus froide fiction,
Marquée au coin sacré de la religion,
Des sots admirateurs dont la terre foisonne,
Frappe l'imagination.
Chrétiens ou Siamois, tout le monde raisonne:
L'un veut blanc, l'autre noir, et ne s'accordant point,
Chacun des deux me dit: Ma créance est la bonne:
Qui croirai-je du Talapoin,
Ou bien du docteur de Sorbonne?
Aucun; mais je demande un juge sur ce point,
Qui soit droit et sincère, et n'épouse personne.

---

vent produire le même effet. Les prophètes de la nouvelle loi ne prophétisant qu'à jeun, qu'à l'aide des veilles, des méditations, d'une contention d'esprit qui leur échauffaient la sang: ceux de l'ancienne n'acquéraient l'esprit prophétique que par les chants, la danse, le vin, la bonne chère, et qu'au son des instrumens.

Ce sera le bon sens, qui lui dit en deux mots :
« Vous êtes tous les deux bien fourbes ou bien sots ;
» L'esprit humain veut des preuves plus claires
» Que les lieux-communs d'un curé.
» Ce fatras obscur de mystères,
» Qu'on débite au peuple effaré,
» Avec le sens commun n'est pas bien mésuré,
» La raison n'y peut rien connaître :
» Et quand on les croit, il faut être
» Bien aveugle ou bien éclairé. »

Ma foi, ceci est vrai ! m'écriai-je. — Écoute donc! me dit le Sadducéen ; le plus beau est encore à venir.

Les hommes vains et fanatiques
Reçoivent sans difficulté
Les fables les plus chimériques ;
Un petit mot d'éternité
Les rend benins et pacifiques,
Et l'on réduit ainsi le peuple hébété
A baiser les liens dont il est garroté.
Ces visions mélancoliques
Des peuples arrogans soumettent la fierté,
Et produisent en eux cette docilité
Qui dans les sages républiques
Entretient la tranquillité.
Zoroastre jadis, par semblables pratiques,
Sut fixer des Persans l'esprit inquiété,
Et surprit leur crédulité
En rangeant ses lois politiques
Sous l'étendard de la divinité.
Il feignit d'avoir eu, dans un antre écarté,
Des visions béatifiques ;
Il fit entendre à ces hommes rustiques
Que Dieu dans son éclat et dans sa majesté
A ses yeux éblouis s'était manifesté.
Il leur montra des écrits authentiques
Qui contenaient sa volonté ;
Il appuya, par des tons pathétiques,
Un conte si bien inventé.
Tout le monde fut enchanté
De ces fadaises magnifiques :

Ce mensonge subtil passant pour vérité,
De ce législateur fonda l'autorité,
Et donna cours aux créances publiques
Dont le peuple fut infecté.

Et qui a fait ces vers? dis-je à mon homme. — C'est un auteur français. — Cet auteur a terriblement de l'esprit; si je croyais le trouver, je partirais tout à l'heure pour la France; je me mettrais sous sa conduite et je n'en sortirais pas que je n'en susse autant que lui. — Tu es bien téméraire! n'importe: si tu es curieux d'apprendre, tu peux partir: si tu ne trouves pas l'auteur de ces vers, tu en trouveras mille autres qui le valent bien, et qui se feront un plaisir de t'instruire. — Si cela est, mon départ est résolu. Adieu.

Dès le moment, j'écrivis à un ami que j'avais à Damas; je le priai de vendre tous mes effets et de m'en faire tenir le montant. Lorsque j'eus reçu mon argent, je m'embarquai pour la France; j'y fis mon cours de philosophie, et je ne gardai de juif que la barbe, et si je n'ai point découvert la vérité, j'en ai du moins approché de bien près. Enfin, au bout de quatre ans mes affaires me rappelèrent à Smyrne, où j'eus l'honneur de connaître le révérendissime père Jean; quelques années après j'eus la satisfaction de le rencontrer à Pétersbourg, et les circonstances que vous savez tous me procurent le bonheur de vivre aujourd'hui avec lui.

—Oh! oh! dit le père Jean au Juif, je ne te croyais pas si respectable. Ma foi, je t'en fais mon compliment. La philosophie pratique t'avait mérité mon amitié, la théorique t'acquiert aujourd'hui mon estime. Touche-là, et compte que si la sincérité était bannie de la terre, elle se trouverait réfugiée dans le cœur du père Jean.

Comme il était fort tard lorsque le Juif eut fini de parler, ceux qui avaient appétit soupèrent, et les autres se couchèrent.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME.

CHAPITRE PREMIER.

Description de la franc-maçonnerie. — Le compère Mathieu fait sa tournée en Hollande.—Ce qu'il voit dans ce pays là. 5

CHAPITRE II.

L'Espagnol veut épouser deux femmes à la fois. — Père Jean le dissuade de faire une telle folie. — En conséquence Diégo fait une exhortation chrétienne et pathétique à ses deux prétendues, et les abandonne pour nous suivre. 21

CHAPITRE III.

Notre arrivée à Pètersbourg. — Persécution que nous y essuyons. — Nous sommes exilés en Sibérie. — Mort et résurrection de Diégo. 31

CHAPITRE IV.

Suite de la relation du voyage de Diégo en l'autre monde. 49

CHAPITRE V.

Suite du voyage de l'Espagnol en l'autre monde. 73

CHAPITRE VI.

Suite de la relation de Diégo. 94

CHAPITRE VII.

Fin de la relation du voyage de l'Espagnol en l'autre monde, etc. 112

CHAPITRE VIII.

Changement de matière. 120

CHAPITRE IX.

Changement de matières. 127

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.



